



FIFIB 2021

Revue de presse

Sommaire

- 6 Sud Ouest - Clara Ecchari - 8 juillet 2021 (régional)
- 7 Sud Ouest - C. Jonathan - 8 juillet 2021 (régional)
- 9 Sud Ouest - Georges Bonhoure - 23 juillet 2021 (régional)
- 10 Le Type - Marion Sammarcelli - 26 juillet 2021
- 11 Chaos Reign - Gautier Roos - 16 septembre 2021 (national)
- 12 TV7 - 16 septembre 2021 (régional)
- 13 Le Film Français - 17 septembre 2021 (national)
- 15 Les Inrockuptibles - Paul Courbin - 20 septembre 2021 (national)
- 18 So Film - septembre - octobre 2021 - Victor Courgeon et Louis Beauvié (national)
- 22 Vivre à Bordeaux - 20 septembre 2021 - (régional)
- 25 Les Cahiers du Cinéma - Yal Sadat - Octobre 2021 (national)
- 29 La Pellicule bordelaise - Jérôme Mabon - 25 septembre 2021 (régional)
- 31 La Grande Radio - 5 octobre 2021 - Frédéric Dussarat - (régional)
- 33 France Bleu Gironde - 6 octobre 2021 (régional)
- 34 Sud Ouest - Sophie Avon - 7 octobre 2021 (régional)
- 35 Aquitaine Online - 7 octobre 2021 (régional)
- 39 Feather - Clément Beuchillot - 7 octobre 2021 (régional)
- 42 Sud Ouest - Céline Musseau - 12 octobre 2021 (régional)
- 44 20 minutes - Mickaël Bosredon - 12 octobre 2021 (régional)
- 47 Rue 89 Bordeaux - 13 octobre 2021 - (régional)
- 48 Actu Bordeaux - 13 octobre 2021 (régional)
- 52 Seniors Reporters - - 14 octobre 2021 (régional)
- 56 Seniors Reporters - 15 octobre 2021 (régional)

- 60 Trois couleurs – Quentin Grosset – 14 octobre 2021 (national)
- 62 Trois couleurs – Quentin Grosset – 15 octobre 2021 (national)
- 64 Sud Ouest – 15 octobre 2021 (régional)
- 65 Sud Ouest – 15 octobre 2021 (régional)
- 66 Libération – Camille Nevers – 16 octobre 2021 (national)
- 70 Trois couleurs – Quentin Grosset – 15 octobre 2021 (national)
- 73 Quoi faire à Bordeaux – 15 octobre 2021 (régional)
- 76 Libération – Camille Nevers – 16 octobre 2021 (national)
- 81 Sud Ouest – Céline Musseau – 15 octobre 2021 (régional)
- 82 On se fait un ciné – 15 octobre 2021 (national)
- 86 Sud Ouest – Céline Musseau – 15 octobre 2021 (régional)
- 88 On se fait un ciné – 16 octobre 2021 (national)
L'avocat de la terreur de Barbet Schroeder
- 89 On se fait un ciné – 17 octobre 2021 (national)
Soy Libre de Laure Portier
- 90 On se fait un ciné – 18 octobre 2021 (national)
- 93 Trois couleurs – Quentin Grosset – 18 octobre 2021 (national)
- 95 Sud Ouest – Marine Ditta – 18 octobre 2021
(régional)
- 96 French Mania – Franck Finance-Madureira – 18 octobre 2021
(national)
- 99 Le Monde – Jacques Mendelbaum – 18 octobre 2021
(national)
- 103 Sud Ouest – 18 octobre 2021 (régional)
- 105 Seniors Reporters – 18 octobre 2021 (régional)
- 113 Sorociné – Anne Marmiesse – 19 octobre 2021 (national)
- 118 On se fait un ciné – 19 octobre 2021 (national)
L'évènement d'Audrey Diwan
- 120 Rue 89 Bordeaux – Walid Salem – 19 octobre 2021 – (régional)

- 123 Trois couleurs – Quentin Gosset – 19 octobre 2021 (national)
- 125 Les Inrockuptibles – Paul Courbin – 19 octobre 2021 (national)
- 128 Illimité by UGC – Laura Pertuy – 19 octobre 2021 (national)
- 132 Illimité by UGC – Laura Pertuy – 19 octobre 2021 (national)
- 133 Illimité by UGC – Laura Pertuy – 19 octobre 2021 (national)
- 137 Illimité by UGC – Laura Pertuy – 19 octobre 2021 (national)
- 139 La pellicule bordelaise – Jérôme Mabon – 19 octobre 2021
- 145 On se fait un ciné – 20 octobre 2021 (national)
À la vie d’Aude Pépin
- 146 On se fait un ciné – 21 octobre 2021 (national)
After Blue (Paradis Sale de Bertrand Mandico
- 147 Sud Ouest – Marine Ditta – 22 octobre 2021 (régional)
- 148 On se fait un ciné – 21 octobre 2021 (national)
- 150 On se fait un ciné – 22 octobre 2021 (national)
- 152 On se fait un ciné – 23 octobre 2021 (national)
- 154 On se fait un ciné – 23 octobre 2021 (national)
- 155 Feather – 25 octobre 2021 (régional)
- 162 Chaos Reign – Gautier Roos – 20 octobre 2021 – (national)
- 164 Radio CHU – 21 octobre 2021 (régional)
- 167 Revue Débordements – 27 octobre 2021 (national)
- 171 Sud Ouest – Marine Ditta – 4 novembre 2021 (régional)
- 172 Format court – 7 novembre 2021 (national)
- 176 Les Cahiers du Cinéma – novembre 2021 – Claire Allouche
(national)



Lormont : Une place transformée en quartier espagnol pour deux soirées de fête



■ Fanny et Lucile Arnaud ont contacté des chefs qu'elles connaissaient bien, comme Teo Baraze du restaurant Bibi. © Crédit photo : C. E.



Le festival « Dans le ventre de... » propose cet été de découvrir les univers de quatre réalisateurs via la gastronomie. Des projections immersives sont également organisées en plein air

Que mange-t-on dans nos films cultes ? C'est un peu à cette question que les organisateurs de l'expérience « Dans le ventre de... » ont essayé de répondre. Bordeaux Métropole a demandé au [Bordeaux Food Club](#) et au [Festival international du film indépendant de Bordeaux \(Fifib\)](#) de créer quelque chose ensemble, qui associe nourriture et cinéma. Et c'est ainsi qu'est née cette expérience inédite pour [L'Été métropolitain](#), où les participants peuvent découvrir les univers culinaires et visuels de réalisateurs connus.

Ce sont deux sœurs qui coordonnent le tout : Fanny et Lucile Arnaud. « On aborde la gastronomie comme une expérience culturelle. Là, ce sont des dîners et des projections en immersion. On regarde le film... dans le décor du film ».

Et avec la nourriture du film aussi. Ou du moins, avec ce que les personnages pourraient manger. « On ne voit pas forcément les plats à l'écran. Mais on a demandé à des chefs de revisiter les menus avec cette ambiance », expliquent-elles.

Toutes deux font partie du Bordeaux Food Club : elles connaissent donc bien le milieu : « On a fait appel à des chefs à l'aise avec l'exercice. Pas facile de préparer 80 menus hors de sa cuisine habituelle, mais ceux qui ont accepté se sont vraiment prêtés au jeu ». À chaque fois, ce sont deux ou trois chefs qui s'allient pour créer un menu.

Wes Anderson en entrée

Première expérience prévue les 11 et 12 juillet, à Bruges, avec « Dans le ventre de Wes Anderson ». Le film choisi ? « Moonrise Kingdom ». Du coup, on va construire un camp scout », annonce Lucile, avant que sa sœur ne détaille : « Les gens vont utiliser des gamelles et des gobelets en inox, ils seront sur des tables faites par les scouts de Bruges, installés sur des couvertures... et tout sera fait au feu de bois ».

Pour les 19 et 20 juillet, direction Lormont. Ou plutôt direction Madrid, avec « Dans le ventre de Pedro Almodovar », et le film « Volver ». Cette fois-ci, c'est une place de village espagnol qui va être recréée, avec le bar-restaurant qui figure dans le long-métrage. « Un décor de la fin des années 1990, quelque chose de kitch, coloré », précise Fanny. Le repas sera typiquement madrilène.

Pour juillet, les 80 menus des deux univers ont déjà été réservés. Mais il reste encore des places pour les projections immersives, qui peuvent accueillir 150 personnes. « On a des réalisateurs à l'esthétique bien marquée, donc les décors vont être travaillés, c'est vraiment différent d'un film en plein air. » Les mesures sanitaires seront évidemment respectées.

En août, les expériences continuent les 18 et 19, avec « Dans le ventre de Sofia Coppola », au château du Taillan-Médoc. « Il y aura beaucoup de sucré, dévoile Lucile. Un service à la française, de la belle vaisselle... ». Avec ces indications, on peut deviner le film... « Marie-Antoinette ».

« Il y aura beaucoup de sucré, un service à la française, de la belle vaisselle... »

Enfin, l'expérience s'achèvera les 23 et 24 août au Bouscat, avec « Dans le ventre de Rian Johnson » et son film « A couteaux tirés ». « Il y a une atmosphère de suspicion, un peu type Agatha Christie. Ce sera sûrement de la cuisine un peu bourgeoise, avec peut-être des effets de surprise ». La billetterie ouvre le 21 juillet.

15 euros : dîner + projection immersif, 5 euros : projection immersive, réservations www.bordeauxfoodclub.com

[Réagissez à cet article](#)



Écran total à Bordeaux : étoiles et toiles



📍 « The Sparks Brothers » : un documentaire explore le monde merveilleux du duo anglais. © Crédit photo : Edgar Wright



Trois festivals du septième art et le cinéma Utopia s'associent pour une programmation originale, du 28 juillet au 1er août

Éclaté sur deux sites de Bordeaux et partagé par quatre structures, Écran Total n'est pas vraiment un festival. C'est un temps de programmation mis en place collectivement par Musical Écran (festival de docs musicaux, qui se tiendra du 5 au 12 septembre), le Fifib (Festival international du film indépendant, du 13 au 18 octobre), le ciné-club Cinémarges, et le cinéma Utopia. Au menu, avant-premières, films rares et autres pépites.

En ouverture, on savourera le nouveau film d'Edgar Wright, auteur de comédies bien barrées : « The Sparks Brothers » raconte l'histoire des frères Mael, duo culte et auteurs du dernier film de Leos Carax.



📺 « Ammonite », de Francis Lee, avec Saoirse Ronan et Kate Winslet.
Neon

Hairspray (1988) Bande annonce ciné française



Suivront « Hairspray », le chef d'oeuvre de John Waters avec Divine, « Ammonite » avec Kate Winslet et Saoirse Ronan, une sélection de courts-métrages LGBT, « Interstella 5555 » de Leiji Matsumoto et Daft Punk, « First Cow » de l'Américaine Kelly Reichardt...

Certaines séances auront lieu à Utopia ; et celles dans la très belle cour Mably (à 3€ seulement) seront précédées d'un DJ set pour se dandiner à l'apéro.

[Festival Écran Total, du 28 juillet au 1^{er} août, à Bordeaux \(Cour Mably et cinéma Utopia\), 3 à 7 €/séance. Pass festival : 35 €. 05 56 52 00 03.](#)



Lormont : Une place transformée en quartier espagnol pour deux soirées de fête



■ L'ambiance populaire des quartiers espagnols a été très appréciée. © Crédit photo : G. B.

Lundi 19 et mardi 20 juillet, la place Ducassou, dans le bas Lormont, est devenue l'espace de deux soirées un quartier aux allures ibériques avec dîner et ciné. Proposé par le Bordeaux Food Club et le FIFIB (Festival international du film indépendant de Bordeaux), l'expérience « Dans le ventre de Pedro Almodovar » servait de fil rouge à cette manifestation où le dîner au menu unique, imaginé en lien avec le film *Volver* par Vivien Durand, chef étoilé du restaurant le Prince Noir à Lormont, et Cécile Lambré, du bistro Soif à Bordeaux, était aux couleurs et aux saveurs des quartiers ibériques.

Une plaza de pueblo décorée comme il se doit pour déguster des plats revisités pour un public acquis avec des grands classiques de la gastronomie populaire madrilène. Ambiance espagnole sur le parvis ou sangrias, tapas et tortillas sont servies en apéritifs, pendant qu'un groupe andalou anime les agapes aux sons de chants et de danses rythmées. Les réservations offraient la possibilité de dîner et de voir le film ou simplement d'assister à la projection en plein air dans un site qui s'y prêtait idéalement. Redonner à ce petit coin méconnu et enclavé de la ville une autre vie fut une belle réussite festive qui en appellera sûrement d'autres.

{ LE TYPE }



Écran total : une deuxième édition entre toiles et étoiles

Publié le 26 juillet 2021 — dans ANNONCES/ÉVÉNEMENTS — par Marion Sammarcelli

Dans le cadre de la saison culturelle Ressources, le [Cinéma Utopia](#), [Musical Écran](#), le [Festival International du Film Indépendant \(FIFIB\)](#) et [Cinémarges](#) présentent la seconde édition d'Écran Total du 28 juillet au 1er août. Tout un programme qui célébrera le cinéma à l'ombre des salles obscures et sous les étoiles.

John Sayles, Barbet Schroeder, Bertrand Mandico... tous au FIFIB 2021!

Par Gautier Roos - septembre 16, 2021

10^e édition déjà pour ce festival pop et coloré qui permet chaque saison de profiter des derniers éclats de soleil girondins! Rendez-vous sera pris cette année avec les deux grands discrets du cinéma mondial, Barbet Schroeder et John Sayles: rétrospectives et classes de maître sont au programme pour ces deux cinéastes que le chaos aime tant! Laura Mulvey (critique britannique théoricienne du *male gaze*), Jacques Audiard, Rone et Para One seront également à l'honneur de ce menu festif et éclectique.

Côté compétition, un savant mélange de films qu'on attend de voir depuis l'édition fantôme de Cannes 2020 et des plats alléchants encore non identifiés: le **Showgirls** au pays du porno **Pleasure** de Ninja Thyberg ("*L'anus en chou-fleur comme le symptôme d'une époque*" dicit Natacha Seweryn, directrice de la programmation), la dramédie aérienne révélée à la dernière Semaine, **Rien à foutre** (d'Emmanuel Marre et Julie Lecoustre, avec Adèle Exarchopoulos en salariée éméchée de Ryanair), une Durasserie 80s de Claire Simon avec Swann Arlaud, Emmanuelle Devos et Christophe Paou (Vous ne désirez que moi), ou encore **The Beta Test** de Jim Cummings, relecture du thriller érotico-criard de votre jeunesse, qui s'attaque aux tartufferies d'un Hollywood post me-too qui lave plus blanc que blanc en façade only...

Aude Pépin (la fille qui joue dans la fameuse pub Meetic shootée par Maiwenn) viendra présenter son premier long, **A la vie**, documentaire "à l'écoute des corps féminins" consacré à une sage-femme de bientôt 70 ans; **Any day now** de Hamy Ramezan, drame remarqué à la Berlinale, raconte lui l'histoire d'une demande d'asile refusée à une famille iranienne en transit en Islande, le tout vu à travers les yeux d'un ado de 13 ans. Notons aussi **Clara Sola** de Nathalie Álvarez Mesén, éveil sexuel et spirituel d'une héroïne de 40 ans enfermée dans les conventions répressives d'un village du Costa Rica, et **Toute une nuit sans savoir** de Payal Kapadia, docu autour d'une correspondance entre une étudiante indienne et son amoureux absent.

Les autres sections ne seront pas en reste, avec une petite floppée festivalière aux petits oignons: **Memoria** d'Apichatpong Weerasethakul (le film antonionien de Cannes qui nous hante encore aujourd'hui après nous avoir fait tourner de l'œil!), **L'événement** d'Audrey Diwan, fraîchement récompensé d'un Lion d'or à Venise, **Cow** d'Andrea Arnold, **Une jeune fille qui va bien** de Sandrine Kiberlain, **Petite nature** de Samuel Theis ou encore **Compartiment N°6** de Juho Kuosmanen. Attention toute particulière sera portée à **Madeleine Collins**, le nouveau film d'Antoine Barraud, qu'on attend avec intérêt depuis son **Dos rouge** (2015), auteur cette fois d'un thriller métaphysique aux forts accents hitchcockiens, avec une Virginie Efira qui mène une double vie entre la Suisse et la France... On spottera également Laurent Cantet s'attaquant à l'affaire Mehdi Meklat (**Arthur Rambo**) mais aussi le thriller de Thomas Kruithof projeté à Venise, **Les Promesses**, avec une Zaza Huppert en maire intègre d'un bled pauvre du 93 (oui, vous avez bien lu!) qui voit poindre magouilles et petites compromissions quand son nom paraît soudain dans les petits papiers ministériels...

Nouveauté inaugurée à l'occasion de cette 10^e édition: les cinéastes habitués du festival montreront leur nouveau bébé, l'occasion de croiser la route de nos chers Virgil Vernier (**Kindertotenlieder**, montage d'archives télévisées sur fond d'émeutes Zyed et Bouna), Bertrand Mandico (**Paradis Sale**) et Alexis Langlois (**Les Démon de Dorothy**). Rayon curiosités, mentionnons Jerk de la chorégraphe et plasticienne Gisèle Vienne, transposition au cinéma de son illustre spectacle narrant l'histoire du serial-killer aux bonbons, Dean Corll, avec du Jonathan Capdevielle dedans (premières images aux couleurs giallesques comme on les aime!). Coup d'envoi des hostilités bordelaises le 13 octobre prochain!

SUIVEZ-NOUS SUR INSTAGRAM

@CHAOSREIGN.FR

ga('send', 'pageview');

› Préférences de confidentialité

J'approuve

×

S'inscrire

Adresse e-mail ou mobile

Mot de passe

Se connecter

[Informations de compte oubliées ?](#)

Watch [Accueil](#) [Programmes](#) [En direct](#)

Rechercher des vidéos



Progression bar with a playhead and a timestamp of -1:30.

Bordeaux : la culture fait sa rentrée

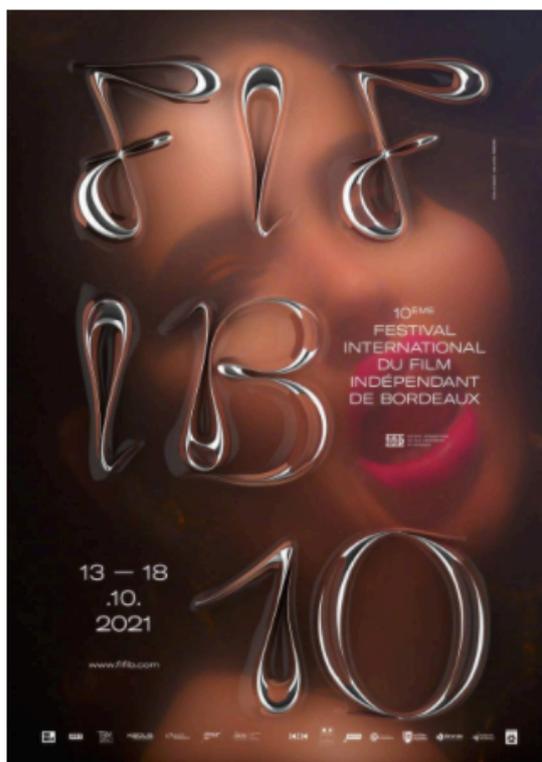
 **TV7**
16 septembre ·

La culture fait aussi sa rentrée dans la capitale girondine et le programme s'annonce chargé.
Le FIFIB Festival International du Film Indépendant de Bordeaux vient de dévoiler la programmation de sa 10ème édition et le ballet de l'Opéra National de Bordeaux continue de peaufiner les derniers détails avant le lancement de la saison

6

3 partages

Partager



CINÉMA



Le Festival International du Film Indépendant de Bordeaux (FIFIB) fête ses 10 ans

Date de publication : 17/09/2021 - 17:07

Du 13 au 18 octobre prochain, le FIFIB défendra, pour la dixième année consécutive, le cinéma indépendant mondial.

Le jury de la compétition long métrage sera composé d'Anne Mougllalis, des réalisateurs Ludovic et Zoran Boukherma, de la réalisatrice Charline Bourgeois-Tacquet, des comédiennes Marie Papillon et Diane Rouxel. Celui des compétitions Contrebande et court métrage sera constitué de Aurélie Chesné, conseillère de programmes cinéma au sein de France Télévisions, la scénariste et actrice Agnès Hurstel, les actrices Raya Martigny et Dustin Muchovitz et la réalisatrice Frankie

Wallach.

La cérémonie d'ouverture sera suivie de la projection, en présence de l'équipe, du nouveau film de Thierry de Peretti, *Enquête sur un scandale d'état*, adaptation du roman *L'infiltré* d'Hubert Avoine et Emmanuel Fansten. La clôture sera assurée par *Les Olympiades* de Jacques Audiard.

Outre les trois compétitions, long métrage, court métrage et Contrebande, qui regroupe des films réalisés en dehors des schémas classiques de financement, le Fifib présentera courts et longs hors compétition, mais aussi deux rétrospectives consacrées à Barbet Schroeder et John Sayles. Un focus sur la théoricienne, universitaire et réalisatrice, Laura Mulvey sera aussi proposé et une carte blanche à la revue *Another Gaze*, offrira l'occasion de redécouvrir le travail de la documentariste italienne Cécilia Mangini. Deux autres cartes blanches seront offertes à l'Acid et à la Frac Nouvelle Aquitaine. Enfin des séances anniversaires proposeront les films de cinéastes ayant marqué et construit l'identité du festival sur 10 ans.

Espace d'échanges et de rencontres, le Fifib création accueillera notamment Talents en court, une rencontre du collectif des festivals de Nouvelle Aquitaine et le Nouvelle Aquitaine Film Workout (NAFW), concours permettant à des projets économiquement fragiles, qui ont pu être tournés mais dont la production n'est pas encore achevée, de bénéficier d'un soutien financier et d'assurer ainsi leur finalisation en Nouvelle-Aquitaine. Et le 15 octobre au cinéma Jean Eustache de Pessac, aura lieu la journée des exploitants.

Enfin, le Village du festival - dont la scénographie a été spécialement pensée pour cet anniversaire - se transformera tous les soirs en salle de cinéma en plein air et en dancefloor géant au gré d'une programmation foncièrement électro.

Compétition longs métrages

A la vie d'Aude Pépin
Any day now de Hamy Ramezan
Clara Sola de Nathalie Alvarez Mesen
Pleasure de Ninja Thyberg
Rien à foutre d'Emmanuel Marre et Julie Lecouste
The Beta test de Jim Cummings et PJ McCabe
Toute une nuit sans savoir de Payal Kapadia
Vous ne désirez que moi de Claire Simon

Compétition Contrebande

As I want de Samaher Alqadi
Au jour d'aujourd'hui de Maxence Stamatidis
Bottled songs 1-4 de Chloé Galibert-Lainé et Kevin B. Lee
Elles allaient danser de Laïs Decaster
Jerk de Gisèle Vienne
Khtobtogie de Sara Sadik
Léo la nuit de Nans Laborde-Jourdàa
Les sentinelles de Patrick Muroi
Mom de Kajika Aki Ferrazzini
Un tipo strano de Samuel Gratacap
Tchau Tchou de Cristèle Alves Meira

Les Inrockuptibles

Cinéma

Le FIFIB a 10 ans :
voici la sélection du
festival de cinéma
bordelais

par Paul Courbin
Publié le 20 septembre 2021 à 14h58
Mis à jour le 20 septembre 2021 à 15h00



↑
Teaser du FIFIB 2021 © capture d'écran YouTube

Le Festival International du Film Indépendant de Bordeaux fête ses 10 ans cette année. Au programme, plusieurs compétitions, des jurys éclectiques, des focus sur des grands cinéastes et plein d'autres surprises !

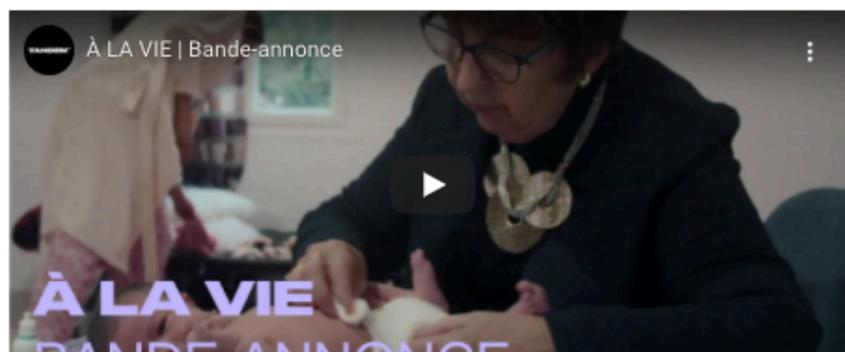
Le festival bordelais (Gironde), qui a déjà accueilli des cinéastes comme Bertrand Mandico, Danielle Arbid ou encore Virgil Vernier, vient d'annoncer sa sélection qui entend célébrer *"toutes les formes d'indépendances : d'esprit, de liberté de création et d'innovation"*. Le teaser de la dixième édition, diffusé en juillet dernier, avait été réalisé par [Alexis Langlois](#), réalisateur de *De la terreur mes sœurs !*, doublement récompensé à ce même festival en 2019 (Grand prix du court-métrage et meilleure musique).

Dans cette carte blanche, on peut voir plusieurs égéries iconoclastes, allant de Lio à François Sagat en passant par Alma Jodorowsky ou Dustin Muchovitz, poser face-caméra, leurs visages ornés de prothèses, dans un univers vaporeux et scintillant.



Cette année, l'équipe de programmation promet encore beaucoup de folies et de découvertes : dans la compétition longs-métrages, *À la vie* d'Aude Pépin, documentaire sur une sage-femme de 70 ans, côtoie notamment *Vous ne désirez que moi*, incursion de la documentariste Claire Simon dans la fiction. *Pleasure* de Ninja Thyberg, remarqué à Cannes et Deauville, fait également partie de ce cru 2021, tout comme *Rien à foutre* d'Emmanuel Marre et Julie Lecoustre, film également présent au Champs-Élysées Film Festival cette année.

Pour Natacha Seweryn, directrice de la programmation du festival, "les films de cette programmation trouvent leur complémentarité dans leur capacité à mettre des images sur des représentations inédites." Dans le jury long-métrage, on retrouvera notamment Charline Bourgeois-Tacquet (*Les Amours d'Anaïs*), Diane Rouxel (*La Terre des hommes*) et les frères Boukherma (*Teddy*).



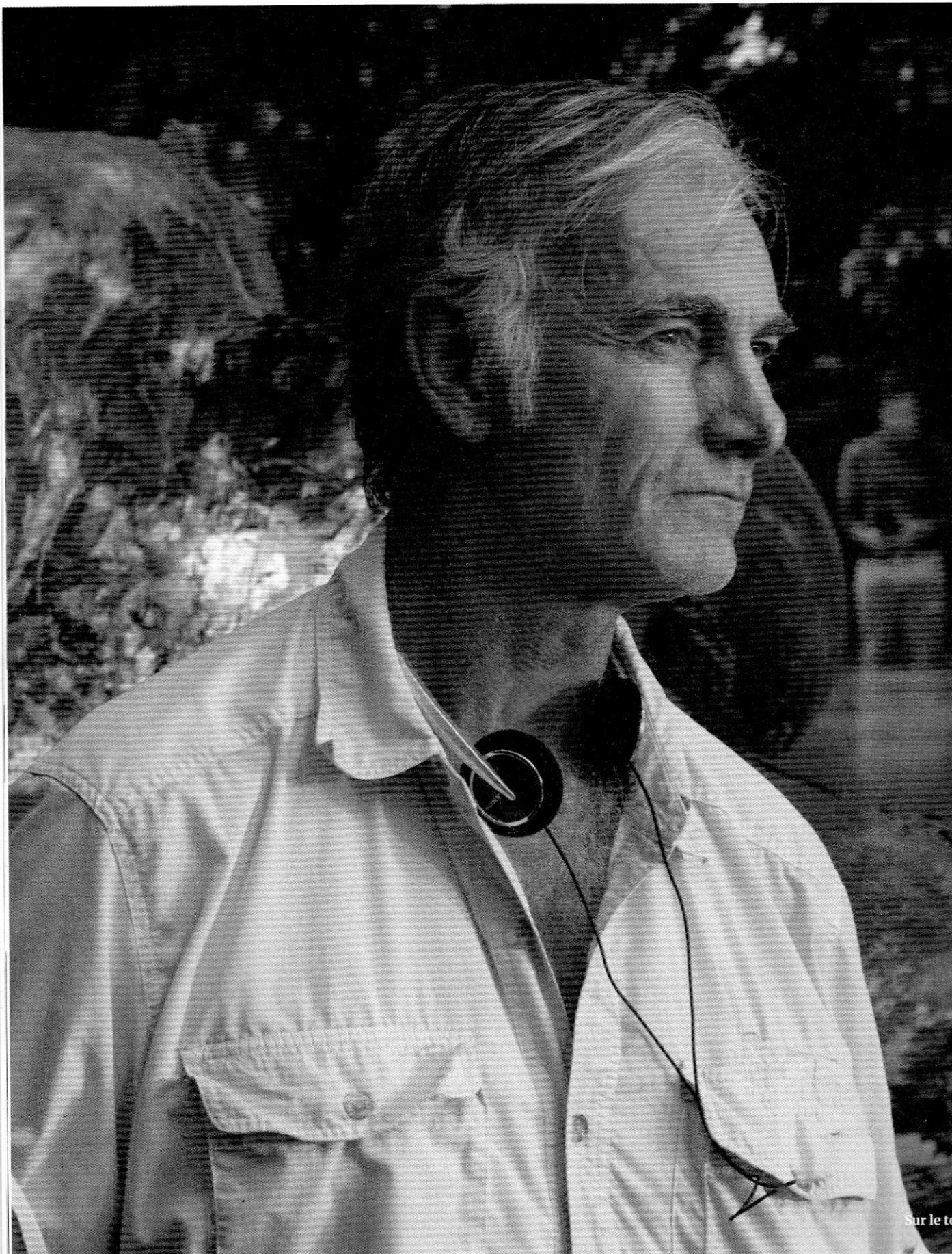
Formes nouvelles

Dans sa sélection Contrebande, qui met à l'honneur des films "réalisé[s] en dehors des schémas classiques de financement, [où] chaque film répond à sa façon au caractère nécessaire et urgent de la création", le festival fait la part belle aux formes nouvelles. Citons par exemple le documentaire *Bottled Songs 1-4* de Chloé Galibert-Lainé et Kevin B. Lee, où les deux cinéastes se servent de YouTube comme interface de discussion, jouant ainsi du trouble entre virtuel et réel. On y retrouve également *Elles allaient danser*, de Laïs Decaster, qui raconte la nuit d'ivresse de deux amies dans un Paris lumineux et chaotique : tourné avec peu de moyens, le film avait récolté plusieurs prix au festival Côté Court en juin dernier. Enfin, Gisèle Vienne, dont on a pu voir la pièce *L'Étang* au Festival d'Automne ce mois-ci, nous fait découvrir *Jerk*, une adaptation en plan-séquence de son spectacle éponyme.

Côté courts-métrages, Natacha Seweryn souligne la puissance des films sélectionnés, “*chacun de ces univers singuliers inaug[ur]ant surtout des personnalités fortes de cinéma*”. Loïc Hobi y présente son film *The Life Underground*, déambulation dans les sous-sols d’un métro, Inès Loizillon nous fait découvrir *Tifs*, la vie d’une radio rock mouvementée tandis que *Palermo Sole Nero* de Joséphine Jouannais suit la recherche d’un jeune homme par son meilleur ami, au cœur de la capitale sicilienne.

En parallèle de la compétition, les cinéastes John Sayles (*Silver City*) et Barbet Schroeder (*Le Vénérable W*) seront mis à l’honneur dans un focus consacré à leur filmographie. Plusieurs projections spéciales viendront s’ajouter à cette programmation dense et éclectique, dont les films d’Antoine Barraud et Sandrine Kiberlain : de belles promesses pour cette édition anniversaire qui mettra en avant un cinéma moderne, créatif et singulier !

Le programme complet est à retrouver [ici](#), la billetterie du festival est disponible [là](#).



Sur le to

JOHN LONE STAR SAYLES

Encore méconnu en France, John Sayles est célébré en grande pompe en octobre à la Cinémathèque à Paris, ainsi qu'au FIFIB (Festival international du film indépendant de Bordeaux). Ce grand gaillard de 71 ans a dressé une contre-histoire cinglante de l'Amérique au fil d'une œuvre qui n'a rien à envier aux plus grands. Sayles, c'est l'homme derrière les scripts d'*E.T.*, *Piranhas* ou encore *Hurléments*, mais surtout l'indépendance incarnée. Retour sur le parcours d'un cinéaste qui a su construire une filmographie politique qui ne s'interdit aucun genre et sillonne tout le territoire.

PAR VICTOR COURGEON ET LOUIS BEAUVIÉ

« **C** assevetes ou Mel Gibson ont pu financer leurs films grâce à leur travail d'acteur, raconte John Sayles. Moi, j'ai pu financer mon premier film grâce aux 30 000 dollars que j'ai reçus pour mes trois scénarios pour Roger Corman. Mais aux États-Unis, si tu dépenses ton propre argent pour produire tes films, tu es considéré comme un loser. Un peu comme si tu auto-publiais ton livre. J'ai financé moi-même plus de la moitié de mes films... (rires) » De fait, les talents de scénariste et de script doctor de John Sayles lui ont permis de réaliser des œuvres politiques et personnelles plus ou moins détachées des logiques du marché. Et tant pis si ça a un peu entamé sa crédibilité dans le milieu. S'il se démarque au sein de l'écurie Corman à l'époque,



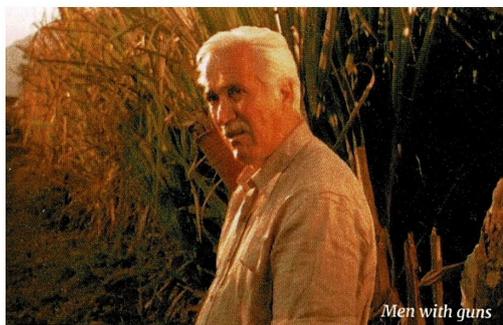
c'est bel et bien par son sens du récit et des représentations très affûté : « Dans les films d'horreur que j'ai écrits, les personnages aussi ont vu des films d'horreur – ils ne sont pas stupides : ils ne

vont pas retourner dans une pièce où six de leurs amis ont été tués à coups de haches ! » Conteur hors pair, il joue finement avec l'intelligence de ses personnages et de ses spectateurs.

Avant d'aller au bord de l'Hudson à la rencontre – virtuelle – de John Sayles et Maggie Renzi, sa compagne et productrice, imaginons les États-Unis comme un gigantesque patchwork, l'équivalent textile du melting pot, une foulditude d'éléments rattachés les uns aux autres et qui pourtant composent une forme unique. Mais si l'Amérique était un vêtement, ce serait plutôt le jean. En tête, on a évidemment une pochette d'album où figure le plus connu de tous : celui de Bruce Springsteen dans *Born in the USA*. L'évocation du boss n'est pas anodine : John Sayles a utilisé certains morceaux du chanteur pour son teen movie tragique, *Baby, It's You*, en 1983. C'est le début d'une amitié, qui l'a conduit à réaliser trois clips pour la star américaine : *Born in the USA*, *I'm On Fire* et *Glory Days*. De quelle étoffe est-il donc fait, lui qui inspire encore aujourd'hui



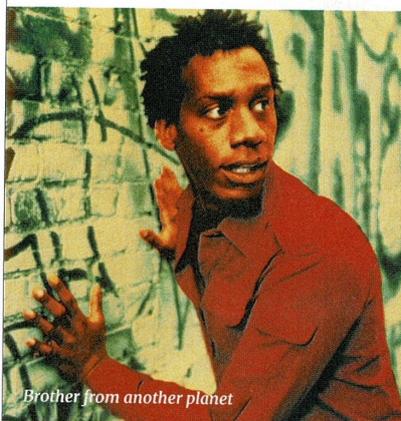
des réalisateurs aussi différents que Richard Linklater et Kleber Mendonça Filho ? Son matériau de prédilection, c'est le tissu social de son pays. « J'ai d'abord écrit des films pour mettre à l'écran des gens qui n'y figuraient jamais et que je voyais pourtant partout », pose-t-il. En héritier d'Altman, Sayles compose des films choraux où la diversité des



Men with guns

personnages offre un entrelacement des relations humaines et politiques pour en montrer la complexité. Parfait exemple, *City of Hope* (1991) est une fresque urbaine dans la ville fictive d'Hudson City où s'entrecroisent pas moins de trente-cinq personnages. Le sens du collectif prévaut et rien n'est laissé au hasard : « Pour chacun de mes personnages, je rédige une biographie. Je me demande quel est leur point de vue. J'essaie de connaître leur état d'esprit avec des questions simples mais déterminantes : ont-ils vécu dans un monde qui connaît Freud, Marx, le mouvement des droits des femmes, l'abolition de l'esclavage ? Est-ce que pour eux la Terre est plate ? » Pour les interpréter, John

Elia Kazan, Mike Nichols, Hal Ashby ou encore Malick sur *Les Moissons du ciel*. Sayles y reconstitue une grève de mineurs en Virginie-Occidentale, à l'origine du plus grand soulèvement de travailleurs de l'histoire des États-Unis. Il y pose les bases d'une obsession qui habitera tous ses films : la confrontation du collectif et des intérêts particuliers, le refus de toute forme de ségrégation ou de racisme et la construction violente du système états-unien. S'il s'attarde sur la force laborieuse, c'est pour la magnifier et raconter l'histoire de son pays à



Brother from another planet



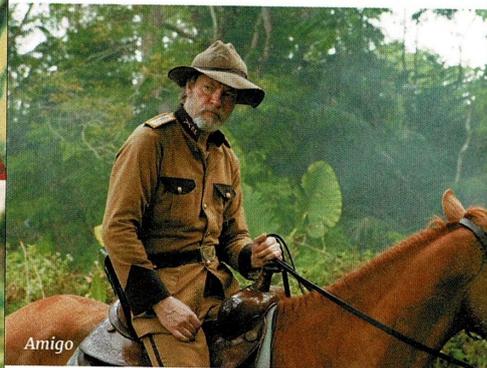
Poisson d'amour

Sayles s'est entouré d'une troupe de comédiens fétiches qui l'accompagnent de film en film. Notamment David Strathairn (vu récemment dans *Nomadland*) avec qui il fait ses premières armes en pratiquant le *guerilla theatre* à l'université. Derrière la caméra, il entame avec *Matewan* – l'un de ses plus grands films – une collaboration avec Haskell Wexler, illustre directeur de la photographie qui a travaillé avec

rebrousse-poil. C'est en détroussant ce jean américain qu'il met en lumière une poussière charbonneuse mâtinée de sang. Tout au long de sa carrière, John Sayles s'attachera à déconstruire la trame historique de son pays. En 1999, dans *Limbo*, il pose son regard sur l'exploitation touristique et halieutique de l'Alaska. Dans une scène introductive, un promoteur immobilier cherchant à transformer la région sauvage en parc à thèmes énonce :

« L'histoire, voilà notre avenir. » Un mot d'ordre que Sayles n'a cessé d'adopter dans une logique paradoxale : en exposant la facticité du roman national, il y substitue ses propres contes.

Tout critique qu'il soit de l'instrumentalisation du passé de son pays, John Sayles n'en reste pas moins habité par des thèmes universellement américains : le mythe de la frontière n'est pas en reste. « *History is a battleground* », dit le cinéaste, et s'il est une bataille mémorielle qui fait encore rage aujourd'hui, c'est bien celle d'Alamo, cet épisode de la révolution texane qui oppose les colons à l'armée mexicaine. Déjà glorifié à l'écran par le film de John Wayne, l'Alamo est devenu un mythe marqué par l'héroïsation de combattants pour la liberté. Les historiens voient aujourd'hui dans cette fétichisation une célébration de l'homme



Amigo

blanc. L'ouvrage qui fait polémique outre-Atlantique s'intitule *Forget the Alamo*, soit précisément la réplique clé d'un film majeur de Sayles : *Lone Star*, polar choral à la frontière mexicano-texane, sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 1996 et tout récemment cité par Jean-Luc Godard comme exemple de « pépite que personne ne connaît ». Face à l'histoire blanche tricotée pour l'hégémonie d'un peuple pionnier se constituant par le saut d'obstacles et la conquête perpétuelle d'un espace à civiliser, le regard du cinéaste expose l'envers actualisé du mythe de la frontière : la réalité des immigrés contemporains. Le film s'attarde sur les dangers qu'encourent les *wetbacks*, ces Mexicains traversant le Rio Grande à la nage. *Lone Star* est le film idoïne pour déconstruire l'histoire de ce

pays, en suivant une enquête sur un *cold case*. Sayles creuse, déterre et découpe les non-dits et les tensions structurelles entre les différentes communautés et générations. Le passé traverse continuellement le présent, et les faux raccords entre les discours et la réalité sautent aux yeux. Dans les nombreux flashbacks, un simple mouvement de caméra amène le spectateur dans un



même lieu et au détour d'un souvenir, 37 ans plus tôt. Habile, John Sayles, déchire les clichés. Les héros à papa, les *mavericks* d'antan, à la ville comme à l'écran, font figure d'imposteurs. Un plan du film illustre parfaitement cette déchirure avec l'histoire : celui d'un drive-in désaffecté où le roman national n'a plus cours. Les westerns meurent aussi.

« Tuer le père », cela pourrait être le sous-titre de *Lone Star* et de finalement bien d'autres films de John Sayles. Il faut dire qu'il n'a jamais omis de découper le fil rouge des sociétés occidentales : le patriarcat. Dans *Casa de los babys* (2003), on suit un groupe de femmes américaines issues de l'*upper class* parties adopter des enfants en Amérique du Sud. Film pamphlet contre l'injonction à la maternité, il questionne également



le rapport impérialiste américain au reste du monde. On retrouvait déjà cette politique par l'intime dans son deuxième long métrage, *Lianna* (1983). Sayles relate le parcours chaotique d'une jeune femme qui découvre tardivement son homosexualité. Contrainte de fuir son foyer, Lianna retrouve une liberté hors du regard des hommes et une existence pour soi, où elle doit lutter contre la

femmes aux hommes, elle ne s'inquiète pas tant du regard extérieur, mais du propre mépris qu'elle pourrait elle-même avoir intégré. Elle se sent coupable alors qu'il n'y a aucune raison de l'être.»

Beau joueur, Sayles s'est souvent attribué les mauvais rôles en tant qu'acteur dans ses films. L'un des plus mémorables reste celui d'un *man in black* interlope

« À L'HEURE ACTUELLE, IL N'EST ABSOLUMENT PAS CERTAIN QUE JE PUISSE RÉALISER DE NOUVEAU »

JOHN SAYLES



précarité. Sayles se met en scène dans ce petit illustré du lesbianisme politique à la Wittig. Il y campe le rôle de Jerry, dragueur lourdingue qui essuie un refus de la part de Lianna mais sera le premier à lui apporter son soutien. Quand on lui demande s'il a été avant-gardiste, Sayles répond sans fausse modestie : « Sur les questions de représentations qui sont centrales aujourd'hui, je pense que nous avons été en avance, et je me réjouis qu'on rattrape le retard ! » Quant à l'exposition des rapports de pouvoir, notamment entre les sexes, il explique : « Je me suis intéressé à la domination dans le statu quo. Beaucoup de mes personnages sont soumis à des schémas de pensée communément acceptés par la société. Quand Lianna découvre qu'elle préfère peut-être les

dans *Brother*, sa série B de science-fiction. Il y joue le rôle d'un alien chasseur d'esclaves traquant Brother, extraterrestre humanoïde à la peau noire, ayant fui sa planète et sa condition pour trouver par hasard refuge à Harlem. Au-delà des références historiques qui le traversent, *Brother* est une illustration de la ségrégation des Afro-Américains. Le film est aussi l'occasion pour le couple John Sayles-Maggie Renzi de se rendre au Festival de Cannes, sans y être sélectionnés. La débrouille faisant partie de leur ADN cinématographique, ils lancent une campagne d'affichage sauvage sur la Croisette : le film sera distribué et deviendra culte aux États-Unis.

Aujourd'hui, le couple semble pessimiste sur son avenir : « À l'heure actuelle, il n'est absolument pas certain que je puisse réaliser de nouveau », souffle Sayles. Sans renoncer pour autant : ils ont dans les tuyaux un western qu'ils espèrent tourner au Mexique et un projet en France sur une espionne méconnue de la Résistance. À suivre. •



ACTUALITÉ

Le FIFIB : une programmation d'exception pour ses 10 ans à Bordeaux !

📅 20 SEPTEMBRE 2021 ❤️ 1



Cette année, le Festival International du Film Indépendant de Bordeaux fête ses 10 ans ! Du 13 au 18 octobre prochain, le FIFIB recevra des invités exceptionnels et proposera une programmation particulièrement dense et électrique.

Comme chaque année depuis 10 ans, le [FIFIB](#) défendra le cinéma indépendant mondial avec toujours comme leitmotiv de rendre compte de toutes les formes d'indépendances : d'esprit, de liberté de création et d'innovation. Anna Mouglalis, Jacques Audiard et Sandrine Kiberlain seront présents parmi les invités de cette nouvelle édition du 13 au 18 octobre prochain.

[Découvrez également ces trois films à l'affiche soutenus par la Région Nouvelle-Aquitaine !](#)



« nous souhaitons donner envie aux gens de retourner dans les salles de cinéma, après des mois et des mois de privation »

Johanna Caraire, co-fondatrice, déléguée générale du FIFIB.

Une programmation et un jury d'exception

[Après une 9ème édition et un palmarès valorisant six pépites cinématographiques venues](#)

édition : découvrez le film « *l'Évènement* » d' Audrey Diwan, réalisatrice française qui vient tout juste de remporter le Lion d'Or à la Mostra de Venise pour ce film.

AFTER MOVIE #FIFIB 2019



Un festival bordelais ouvert à tous les publics

Voici 10 ans, donc, que le festival bénéficie à Bordeaux de la présence de représentant(e)s prestigieux(es) du cinéma indépendant, d'artistes et de musicien(ne)s venu(e)s défendre la liberté d'expérimentation et de création en Nouvelle-Aquitaine. **Mais aussi 10 ans que le public répond présent**, chaque année plus nombreux, dans les cinémas partenaires du festival et à la Cour Mably, que ce soit les amateur(ice)s de cinéma indépendant ou les néophytes curieux(es).

Cette année encore, et plus que jamais pour cet anniversaire qu'il souhaite diablement festif, le FIFIB affiche sa volonté de ne laisser personne sur le pas de sa porte. **Une attention toute particulière est portée aux plus jeunes** (tarifs, séances scolaires, éducation à l'image, etc.), dont la curiosité ne doit connaître aucun frein tant leurs mondes sont en construction. Ainsi qu'aux **publics empêchés**, via des ateliers de médiation.

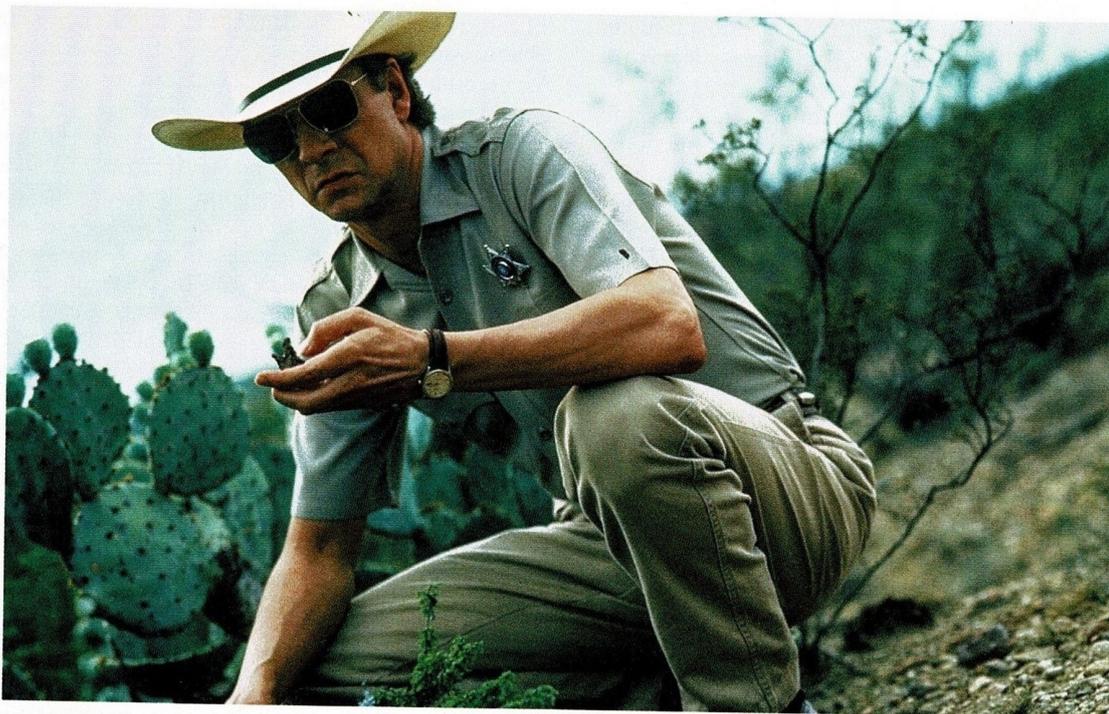


À l'occasion de sa dixième bougie, **le Village du festival** – dont la scénographie a été spécialement pensée pour cet anniversaire – se transformera tous les soirs en **salle de cinéma en plein air et en dancefloor géant** au gré d'une programmation foncièrement électro.

Des talents de la Région et du monde entier

Le **FIFIB** proposera des films sous tous formats (longs et courts métrages, cartes blanches, documentaires, créations « contrebande », etc.), des concerts, des invité(e)s surprenant(e)s et venu(e)s de loin comme des pépites issues d'une **Nouvelle-Aquitaine elle aussi riche en talents**. Le festival se veut aussi **tremplin pour de jeunes réalisateur(ice)s**.

CINÉMA RETROUVÉ



CASTLE ROCK / EVERETT/IMAGES

Lone Star (1996).

JOHN SAYLES POUR LA PETITE HISTOIRE

par Yal Sadat

Rares sont les auteurs américains dont les films évitent de donner ce sentiment que les limites du territoire national marquent aussi celles de leur conscience. Comme si, sur ses propres écrans, l'Amérique ne faisait qu'une avec la totalité métaphysique du monde. Filmer l'une, c'est presque toujours filmer l'autre. Le dialogue entre le peuple des États-Unis et le reste de l'humanité étant par conséquent sans objet, il est souvent rejeté dans les eaux d'un hors-champ enténébré, comme si le cinéma américain réitérait sans cesse le même aveu : « L'Amérique, je la connais bien, mais c'est tout ce que je connais. » Voir un film de John Sayles, c'est au contraire avoir l'impression qu'un honnête citoyen sonde les entrailles de la société qui l'a nourri, empoigne ses grands récits avec un zèle romantique, mais depuis une position relativiste : ses personnages composent un peuple parmi tant d'autres, et il s'agit de le situer sur la carte de la condition humaine en récoltant de petits faits vrais, des micro-destinées, sans froideur entomologique mais avec la compassion de celui qui connaît par cœur les rêves naïfs et les déceptions crues de chaque être habitant cette Amérique redevenue étrangère.

Curieusement, cet art de fourrager à l'intérieur de l'*American dream* tout en faisant preuve de recul n'a pas valu à Sayles de beaucoup exporter son cinéma. Pas plus qu'il ne lui a permis

de s'extraire, à domicile, du statut de résistant endurci et fidèle à la sphère indépendante la plus autarcique. L'auteur, réalisateur, monteur et interprète (en parallèle d'une carrière de romancier) semble condamné à rester dans l'ombre des sommités qui l'ont formé – il appartient à la troisième génération « d'élèves » de Roger Corman – ou des confrères qui l'ont employé comme scénariste – tels John Frankenheimer ou Joe Dante, camarade cormanien pour qui il signe les scripts de *Piranhas* et *Hurlements*. Il y a là un choix revendiqué d'éternel *maverick* marqué par la Nouvelle Vague, mais aussi, peut-être, une marginalisation due au fait qu'il a d'abord rechigné à suivre la vieille recette contrebandière de la série B : distiller ses convictions démocrates à travers les genres populaires. Son premier film, *Return of the Secaucus 7* (1980), doit moins à Corman qu'à Cassavetes, avec sa manière d'investir le week-end de retrouvailles d'un groupe d'amis, d'entretenir avec eux un lien aussi charnel que verbal (on parle beaucoup chez Sayles). S'éloigne toutefois de Cassavetes sa propension à ramasser les signes d'américanité comme s'ils étaient adressés à un autre monde, et comme si le cinéaste était un petit alien glaneur chargé de rapporter dans son vaisseau pléthore de phénomènes à étudier (au même moment, il travaille au script d'*E.T.* que Spielberg conçoit alors comme un film d'horreur : il y imagine l'extraterrestre

abandonné par les siens pour s'être aventuré chez les hommes avec trop de bienveillance). Recueillir les petits faits vrais, disait-on : le film s'évertue d'abord à cela, disséquant les vacances dans la torpeur du New Hampshire, surprenant les tablées en train de se faire ou de se défaire, le bacon crépitant dans la poêle, le désir en pleine circulation pendant une baignade naturiste, la glace qui se brise peu à peu entre vieux copains et amants – autant de manèges intimes révélateurs des conflits de classes affleurant au sein même d'une communauté, la majorité blanche. Déjà, il a ce talent pour croquer un environnement sans imposer d'entre-soi sociologique, confirmé dans *Lianna* (1983), romance en milieu universitaire où la vie intellectuelle et les retombées de la libération sexuelle ne suffisent pas à l'héroïne pour faire accepter socialement sa passion lesbienne. Le contexte est restreint, mais l'enjeu paraît valoir pour une civilisation entière, comme si le microscope se retournait en longue-vue ; c'est aussi le cas dans *The Brother from Another Planet* (1984), faux jumeau de *Lianna* coulé dans le moule de la regrettée blaxploitation et réglé sur le pas d'un visiteur de l'espace à la peau noire (Joe Morton), échoué dans Harlem où il devient une sorte d'opprimé au carré, doublement mis au ban d'une ville où ses dons de guérisseur tranchent avec l'individualisme ambiant. Si Sayles donne l'impression de palper le devenir morbide des luttes des sixties et seventies, ce qui l'intéresse semble moins le constat fataliste déjà émis par le Nouvel Hollywood que d'inventer une focale neuve pour l'éprouver. Comme le « brother » extra-terrestre, on scrute le marasme ordinaire à la fois depuis le dedans et le dehors, on est témoin compatissant autant que partie prenante de l'injustice, on saute d'un point de vue à l'autre au gré des rencontres sur le bitume. On touche même du doigt une forme de citoyenneté idéale, fondée sur une sagesse omnisciente accessible seulement à certaines âmes (l'œil que s'arrache magiquement Joe Morton, pour le déposer dans un pot de fleurs et laisser ainsi la rue sous observation, mais sans cerveau pour juger derrière la rétine). Grâce à cet embrassement de visions se distingue une patrie encore plus morcelée qu'on ne le croit, où une lutte des classes gigogne se dispute jusqu'au cœur d'une même minorité. Préférer la multiplicité des perceptions à un mode narratif classiquement aligné sur une seule subjectivité, au pays de *Walden* et des cowboys solitaires, est bien sûr un geste subversif en soi.

Sayles paye cher cet affront lorsqu'il subit en 1987 l'échec financier de *Matewan*, fresque polyphonique à plus grand budget retraçant les origines du bain de sang où se heurtèrent, en 1920, des mineurs syndiqués et des sicaires carnassiers venus voler leurs terres. Mais ce primat du « nous » sur le « je » qu'affirment ces fables vouées à désosser la corruption induite par le système (*Eight Men Out* et son stade de base-ball transformé en théâtre capitaliste : des argentiers resquilleurs utilisent les sportifs comme un prolétariat dont ils manipulent les victoires et les défaites) n'est pas la seule arme de Sayles pour s'inscrire contre l'époque reaganienne. Il y a aussi cette temporalité à trous qui laisse toujours filtrer un passé vague, nébuleux, sujet à caution. La tendance est forte depuis *Baby It's You* (1983), teen-movie lové dans les transitionnelles sixties. Une autre tension de classes

émerge dans les amours tumultueuses entre une *prom queen* juive et une petite frappe d'origine italienne qui se rêve en nouveau Sinatra ; mais se profile surtout une échappée romantique appartenant moins à l'histoire réelle qu'à un fantasme nostalgique d'adolescents déçus, un conte digne d'une chanson country dépouillée de sa candeur (« *Once there was a boy and a girl from New Jersey...* »), quelque part entre *La Balade sauvage* de Malick et les textes de Bruce Springsteen, dont plusieurs morceaux accompagnent *Baby It's You*. C'est peu de dire qu'il existe une affinité spirituelle entre Springsteen et Sayles, dont les œuvres les plus célèbres restent les clips réalisés pour trois tubes issus de *Born in the USA*. Plutôt que de critiquer le rêve américain en prenant son contrepied, le chanteur et le cinéaste reprennent la ligne du *storytelling* dont s'enveloppe ce rêve, mais en le récrivant sur un mode désabusé – toujours ces mêmes histoires de fille et de garçon partis vers la terre promise, mais déclamées depuis un présent sceptique, dans l'instant suspendu où le désenchantement étire le conteur. Jamais anti-américaine, la contestation springsteenienne explore toutes les traditions régionales (folk, soul, rock...) comme pour recomposer un grand récit panaméricain, et faire advenir artistiquement le brassage qui a échoué socialement. L'œuvre de Sayles avance

de façon identique, s'étirant du Texas de *Lone Star* (1996) à la Floride de *Sunshine State* (2002) avec ce même appétit pour les romans familiaux, amoureux ou communautaires, tous typiques d'une mythologie locale. *Lone Star* resplendit par sa manière d'ausculter la grande geste du Sud au travers d'une autre histoire, minuscule et enfouie sous les sables – l'étoile et les ossements d'un shérif fasciste disparu trente ans plus tôt sont retrouvés par un autre shérif, dont le père est peut-être l'assassin. L'idée de la nation portée par le cinéma de Sayles

s'applique mieux que jamais : le passé officieux jaillit comme un geysir en pleine campagne, le passé officiel (à la gloire des heureux colons wasp) tombe en lambeaux, chacun en ville y va de sa version des faits, les conflits raciaux ressortent de la terre honteuse. La réconciliation ne peut s'atteindre qu'en tirant les fils temporels de chaque existence afin de retrouver le collectif et de casser une fois pour toutes le récit dominant. Alors seulement il devient possible, comme l'entrevoit magnifiquement l'épilogue, « d'oublier Fort Alamo » et autres mythes dressés entre les Américains comme autant de barricades. Mais sortir de la grande histoire (mensongère) par la petite (tragique), ce n'est pas pour autant sortir pleinement de l'innocence : la beauté produite par la machinerie micro-fictionnelle de John Sayles tient à ce que les personnages, parce qu'ils refusent de renoncer tout à fait au romantisme, préservent la petite part lumineuse du rêve mystificateur dont ils sont orphelins. Oublier Fort Alamo, oui, mais pour mieux se souvenir des bals de promo et des baisers lestés de promesses que s'échangent les amants fugueurs célébrés par les paroles de Springsteen et des autres, juste avant d'entamer leurs balades sauvages. ■

Retrospective John Sayles en sa présence au Festival du film indépendant de Bordeaux, du 13 au 18 octobre (leçon de cinéma le 17 octobre) et à la Cinémathèque française, du 20 octobre au 13 novembre (leçon de cinéma le 23 octobre).



Brother from Another Planet (1984).

Déprimer la légende

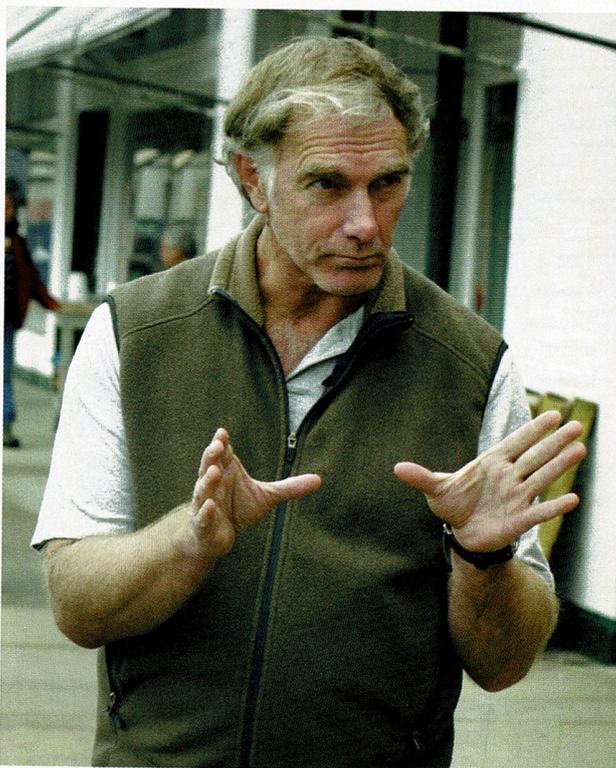
entretien avec John Sayles

Contrairement à vos compagnons de « l'école Roger Corman », vous n'avez pas commencé par le cinéma de genre lorsque vous êtes passé à la réalisation en 1980.

C'est en partie dû à l'expérience de romancier que j'avais déjà acquise. La littérature est un monde d'enfants gâtés : vous disposez du contrôle et du *final cut*, comme un cinéaste indépendant fidèle à sa vision. Alors quand j'ai eu l'occasion de faire du cinéma, je me suis dit : pourquoi écrire un film de genre pareil à ceux que tout le monde tourne ? Plutôt affirmer une singularité. Mais mon expérience auprès de Corman, lorsqu'il m'a présenté Joe Dante et intégré à *Piranhas*, a été réellement profitable pour me lancer dans *Return of Secaucus 7*. Sous l'influence de Roger, pour la première et la dernière fois de ma carrière, les moyens alloués ont dicté le sens et la forme de ce que j'allais écrire. J'avais 30 000 dollars et il me fallait embaucher des acteurs pas encore syndiqués au Screen Actors Guild, donc encore assez jeunes, approchant la trentaine. J'ai décidé de faire un film sur le virage des 30 ans... Ensuite, je n'ai plus jamais calibré mes histoires en fonction du budget ou des attentes des investisseurs. Chaque film est un monde en soi, riche de ses propres règles. Avec les miens, j'essaie d'annoncer ces règles le plus tôt possible. L'ouverture de *The Brother from Another Planet*, avec son trucage bon marché pour figurer le crash du vaisseau spatial, est presque un avertissement : ne vous attendez pas à *Star Wars* !

Vous brisez aussi de grandes règles suivies par la fiction américaine, par exemple en brassant les points de vue au détriment de l'angle unique, comme si vous filmiez les États-Unis depuis l'extérieur.

On trouve souvent que mes films ressemblent à ceux d'un étranger. En effet, je ne privilégie ni un seul point de vue intérieur, ni celui d'une sorte d'autorité suprême qui surplombe les personnages : je m'accroche à ce qu'ils vivent, point. Bien sûr, ce regard extérieur s'est aiguisé parce que, pendant mes études, j'ai été nourri d'influences européennes, de la Nouvelle Vague au néoréalisme, et parce que j'ai grandi avec des westerns qui ne cessaient de gagner en épaisseur psychologique, jusqu'à ce que Sergio Leone amène la figure du « bon » qui ne se rase pas et n'est pas vraiment bon. Il faut voir qu'à travers le point de vue singulier imposé par le cinéma classique américain, le code moral de chaque époque s'impose également. Lorsque l'on regarde un vieux film de la MGM, on sait comment il se terminera, parce qu'il ne déviara pas de ce code moral. C'est pour ça que, jeune cinéphile, j'étais plutôt branché sur les films noirs de la Warner. Après la Deuxième Guerre mondiale, Hollywood a véhiculé l'idée que l'Amérique est au centre de l'humanité et se doit de régler ses problèmes, on le voit dans les épopées où les Alliés n'apparaissent même pas. Longtemps, les seuls groupes intéressants ont été les escouades, les bandes d'experts soudés : une équipe de base-ball, typiquement. J'ai toujours aimé les groupes qui ne sont pas nécessairement du même bord, ou dont les membres entretiennent des relations complexes. L'Amérique est divisée en groupes, on le sait, mais



John Sayles sur le tournage de *Honeydripper* (2007).

on ne réalise pas à quel point ces groupes ont une histoire commune qu'ils sont les premiers à oublier. *Lone Star* est bâti sur cette idée : retrouver l'histoire que notre cinéma a souvent racontée avec tant d'imprécision, redonner une place à ceux qui manquaient dans l'équation.

Du western pro-Amérindiens jusqu'au Nouvel Hollywood, une contre-histoire des États-Unis s'est écrite au cinéma. Mais vos personnages paraissent s'efforcer de retrouver le storytelling désacralisé par ces films.

Oui, parce que le *storytelling* peut avoir un intérêt. L'éternelle quête des Américains pour se définir comme peuple comporte deux aspects : l'autocélébration et la remise en question. D'un côté, il y a la glorification de l'Ouest vertueux et la justification de la guerre contre les Indiens. De l'autre, il y a *Les Cheyennes* de John Ford, qui tout à coup adapte un roman progressiste de l'historienne Mari Sandoz, parce qu'il sent que le public est mûr pour ce questionnement du mythe. C'est toujours une question de timing : parfois, les gens ne sont pas prêts. Je l'ai expérimenté en travaillant sur un script retoqué de la nouvelle version de *Fort Alamo* que Ron Howard devait initialement réaliser (*Alamo de John Lee Hancock, 2004, ndr*) et qui s'attaquait à l'impensé de cet épisode historique, à savoir que les Texans se sont battus pour défendre leur liberté de posséder des esclaves. Mauvais timing : le film a fait un four et s'est vu reprocher d'être trop multiculturel.

CINÉMA RETROUVÉ

Je me demande ce qu'ils auraient pensé de ma version ! Bref, il est vrai que mes personnages s'interrogent sur ces histoires-là, mais pour faire une sorte de tri : avons-nous encore besoin de ces légendes ? Est-ce que certaines ne sont pas la cause de nos problèmes ? J'essaie de les saisir dans ce moment à la *Cheyennes*, où ils ont assez grandi pour se passer des contes de fées.

Le passé que vous démythifiez n'est pas toujours très lointain, comme les années 60 de *Baby It's You*, qui marque votre rapprochement avec Bruce Springsteen.

Oui, *Baby It's You* explore un passé qui remonte à une quinzaine d'années à peine, mais le désenchantement était déjà grand entre les années 60 et la période où je l'ai écrit. Les années 80 étaient propices à cette mélancolie que portent aussi les chansons de Bruce. Elles sont comme de petits films, et je crois qu'elles parlent de gens qui trouvent le rêve américain magnifique, mais sentent qu'il n'a pas été écrit pour eux. Il marche pour d'autres, mais pas pour eux. Alors ils essaient quand même de croire en quelque chose, de trouver la paix et leur place dans ce grand jeu truqué. D'où la frustration qui ressort de ses paroles, et aussi la confusion entre l'amour de ce rêve et la fierté patriotique : Ronald Reagan s'y est trompé en félicitant Bruce pour « Born in the USA », qu'il percevait comme un hymne positif, alors qu'il est question d'un frère parti mourir pour rien au Vietnam, d'un peuple qui s'est fait botter le cul à cause d'une politique guerrière... J'admire Bruce parce qu'il a conservé un très large public tout en le mettant à l'épreuve, sans lui donner toujours exactement ce qu'il attend.

Fabriquer un cinéma pour un public restreint, c'est aussi une manière d'éviter tout compromis, toute récupération ?

Je n'ai jamais eu trop à souffrir des problèmes de récupération, de censure ou de résistance, à part des mauvaises critiques signées par des journalistes que le sous-texte politique de mes films agaçait. Je n'ai pas non plus rencontré de problèmes avec les militants de gauche, parce qu'au début des années 80 on ne

se posait pas encore cette question de savoir qui a le droit de réaliser des films sur les Afro-Américains comme *The Brother from Another Planet*, ou un film sur une histoire d'amour entre lesbiennes comme *Lianna*. Le débat venait plutôt de la manière dont étaient représentées ces minorités. Et c'était vite réglé, puisqu'on ne les voyait tout simplement pas à l'écran ! La blaxploitation était terminée et Spike Lee n'était pas encore arrivé quand j'ai fait *The Brother*. Et *Lianna* n'avait presque aucun précédent, puisque l'émancipation des années 70 avait permis de favoriser la libération sexuelle et de faire avancer un peu la cause féministe, mais très peu celle du genre. Un film avec ces personnages, même signé par un homme blanc, était donc très bien reçu.

Comment voyez-vous la vigueur contestataire du cinéma indépendant, aujourd'hui ?

Il est devenu facile de prendre la parole pour contester. Quiconque peut clamer sur Internet que le gouvernement est manipulé par les extraterrestres, ou que sais-je encore. Donc le cinéma indépendant est moins utilisé comme caisse de résonance, il ne choque plus grand-monde. On peut tenir un discours critique sur la société américaine à l'intérieur du mainstream. La grande industrie se veut ouverte. On verra cela évoluer, mais à ce jour j'ai l'impression que les corporations qui revendiquent une politique inclusive cherchent avant tout à se couvrir. Au moins, c'est positif pour les gens qui créent sous leur bannière ou jouent dans leurs grosses productions, alors qu'ils n'avaient pas voix au chapitre avant. Mais par conséquent, la subversion passe de l'autre côté : ce qui fait polémique, c'est qu'une personne tourne un film sur des personnages qui n'appartiennent pas à sa communauté. Comme je le dis toujours, on devrait réfléchir au fait qu'Ang Lee a réalisé *Le Secret de Brokeback Mountain* alors qu'il n'est ni gay, ni cowboy, ni même américain !

Entretien réalisé par Yal Sadat en visioconférence, le 1^{er} septembre.



Baby It's You (1983).



Menu

LA PELLICULE BORDELAISE

Des films, des acteurs... de Bordeaux et d'ailleurs !

CHARLOTTE GAINSBOURG À BORDEAUX !



La nouvelle vient de tomber !!! L'actrice et chanteuse sera présente au Festival International du Film Indépendant de Bordeaux (13-18 octobre) !

Désormais réalisatrice, elle y présentera son premier film *Jane par Charlotte*, un documentaire consacré à sa mère, présenté au dernier Festival de Cannes dans le cadre du label « Cannes Première ».



Menu

LA PELLICULE BORDELAISE

Des films, des acteurs... de Bordeaux et d'ailleurs !

SANDRINE KIBERLAIN À BORDEAUX !



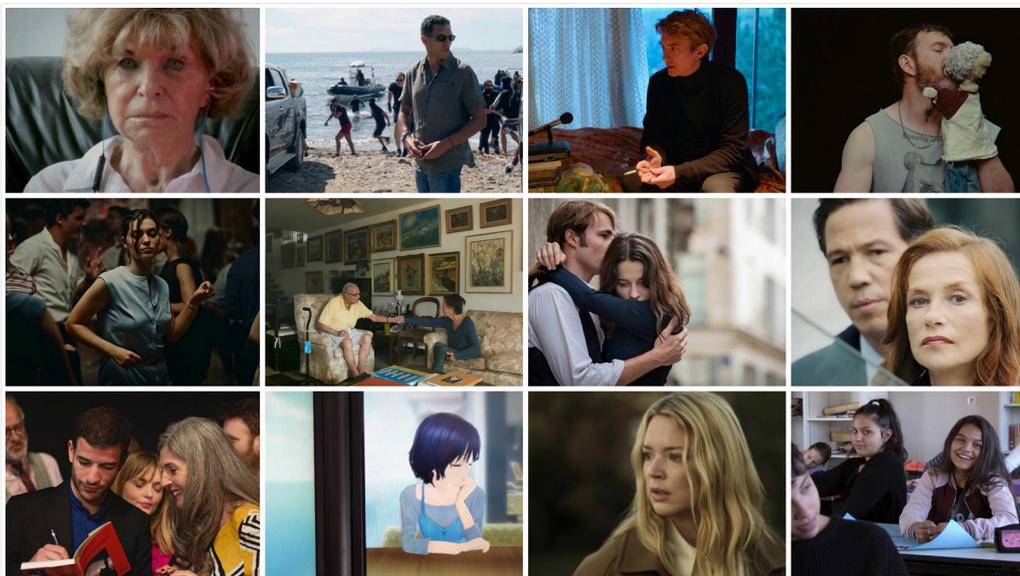
La nouvelle est tombée hier : l'actrice-réalisatrice sera l'invitée d'honneur du prochain Festival International du Film Indépendant de Bordeaux qui se tiendra du 13 au 18 octobre prochain.

À cette occasion, elle présentera son film *Une jeune fille qui va bien*, sélectionné à la Semaine Internationale de la Critique au dernier Festival de Cannes et dont la sortie est prévue en janvier 2022.

On y suit Irène (Rebecca Marder), une jeune fille juive de 19 ans, qui rêve de devenir actrice, en pleine Occupation, durant l'été 1942...

Article + interview de Johanna Carraire

BORDEAUX : LE FIFIB - FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM INDÉPENDANT - ANNONCE UNE PROGRAMMATION D'EXCEPTION POUR SES 10 ANS



Bordeaux : le FIFIB - Festival International du Film Indépendant - annonce une programmation d'exception pour ses 10 ans | Crédit photo : DR

Du 13 au 18 octobre 2021, le FIFIB défendra pour la dixième année consécutive le cinéma indépendant mondial. Avec toujours comme leitmotiv de rendre compte de toutes les formes d'indépendances : d'esprit, de liberté de création et d'innovation.

Tweeter

▶ ANNA MOUGLALIS, JACQUES AUDIARD, SANDRINE KIBERLAIN : DES INVITÉS EXCEPTIONNELS POUR CES 10 ANS DE FESTIVAL

À l'occasion de ces 10 ans, le FIFIB affiche une programmation particulièrement dense et éclectique.

Parmi les invité(e)s annoncé(e)s : l'actrice Anna Mouglalis, qui fera partie du jury de la compétition longs métrages ; le réalisateur Jacques Audiard, dont la présence est rare en festivals, qui présentera son film « Les Olympiades » ; la réalisatrice et actrice Sandrine Kiberlain qui présentera son film « Une jeune fille qui va bien » ; ou encore Barbet Schroeder, Marie-Paillon...

Parmi les immanquables de cette édition : découvrez le film « l'Évènement » d' Audrey Diwan, réalisatrice française qui vient tout juste de remporter le Lion d'Or à la Mostra de Venise pour ce film.

10/11/2021 10:52

Bordeaux : le FIFIB - Festival International du Film Indépendant - annonce une programmation d'exception pour ses 10 ans - La G

prestigieux(es) du cinéma indépendant, d'artistes et de musicien(ne)s venu(e)s défendre la liberté d'expérimentation et de création en Nouvelle-Aquitaine. Mais aussi 10 ans que le public répond présent, chaque année plus nombreux, dans les cinémas partenaires du festival et à la Cour Mably, que ce soit les amateur(ice)s de cinéma indépendant ou les néophytes curieux(ses).

Cette année encore, et plus que jamais pour cet anniversaire qu'il souhaite diablement festif, le FIFIB affiche sa volonté de ne laisser personne sur le pas de sa porte. Une attention toute particulière est portée aux plus jeunes (tarifs, séances scolaires, éducation à l'image, etc.), dont la curiosité ne doit connaître aucun frein tant leurs mondes sont en construction. Ainsi

À l'occasion de sa dixième bougie, le Village du festival - dont la scénographie a été spécialement pensée pour cet anniversaire - se transformera tous les soirs en salle de cinéma en plein air et en dancefloor géant au gré d'une programmation foncièrement électro.

▶ DES TALENTS DU CINÉMA SOUS TOUS SES FORMATS, DE LA NOUVELLE-AQUITAINE AU MONDE ENTIER

Le FIFIB proposera des films sous tous formats (longs et courts métrages, cartes blanches, documentaires, créations « contrebande », etc.), des concerts, des invité(e)s surprenant(e)s et venu(e)s de loin comme des pépites issues d'une Nouvelle-Aquitaine elle aussi riche en talents. Le festival se veut aussi tremplin pour de jeunes réalisateur(ice)s. Nous vous invitons à découvrir l'ensemble de la programmation dans le dossier de presse en PJ.

Piochez parmi les temps forts du programme ceux qui seront les vôtres : nous sommes à votre écoute pour organiser de façon personnalisée vos projets de reportages durant le festival.

Parmi les invité(e)s annoncé(e)s – sous réserve : Sandrine Kiberlain, Anna Mouglalis, Barbet Schroeder, Audrey Diwan, John Sayles, Jacques Audiard, Thierry de Peretti, Kleber Mendonça Filho, Rone, Charlotte Gainsbourg, Alice Diop, Para One, Zoran et Ludovic Boukherma, Raya Martigny, Laurent Cantet, Diane Rouxel, Charline Bourgeois-Tacquet, Marie Papillon, Dustin Muchovitz, Agnès Hurstel, Raya Martigny, Frankie Wallach, Avi Mograbi, Alexis Langlois, Virgil Vernier, Claire Simon, Jim Cummings...

En savoir plus : <https://www.fifib.com/> (<https://www.fifib.com/>)

Écoutez Johanna Caraire, Directrice artistique du FIFIB. (/sons/2021/INTERVIEW-Bordeaux-FIFIB-10-ans-Johanna-Caraire-15-09-2021-copyright-la-grande-radio-2021.mp3)

0:00 / 5:31

Interview réalisée par *Frédéric Dussarrat*

Replay du mercredi 6 octobre 2021.

FIFIB, 10ème édition à Bordeaux du 13 au 18 octobre !

▶ Écouter (03min)



Vos idées de sorties en Gironde

Du lundi au vendredi à 16h55

Par [Nicolas Fauveau](#)

France Bleu Gironde

Mercredi 6 octobre 2021 à 16:53

Le FIFIB, le Festival International du Film Indépendant de Bordeaux est de retour du mercredi 13 au lundi 18 octobre. Parmi les invités de cette 10ème édition : Barbet Schroder et John Sayles.



FIFIB 2021 à Bordeaux

Ouvrez l'œil ! Vous risquez fort de croiser dans Bordeaux [Anna Mougialis](#), Jacques Audiard, [Charlotte Gainsbourg](#), Sandrine Kimberlain, Laurent Cantet, Alice Diop et pas mal d'autres... [Le FIFIB](#) est de retour et le village du festival va transformer la [Cour Mably à Bordeaux](#) en cinéma en plein air et en dance-floor géant !

10ème anniversaire

Du 13 au 18 octobre 2021 à Bordeaux, le FIFIB, le **Festival International du Film Indépendant de Bordeaux**, fête son dixième anniversaire. Entre sélection exigeante, avant-premières, rétrospectives inédites et autres moments privilégiés où le cinéma indépendant est toujours à l'honneur, cette édition anniversaire va vous réserver pas mal de surprises. Les projections auront lieu au cinéma [Utopia de Bordeaux](#), au [Jean Eustache de Pessac](#) et dans les [UGC de Bordeaux](#) et Talence. Trois formules pass sont proposées : 5 places à 30€, 10 places à 55€ ou 15 places à 75€. (Présentation du pass sanitaire obligatoire pour assister aux séances).

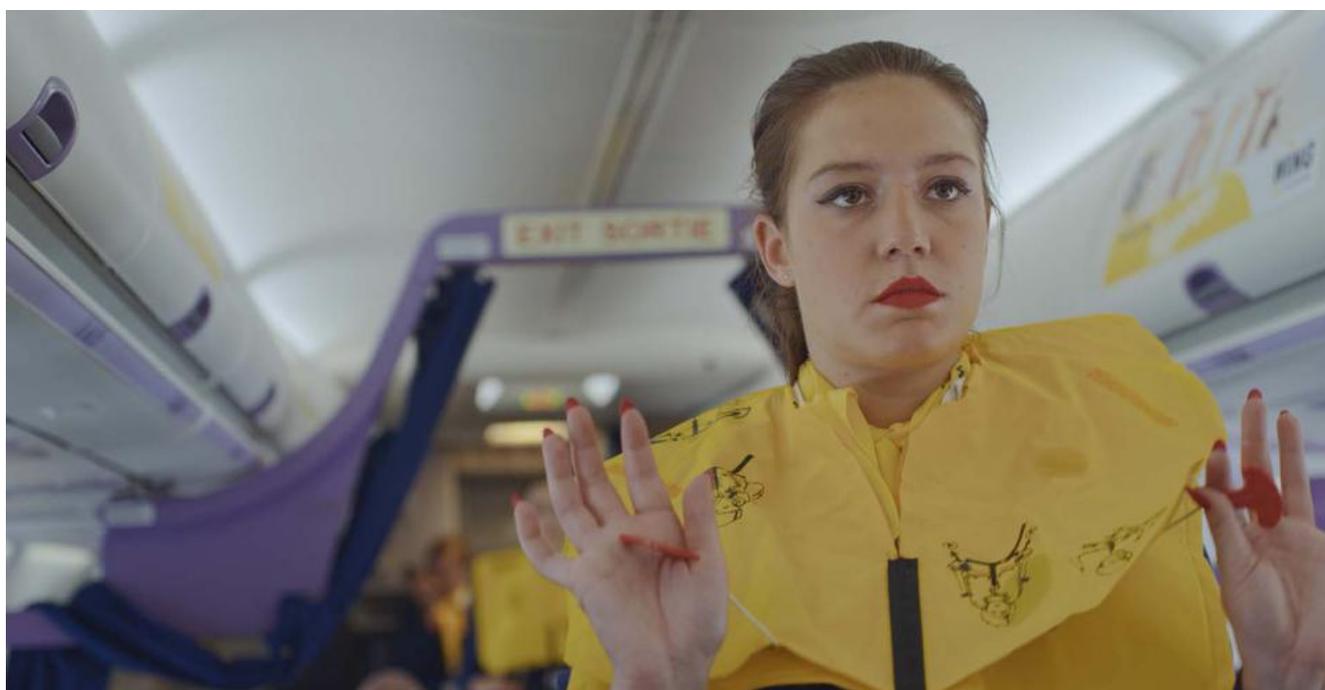
Courts et longs métrages

On retrouve cette année dans le Jury « long-métrage » [Charline Bourgeois-Tacquet](#) (Les Amours d'Anaïs), Diane Rouxel (La Terre des hommes) et les frères Boukherma (Teddy). Vous pourrez découvrir en ouverture du festival « Enquête sur un scandale d'Etat » de [Thierry de Peretti](#). Parmi les films en lice cette année, « Vous ne désirez que moi » de Claire Simon, « Clara Sola » de Nathalie Alvarez-Mesén, « A la vie » d'Aude Pépin ou « The Beta Test » de Jim Cummings. **Pour cette dixième édition, huit courts métrages sont également en compétition.** C'est le film de [Jacques Audiard](#), « Les Olympiades », qui sera projeté lors de la soirée de clôture, lundi 18 octobre à 19h00 à l'UGC Ciné Cité de Bordeaux.

Cinéma : Fifib 2021, l'urgence de « représenter autrement »

09/11/2021 13:54

Cinéma : Fifib 2021, l'urgence de « représenter autrement »



« Rien à foutre », film en compétition avec Adèle Exarchopoulos dans le rôle d'une hôtesse de l'air. © Crédit photo : Condor distribution



Mathilde Guitton-Marcon a participé à la programmation de cette dixième édition du Festival international du film indépendant de Bordeaux. Huit longs-métrages en compétition du 13 au 18 octobre

Vous êtes arrivée à Bordeaux en avril. Comment vous a paru la ville ?

J'ai été heureuse de voir un public bordelais très réceptif à la culture et au cinéma. [Le festival](#) répond à un besoin très fort car les gens ont été en manque propositions. Pauline Reiffers et Johanna Caraire, les fondatrices du festival, ont eu à cœur de combler ce manque.

Article incomplet



EN BREF Nouvelle dynamique Amérique latine et Caraïbes, à Bordeaux et en France

FIFIB 2021 : CHARLOTTE GAINSBORG, SANDRINE KIBERLAIN, JACQUES AUDIARD PARMIS LES INVITÉS EXCEPTIONNELS DU FESTIVAL

7 octobre 2021



Du 13 au 18 octobre prochain, le **Festival International du Film Indépendant de Bordeaux** – *FIFIB pour les intimes* - défendra pour la dixième année consécutive le



ndant mondial. Avec toujours comme leitmotiv de rendre compte de es d'indépendances : d'esprit, de liberté de création et d'innovation.

À l'occasion de ces 10 ans, le FIFIB affiche une programmation particulièrement dense et éclectique, bénéficiant de la présence de prestigieuses représentations nationales et internationales du cinéma, mais aussi tremplin de talents régionaux : « nous souhaitons donner envie aux gens de retourner dans les salles de cinéma, après des mois et des mois de privation » **Johanna Caraire**, co-fondatrice, déléguée générale du FIFIB. Parmi les invités de cette édition : **Sandrine Kiberlain, Jacques Audiard, Charlotte Gainsbourg, Marie Papillon ou encore Anna Mouglalis.**

SOIRÉE D'OUVERTURE LE 13 OCTOBRE EN PRÉSENCE DE THIERRY DE PERETTI

Elle se tiendra le 13 octobre à partir de 19h à l'UGC en présence du réalisateur **Thierry de Peretti**, et se poursuivra cours Mably par une première « **nuît du FIFIB** » ouverte à tous (sur réservation).

- **19h** : Cérémonie d'ouverture de la 10e édition du FIFIB – UGC Bordeaux 13-15 Rue Georges Bonnac
- **20h** : Avant-première du film *ENQUÊTE SUR UN SCANDALE D'ETAT*, de **Thierry de Peretti**, suivi d'un débat avec le réalisateur ;
- **22h30** : Soirée d'ouverture ROUGE NÉON RECORDS : Live de VIMALA suivi d'un DJ set de NUIT OCEÁN au Village Mably, 3 rue Mably 33000 Bordeaux.

Réservation : <https://www.weezevent.com/ouverture-fifib10>

UN JURY ET DES INVITÉ.E.S EXCEPTIONNEL.L.E.S POUR LES 10 ANS DU FIFIB

Parmi les invités annoncés : l'actrice **Anna Mouglalis**, qui fera partie du jury de la compétition longs métrages ; le réalisateur **Jacques Audiard**, dont la présence est rare en festivals, qui présentera son film « *Les Olympiades* » lors de la soirée de clôture ; la réalisatrice et actrice **Sandrine Kiberlain** qui présentera son film « *Une jeune fille qui va bien* » ; ou encore **Charlotte Gainsbourg, Barbet Schroeder, Marie Papillon...**



PAS : « *l'Évènement* » d'Audrey Diwan, réalisatrice française qui vient tout juste de remporter le Lion d'Or à la Mostra de Venise pour ce film.

JURY

- **COMPÉTITION LONGS-MÉTRAGES** : Anna Mouglalis, Ludovic Boukherma, Zoran Boukherma, Charline Bourgeois-Tacquet, Diane Rouxel, Marie Papillon.
- **COMPÉTITION COURTS-MÉTRAGE ET CONTREBANDE** : Frankie Wallach, Raya Martigny, Dustin Muchovitz, Agnès Hurstel, Aurélie Chesné.

INVITÉ.E.S D'HONNEUR

John Sayles, Sandrine Kiberlain, Charlotte Gainsbourg, Jacques Audiard, Laura Mulvey, Barbet Schroeder, Thierry de Peretti.

ET AUSSI : Audrey Diwan, Kleber Mendonça Filho, Rone, Alice Diop, Para One, Laurent Cantet, Claire Simon, Jim Cummings, Antoine Barraud, Reda Kateb, Avi Mograbi, Alexis Langlois, Virgil Vernier, Anaïs Volpé, Samuel Theis, Kaori Kinoshita & Alain Della Negra, et tant d'autres...



© Laurent Humbert - © Nolita Cinema - Deadly Valentine

LES NUITS DU FIFIB : 1 SEMAINE DE FÊTE(S) COURS MABLY

À l'occasion de ses 10 ans, **le Village du festival** - dont la scénographie a été spécialement pensée pour cet anniversaire - se transformera tous les soirs en **salle de cinéma en plein air et en dancefloor géant** au gré d'une programmation foncièrement électro. Projections et DJsets sont programmés **tous les soirs du 13 au**

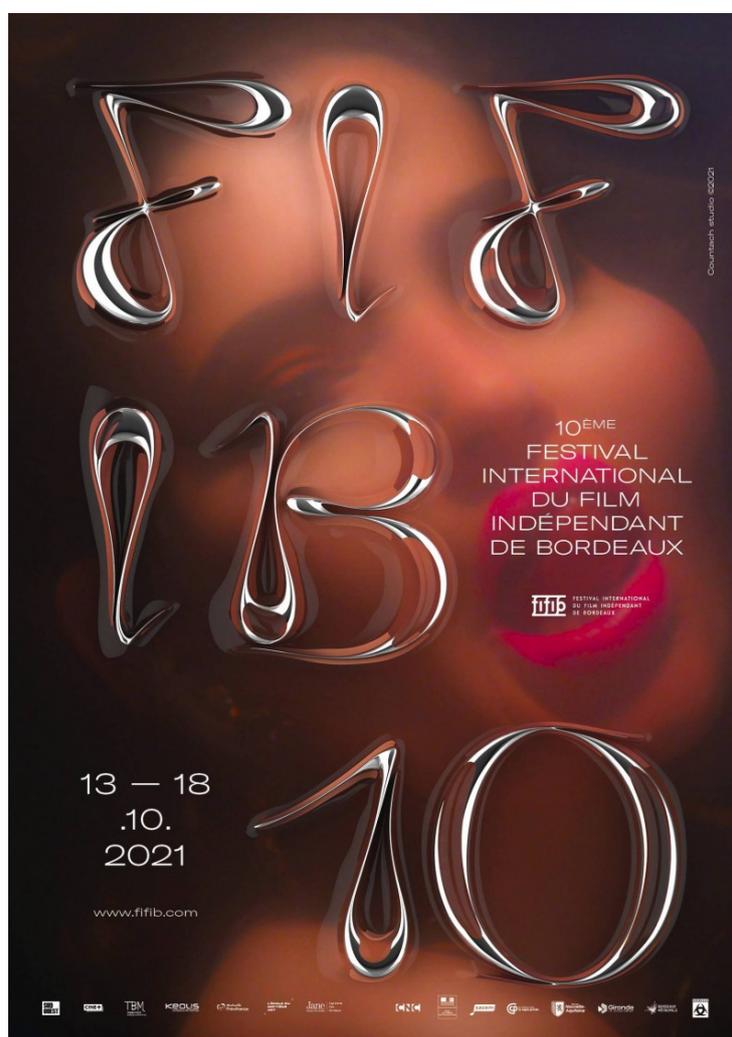


jusqu'à minuit, avec parmi les artistes invités : Vimala, Merceddeath, Minuit Océan, Collectif Kloudbox, etc.

UN FESTIVAL PHARE À BORDEAUX, TOURNÉ VERS TOUS LES PUBLICS

Depuis 10 ans, le festival bénéficie à Bordeaux de la présence de représentant(e)s prestigieux.se.s du cinéma indépendant, d'artistes et de musicien.ne.s venu.e.s défendre la liberté d'expérimentation et de création en Nouvelle-Aquitaine. **Mais aussi 10 ans que le public répond présent**, chaque année plus nombreux, dans les cinémas partenaires du festival et à la Cour Mably, que ce soit les amateur.ice.s de cinéma indépendant ou les néophytes curieux.se.s. Cette année encore, et plus que jamais pour cet anniversaire qu'il souhaite diablement festif, le FIFIB affiche sa volonté de ne laisser

personne sur le pas de sa porte. **Une attention toute particulière est portée aux plus jeunes** (tarifs, séances scolaires, éducation à l'image, etc.), dont la curiosité ne doit connaître aucun frein tant leurs mondes sont en construction. Ainsi qu'aux **publics empêchés**, via des ateliers de médiation. Le FIFIB tient également à valoriser les talents régionaux, et être un véritable tremplin pour les réalisateur.ice.s de demain.



15/11/2021 10:42

Le FIFIB a 10 ans et fête les choses en grand !

oct. 8 3 min de lecture

Le FIFIB a 10 ans et fête les choses en grand !

Dernière mise à jour : oct. 10

Date anniversaire, multiples compétitions, cartes blanches, avant-premières, invités en série et réouverture de la Cour Mably : que se cache-t-il derrière la belle image d'Alma Jodorowsky, réalisée par Alexis Langlois, annonçant cette 10ème édition du FIFIB ?



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM INDÉPENDANT DE BORDEAUX

Par où commencer ? Les **films**, bien évidemment. La sélection officielle est de nouveau divisée en plusieurs camps : d'un côté les **longs métrages internationaux**, d'un autre la **compétition contrebande**, réunissant des œuvres réalisées **hors des circuits de production classiques** puis les **courts métrages**. On retrouve donc logiquement deux **jurys** distincts : Anna Mougllalis, Ludovic et Zoran Boukherma, Charline Bourgeois-Tacquet, Diane Rouxel et Marie Papillon pour les **longs métrages**, Frankie Wallach, Raya Martigny, Dustin Muchovitz, Agnès Hurstel et Aurélié Chesne pour la **compétition contrebande** et les **courts métrages**.



Pleasure, Ninja Thyberg - ©The Jokers

Difficile ici de s'adonner à l'exercice du conseil de projection, ne pas avoir pu voir les films se trouvant être une contrainte non négligeable. À chaud, on peut toutefois vous diriger vers PLEASURE (**Vendredi 15 à**

20h45 à l'Utopia et Samedi 16 à 14h à l'UGC Ciné Cité) de Ninja Thyberg, plongée dans **l'industrie du porno californienne** et/ou The Beta Test (**Dimanche 17 à 17h30 et Lundi 18 à 11h30**, les deux séances étant à l'Utopia), réalisé par Jim Cummings et PJ McCabe, **thriller érotique** à l'intérieur du Hollywood post-Weinstein. Quand aux propositions de la compétition contrebande et des séances de courts métrages, on ne peut que vous conseiller de vous y rendre vierge de tout «a priori», muni de la seule conviction que **la séance ne s'apparentera pas à vos projections classiques...**

Le FIFIB se constitue également événement par les **nombreuses avant-premières hors-compétition** proposées à Bordeaux. Ce sera alors l'occasion de découvrir L'évènement (**Vendredi 15 à 17h au Jean Eustache et 21h à l'Utopia**, en présence de la réalisatrice) d'Audrey Diwan film français récemment **récompensé du Lion d'or à Venise**, portant sur le **choix** d'une jeune femme **d'avorter** face à la **nécessité de terminer ses études** et d'ainsi **s'extirper de son destin social**. On vous conseille aussi Memoria (**Mercredi 13 à 20h15 à l'Utopia**) du génial cinéaste **thaïlandais** Apichatpong Weerasethakul, qui pour l'occasion est sorti de son pays et s'est entouré d'un **casting international**. Ou encore le dernier film de Bertrand Mandico, cinéaste français qui avait été récompensé pour **son premier long métrage** au **FIFIB 2017**, dont le After Blue (Paradis Sale), projeté le **vendredi 15 à 17h30 à l'Utopia**, ne devrait pas laisser de marbre les personnes sensibles aux **expérimentations plastiques**.



After blue (Paradis sale), Bertrand Mandico - © UFO Distribution

Il reste évidemment à mentionner la présence pour la cérémonie d'ouverture (**Mercredi 13 à 19h à l'UGC Ciné Cité**) de l'équipe du film de Thierry de Peretti, Enquête sur un scandale d'Etat. Ainsi que celle de Jacques Audiard pour la cérémonie de clôture (**Lundi 18 à 19h à l'UGC Ciné Cité**), venu présenter son dernier film, Les Olympiades. Ce dernier nous gratifiera également d'une **masterclass** en compagnie du musicien Rone, **compositeur** de la **bande originale du film**, le même jour à **14h15 à l'Utopia**. **Masterclass** qui ne sera pas la seule proposée par la programmation tant les **cartes blanches** sont nombreuses.

Ce sera par exemple l'occasion de découvrir les films de Laura Mulvey (mais également ceux d'autres cinéastes présentés par celle-ci), théoricienne du « male gaze » ainsi que de tout un pan des **pratiques universitaires** reliant **cinéma et féminisme** : le **décalage théorique et formel** sera de mise. Le FIFIB se donne également le luxe d'inviter le réalisateur francophone Barbet Schroeder, dont on ne peut que vous conseiller sa célèbre **trilogie du mal** (Général Idi Amin Dada le **13 à 14h à l'UGC**, L'avocat de la terreur le **14 à 14h30 à l'UGC** et Le vénérable le **15 à 17h30 à l'UGC**) et l'improbable Maitresse (**Dimanche 17 à 20h45 à l'UGC**), mettant en scène la **relation SM** entre la sublime Bulle Ogier et un tout jeune Gérard Depardieu.



Mais au FIFIB tout n'est pas qu'affaire de cinéma ; « *Tout le monde a deux métiers : le sien et critique de cinéma.* », disait François Truffaut. Et quel meilleur endroit pour exercer ce second métier que le « **Village** » installé **Cour Mably** et ses **six nuits**, du **mercredi** au **lundi soir** ? L'accès au lieu est **gratuit** et vous pourrez y retrouver entre autres restauration et buvette. Mais attention car l'accès est réservé, en cas d'affluence, aux détenteurs d'un Pass Festival. Vous pouvez trouver la programmation au jour le jour sur ce lien : [Les nuits du FIFIB](#).



Depuis dix ans, le FifiB attire des invités prestigieux comme inconnus et séduit un public jeune



📷 « Une jeune fille qui va bien » de Sandrine Kiberlain. © Crédit photo : Jérôme Prébois



Johanna Caraire a lancé, il y a dix ans avec Pauline Reiffers, le Festival international du film indépendant de Bordeaux devenu incontournable. Il commence ce mercredi 13 octobre jusqu'au lundi 18

Des films qui s'enchaînent du matin au soir toute la journée, des soirées allumées au village du festival avec salle de cinéma en plein air et dancefloor électro géant des stars, des inconnus qui font le cinéma aujourd'hui, hors des sentiers battus. (plus de femmes que d'hommes cette année), voilà déjà de bonnes raisons d'aller à FifiB.

Vous fêtez vos dix ans d'existence. Pouvez-vous nous rappeler ce qu'est le cinéma indépendant pour vous ?

À la base, nous voulions montrer une forme de liberté de création. Et finalement, au fil de ces dix ans, nous avons insisté sur la prise de risques, ce qui est peut-être plus important encore, dans une société formatée. Nous voulions montrer qu'il y a des réalisateurs qui sont encore capables de prendre des risques alors que le cinéma est une industrie, qu'on n'est pas seul devant sa toile ou à composer des morceaux. On embarque d'autres personnes avec soi, jusqu'au producteur, ça coûte de l'argent. Nous sommes ravies aussi de présenter le premier film de Sandrine Kiberlain, « Une Jeune fille qui va bien ». Elle prend des risques, avec sa notoriété, tout le monde l'attend au tournant. C'est un geste hyper beau, tout autant que les films de la compétition Contrebande.

Vous réussissez chaque année à accueillir des réalisateurs qui n'ont pas l'habitude de courir les festivals, ce qui est le cas de Jacques Audiard, pour la soirée de clôture cette année. Comment faites-vous ?

Audiard vient en plus avec un film très surprenant « Les Olympiades », qui ne ressemble pas du tout à du Audiard. Il a adapté une bande dessinée de l'Américain Adrian Tomine, publiée aux éditions Cornélius qui sont installées à la Fabrique Pola. Il a un casting de comédiens peu ou pas connus et c'est un film très musical alors qu'il n'en a jamais fait auparavant. En fait, on l'invite depuis le début. Nous n'avons pas trop d'orgueil de ce côté-là, on y retourne sans cesse, on revient vers ceux qui n'ont pas répondu, on les réinvite.

Et puis le bouche-à-oreille fonctionne depuis dix ans...

En fait, ce qui se dit du côté des professionnels, des comédiens et réalisateurs, c'est que c'est un festival avec un public jeune. Il se trouve que nous avons fait une petite étude de notre côté avec l'école Icart, 60 % de notre public à moins de 35 ans. Et 38 % moins de 25. Et ça leur plaît.

Le programme complet du Fifib est à découvrir sur <https://www.fifib.com/>

Une journée d'ouverture politique

Ce mercredi 13 octobre, deux films politiques sont à découvrir ou redécouvrir. Comme cet « Autoportrait du General Idi Amin Dada : A Self-Portrait » - à 14 heures à l'UGC Ciné Cité Bordeaux - de Barbet Schroeder, réalisateur qui fait l'objet d'une rétrospective et qui viendra sur le festival. En avant-première, le film de la soirée d'ouverture « Enquête sur un scandale d'État » avec Roschdy Zem, nous ramène six ans en arrière, dans une histoire de trafic de stupés au fil d'une enquête sur les dérives de la lutte antidrogue. Journaliste à Libération, Emmanuel Fansten qui avait révélé l'affaire et le réalisateur Thierry de Peretti seront présents pour parler du film. À 19 heures, UGC Ciné Cité.





Bordeaux : « Cinéma indépendant ne veut pas dire intellectuel »...

Comment le festival FifiB est entré dans la cour des grands

INTERVIEW Directrice et cofondatrice du Festival international du film indépendant de Bordeaux, Johanna Carraire revient pour « 20 Minutes » sur la genèse de cet événement qui a su s'imposer dans le paysage cinématographique français



Mickaël Bosredon

Publié le 12/10/21 à 10h05 — Mis à jour le 13/10/21 à 09h03



A la vie, un film d'Aude Pépin sur une sage-femme libérale et féministe, qui a consacré sa vie à défendre le droit des femmes. — TANDEM

- Le FifiB a été créé il y a dix ans par deux amies férues de cinéma.
- Très rapidement il a attiré des têtes d'affiche, d'Abel Ferrara à Alejandro Jodorowsky.
- Pour son anniversaire, et après la crise du Covid-19, le FifiB propose du 13 au 19 octobre une programmation qui se veut encore très riche, et surtout positive.

Dix ans qu'il met le cinéma indépendant du monde entier sous les projecteurs. Le [FifiB](https://www.fifib.com/) (Festival international du film indépendant) de Bordeaux

Le Festival international du film indépendant (<https://www.iffi.com/>) de Bordeaux (<https://www.20minutes.fr/bordeaux/>) organise du 13 au 18 octobre sa dixième édition, avec encore une fois une myriade de têtes d'affiche, de [Charlotte Gainsbourg](https://www.20minutes.fr/dossier/charlotte_gainsbourg) (https://www.20minutes.fr/dossier/charlotte_gainsbourg) à [Jacques Audiard](https://www.20minutes.fr/dossier/jacques_audiard) (https://www.20minutes.fr/dossier/jacques_audiard) en passant par Sandrine Kiberlain. Et une programmation très dense avec notamment quelque 110 projections de films au menu. *20 Minutes* a interrogé l'une de ses deux cofondatrices, Johanna Carraire.

En dix ans, le Fifi s'est imposé comme un festival incontournable dans le paysage cinématographique français. Comment en êtes-vous arrivé là ?

Le Fifi au départ, c'est une histoire d'amitié assez simple. Avec Pauline Reiffers, on aimait



jour, on s'est dit que ce serait chouette de créer un festival de cinéma à Bordeaux, sachant qu'il n'y en avait plus du tout à cette époque-là. On a rencontré des professionnels, des critiques, et petit à petit une équipe s'est montée et ça s'est fait. Il y avait une forme de naïveté, on ne se rendait pas compte de ce qu'on était en train de faire, ni de l'ampleur que cela prenait.

Rapidement vous avez réussi à attirer des têtes d'affiche. Est-ce que vous retenir quelques moments marquants de ces premières éditions ?

La deuxième année, nous avons programmé *La Vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche qui est venu, en plein scandale autour du film. Il était très stressé. La même année nous avons [Abel Ferrara](https://www.20minutes.fr/dossier/abel_ferrara) (https://www.20minutes.fr/dossier/abel_ferrara) également, et ça a été rock'n'roll car c'est un personnage un peu fantasque. Un soir par exemple, alors que nous étions en plein dîner dans un château du Bordelais avec des partenaires et des invités, il a décidé d'organiser sur un coup de tête une projection privée d'un film à l'Utopia à Bordeaux. Il était minuit et il a emmené 200 personnes voir ce film. Une autre année, nous avons perdu Philippe Katerine un soir dans Bordeaux, que nous avons retrouvé après une petite virée dans une coloc étudiante...

même année nous avons [Abel Ferrara](https://www.20minutes.fr/dossier/abel_ferrara) (https://www.20minutes.fr/dossier/abel_ferrara) également, et ça a été rock'n'roll car c'est un personnage un peu fantasque. Un soir par exemple, alors que nous étions en plein dîner dans un château du Bordelais avec des partenaires et des invités, il a décidé d'organiser sur un coup de tête une projection privée d'un film à l'Utopia à Bordeaux. Il était minuit et il a emmené 200 personnes voir ce film. Une autre année, nous avons perdu Philippe Katerine un soir dans Bordeaux, que nous avons retrouvé après une petite virée dans une coloc étudiante...

Est-ce qu'il y a eu une bascule, un moment où le festival a changé de dimension ?

Clairement, en 2019, lorsque nous avons eu deux gros invités connus internationalement, [Alejandro Jodorowsky](https://www.franceculture.fr/emissions/affaire-en-cours/affaires-en-cours-du-jeudi-21-janvier-2021) (https://www.franceculture.fr/emissions/affaire-en-cours/affaires-en-cours-du-jeudi-21-janvier-2021) et James Gray. Jodorowsky est quelqu'un qui déchaîne les passions, des gens voulaient qu'il baptise leur enfant pendant sa masterclass qui était pleine à craquer. Et James Gray a préféré Bordeaux au festival Lumière de Lyon qui se tient en même temps, et qui est pourtant le gros festival qui attire toutes les stars.

Pour vos dix ans, vous avez encore du beau monde, vous vouliez organiser une édition particulière cette année ?

Nous voulions bien sûr de belles têtes d'affiche, mais sans perdre la rareté et la découverte, qui sont notre ADN. Ainsi, nous proposerons une rétrospective John Sayles, et nous aurons des films de [Laura Mulvey](https://www.liberation.fr/debats/2019/09/18/laura-mulvey-a-l-origine-du-male_1752169/) (https://www.liberation.fr/debats/2019/09/18/laura-mulvey-a-l-origine-du-male_1752169/), grande prêtresse de la pensée féministe au cinéma, qui a inventé le terme de "male gaze", le "regard masculin" de tous ces films réalisés par une certaine classe d'hommes, qui donnent de la femme une image très formatée, souvent réduite à l'objet de désir. A côté, nous aurons Jacques Audiard, que l'on invite tous les ans et qui vient enfin montrer aux gens des œuvres qui, même si elles peuvent être difficiles, portent toujours une lueur d'espoir.

Vous avez la réputation d'être un festival qui attire un public majoritairement jeune, vous confirmez ?

Tous nos invités nous le disent. Nous avons réalisé une enquête l'an dernier, il en est ressorti que 68 % de notre public avait moins de 35 ans, et 40 % moins de 25 ans. C'est une particularité, car les festivals attirent plutôt des seniors, et c'est aussi un peu pour cela qu'Audiard vient montrer son film ici cette année. Cela prouve que les jeunes ne passent pas leur vie devant Netflix, à condition de leur proposer des choses un peu différentes.

Rue89Bordeaux



Festival international du film indépendant de Bordeaux : 10 ans et toujours fringant

par **La Rédaction**.
Publié le 13 octobre 2021.
Imprimé le 09 novembre 2021 à 15:55
588 visites. Aucun commentaire pour l'instant.

Du 13 au 18 octobre 2021, le Festival international du film indépendant de Bordeaux déroule le tapis rouge pour sa dixième édition. La programmation s'annonce dense avec plus d'une centaine de projections. Parmi ces films, « Nos corps sont vos champs de bataille » d'Isabelle Solas, la sélection Rue89 Bordeaux.

Sandrine Kiberlain, Jacques Audiard, Charlotte Gainsbourg, Anna Mouglalis, Reda Kateb... pour son 10^e anniversaire, le Festival international du film indépendant de Bordeaux affiche un jury et des invités de marque ! Ce rendez-vous avec le 7^e art créé par Pauline Reiffers et Johanna Caraire est devenu, à n'en pas douter, un incontournable des événements culturels nationaux.

Si Anna Mouglalis fait partie du jury compétition Longs métrages, elle est également à l'affiche du film « [L'Événement](#) » d'une autre invitée, la réalisatrice d'Audrey Diwan qui vient de remporter le Lion d'Or 2021 à la Mostra de Venise. Quant à Jacques Audiard, dont la présence est rare en festivals, il présentera son dernier film « [Les Olympiades](#) » (en soirée de clôture) en présence de Rone qui

Chasseurs et militants écologistes : enquête sur une guerre ouverte >



Bordeaux

Ciné et fêtes : c FIFIB à Bordeaux



POUR LES FÊTES, ENVOYEZ VOS
PETITS COLIS AU MEILLEUR PRIX !

à partir de 0,89€



J'envoie

A Bordeaux (Gironde), le FIFIB s'ouvre ce mercredi 13 octobre 2021. 110 films y seront présentés, en et hors compétition.



Ouvert tous les jours de 10h à 00h, le Village Mably est comme chaque année l'incontournable lieu du FIFIB. (©FIFIB)
L'endroit idéal pour profiter de vos soirées faites de films et de rencontres.

Il est désormais l'un des grands **rendez-vous culturels** de la ville. Le FIFIB, le **Festival International du Film Indépendant de Bordeaux (Gironde)**, revient du **13 au 18 octobre 2021**, pour sa dixième année consécutive.

PUBLICITÉ



PLUS DE MUSIQUE, PLUS DE FUN !

EN SAVOIR PLUS

Plus de musique plus amusante !

[Acheter Maintenant](#)

JBL - Sponsored

Dans les cinés

L'événement qui fait la part belle au cinéma indépendant mondial affiche, pour cette édition post-covid, une programmation particulièrement « dense et éclectique », selon les mots de l'équipe.

« Nous souhaitons donner envie aux gens de retourner dans les salles de cinéma, après des mois et des mois de privation », déclare Johanna Caraire, co-fondatrice du FIFIB.

À cet effet, pendant les six jours du festival, des films abreuveront les salles obscures bordelaises, sous tous les formats – longs et courts métrages, cartes blanches, documentaires, et avant-premières. Cette dernière section sera d'ailleurs particulièrement riche cette année, avec, notamment « *Jane par Charlotte* », le documentaire de **Charlotte Gainsbourg** sur sa mère et « Une jeune fille qui va bien », premier film de Sandrine Kiberlain en tant que réalisatrice. Elles feront toutes deux le déplacement à Bordeaux, pour venir y présenter leurs productions. Au total, [110 projections](#) se tiendront entre les salles de l'Utopia et de l'UGC ciné cité.

À lire aussi

Bon plan : une trentaine de restaurants à moitié prix pendant six semaines à Bordeaux

Autre événement de taille, la présence, parmi la prestigieuse liste d'invités du grand Jacques Audiard, de Barbet Schroeder, Marie Papillon ou encore d'Anna Mouglalis.

En soirée

Pour son dixième anniversaire, le Village du festival, toujours installé dans la cour Mably, arborera une scénographie spécialement pensée pour l'occasion.

Il se transformera tous les soirs, du mercredi 13 octobre au lundi 18, en salle de cinéma en plein air et en dancefloor géant au gré d'une programmation **majoritairement électro**.

Suivez l'actualité de vos
communautés favorites dans

signe la musique. Charlotte Gainsbourg elle présentera son premier film « [Jane par Charlotte](#) », documentaire dédié au lien maternel.

A noter enfin une rétrospective Barbet Schroeder, au cours de laquelle le réalisateur proposera une masterclass animée par le critique Edouard Waintrop. Sept films illustreront l'éclectisme de l'œuvre du cinéaste suisse, des documentaires engagés (« [L'Avocat de la terreur](#) » sur l'avocat Jacques Vergès) aux adaptations audacieuses (« [La Vierge des tueurs](#) » de l'écrivain colombien Fernando Vallejo).

Sélection Rue89 Bordeaux : « Nos corps sont vos champs de bataille »

Partenaire du Fifib, Rue89 Bordeaux présente également son film coup de cœur pour cette 10^e édition : « [Nos corps sont vos champs de bataille](#) » de la réalisatrice bordelaise Isabelle Solas (présente pour un échange après la projection de son film à l'Utopia samedi 16 octobre à 14h). Le film rend hommage au mouvement trans et travesti en Argentine. La caméra suit les instants intimes mais aussi les actions de Claudia et Violetta, deux figures qui œuvrent pour les droits de leur communauté. Ce premier long métrage a reçu le prix du meilleur film de la sélection Premio Maguey au Festival Internacional de Cine en Guadalajara au Mexique.



Photo extraite du film (© Dublin Films)

A l'occasion de la soirée d'inauguration ce mercredi 13 octobre, un film politique est à découvrir en avant-première : « [Enquête sur un scandale d'État](#) » raconte les révélations en 2015 d'Emmanuel Fausten, journaliste de Libération, sur une affaire de stupés. Le journaliste et le réalisateur Thierry de Peretti seront présents à 19h à l'UGC Ciné Cité.

09/11/2021 15:56

Festival international du film indépendant de Bordeaux : 10 ans et toujours fringant

Le Village du festival, cour Mably, se met lui aussi au rythme de ce 10^e anniversaire. Il se transforme tous les soirs en salle de cinéma en plein air et en dancefloor géant. Projections et DJsets sont programmés tous les soirs jusqu'à minuit.

SENIORS REPORTERS

"Il y a forcément quelque chose qui vous intéresse dehors !"



[Art, Culture et Patrimoine](#)

[Solidarité et Citoyenneté](#)

[Sport, Santé et Bien-être](#)

[Portraits et interviews](#)

[Bordeaux Seniors](#)

[Ma vie de reporter](#)

[Qui sommes nous ?](#)

[À propos](#)

[On parle de nous !](#)

[Nous contacter](#)



[Rechercher](#)

Recherch 

[Facebook](#)

« Enquête sur un scandale d'état » en ouverture du FIFIB 2021



Publié par [jennifersjri](#)

Ouverture du festival avec le film « Enquête sur un scandale d'état ».

Salle comble à l'UGC, associant professionnels du cinéma et cinéphiles, pour assister à la projection du film « Enquête sur un scandale d'état » en présence de Thierry de Peretti, réalisateur. Celui-ci, chaleureusement applaudi à l'issue de la projection, s'est prêté à un échange fécond avec le public.

Le film, dans le cadre de la lutte anti-drogue, met en avant, sur fond d'affaire d'état, les relations complexes entre les trois protagonistes principaux : le chef de la répression du trafic des stupéfiants, le

journaliste d'investigation du journal Libération et un ex-infiltré dans le réseau.

Interview de Thierry de Peretti pour les seniors reporters.



Patrimoine / Portraits et interviews

Dans le cadre du FIFIB : Découverte du film de Barbet Schroeder « Vénérable W »



Publié par [brigitte954](#)

Le film raconte les déviations du Bouddhisme à des fins génocidaires. Hugo, jeune spectateur découvre avec stupéfaction et une certaine émotion comment une philosophie prônant la paix et l'amour peut aboutir à un discours et des actes radicaux d'une grande violence.

14 octobre 2021 • Activité des
Seniors Reporters / Art, Culture et
Patrimoine

Le FIFIB vu par les seniors reporters de Bordeaux



Publié par [yannick33200](#)

Pour la 10ème année, le festival international du film indépendant de Bordeaux se déchaîne. Une centaine de films au programme, et pas n'importe lesquels ! Tout l'intérêt du FIFIB réside dans son objectif de présenter des films indépendants avec des thèmes originaux, dans l'air du temps, mêlant fictions et documentaires .

Des grands noms sont présents en chair et en os comme Barbet Schroeder avec une rétrospective de 5 films (Maîtresse – le mystère von Bülow 1990 – la vierge des tueurs...) ou John Sayles avec Mylan Lianna, Limbo... Des débats, des conférences, des

animateurs.trices passionné.es. Chaque année est un véritable millésime. Les seniors reporters de la mairie de Bordeaux couvrent l'événement par des interviews du public, de réalisateurs, des reportages, en essayant de capter et de restituer l'ambiance.

Yannick



Bertrand BARRIEU et Patrick JALLAGEAS.

FIFIB 2021 : coup de projecteur sur les bénévoles



Publié par [jallageas](#)

Les bénévoles, « acteurs » indispensables du Fifib viennent de tous les horizons via les réseaux sociaux, par relations, parcours d'études... Pour certains, c'est la découverte du monde du cinéma, de l'organisation d'un festival et pour d'autres, le renouvellement d'un engagement. Ils apportent un soutien précieux dans divers secteurs tels que l'accueil, la billetterie, la logistique, la restauration, l'accompagnement des VIP et jurys... Ils participent ainsi pleinement à la réussite du festival. Certains d'entre eux ont même intégré l'équipe des permanents, comme par exemple Victor Courgeon.

Aurélie Oria Badoc : un chemin vers la liberté, grâce au cinéma



Publié par [EJ Nyver](#)

Aurélie travaille au FIFIB depuis 3 ans ans. Elle s'occupe de la communication, mais aussi de la programmation et de la médiation. Un métier passion, dont elle parle avec bonheur. Mais c'est aussi l'aboutissement, provisoire, d'un itinéraire marqué par la volonté, la résilience et le courage.

Aurélie Oria Badoc arrive au FIFIB fin 2018, pour s'occuper d'abord de la communication, puis de la coordination et de la médiation, en particulier avec les milieux scolaires, et depuis cette année elle participe aussi à la programmation du festival. Une mission épuisante mais passionnante. « *Je n'aime pas les*

films qui pensent à ma place ». Voilà, tout est dit dans cette phrase. Elle est sensible à l'humanité qui se dégage des films qu'elle visionne, à leur profondeur, au fait qu'ils bousculent les idées reçues ou les habitudes cinématographiques. Elle s'inscrit dans l'orientation du festival qui recherche « *l'image manquante* », c'est-à-dire montrer ce qui n'a pas encore été vu au cinéma, notamment sur le corps féminin. Une mission exigeante car il ne suffit pas d'aimer un film pour convaincre l'équipe du festival. Il faut expliquer, argumenter, « *avoir quel que chose à dire* ». Elle s'intéresse de plus en plus aux documentaires et cite en exemple les travaux de Sébastien Lifshitz, comme « *Adolescentes* » ou « *Petite fille* ».

Aurélie parle avec bonheur de son métier, avec rigueur mais aussi curiosité et ouverture d'esprit. Et une bonne dose d'humour. Une personnalité solaire, qui respire la sérénité.

Et pourtant.

Son parcours de vie n'a pas été celui de la facilité. Cette jeune femme de 36 ans a découvert la passion du cinéma pendant son enfance et son adolescence. L'achat d'un magnétoscope par ses parents, la vidéothèque fournie d'une copine lui permettent de s'évader des films « populaires » de la télé. Elle a un déclic en regardant « Les 7 samourais » de Kurosawa et se passionne pour le cinéma japonais, puis pour la « nouvelle vague » et Godard en particulier.

Aujourd'hui, c'est Rivette qui l'inspire. Mais surtout, elle a envie « *d'en savoir plus* » et dévore les magazines de cinéma. Originaire du Lot et Garonne, elle demande à aller en internat au lycée à Brive la Gaillarde, option cinéma. Après le bac, elle monte à Paris VIII pour faire des études de cinéma. Son rêve ? Devenir scripte sur le tournage des films car « *cela correspond à mon caractère, maniaque et patient* ». Et puis, sur le tournage d'un film pendant ses études, elle tombe d'un toit, se

brise la colonne vertébrale. Un an en centre de rééducation. Fauteuil roulant à vie. Aurélie raconte cela sans un trémolo dans la vie, sans se plaindre ni s'apitoyer sur elle-même. Calmement. Sans perdre le sourire qui illumine son visage.

Des éditions au cinéma

Pendant sa rééducation, elle rencontre l'homme avec qui elle vit aujourd'hui et fonde une famille, ils ont une fille de 7 ans et un garçon de 4 ans. Elle comprend qu'elle ne sera jamais scripte et se reconvertit dans les métiers du livre. Elle passe en un an un DUT spécialisé. Elle trouve un stage dans une maison d'édition, Les Requins Marteaux. Créée à Albi en 1991, cette structure est d'abord un collectif d'auteurs voulant éditer leurs bandes dessinées. Elle va se développer et devenir une maison d'édition professionnalisée, avec revue, festival, expositions, constitution d'un catalogue. En 2011, les Requins Marteaux viennent s'installer à

Bordeaux, à la fabrique POLA et deviennent un acteur emblématique de ce lieu. Aurélie s'occupe de la communication, des relations presse, de la gestion des droits internationaux... Pendant 8 ans. À la fabrique POLA, il y a aussi l'équipe du FIFIB. Fin 2018, Aurélie les rejoint. Et renoue ainsi avec sa passion de jeunesse, le cinéma. Elle aime ce qu'elle fait. Elle n'a pas de projet pour l'avenir , «*on verra bien, ce n'est pas d'actualité*». Aurélie Oria Badoc, la résilience et la générosité incarnées.

TROISCOULEURS



Vu au FIFIB : « Jerk », le film passionnant (et ultra troublant) de Gisèle Vienne

Quentin Grosset | 2021-10-14

Loin de n'être qu'une captation de son spectacle co-réalisé en 2008 avec l'écrivain queercore Dennis Cooper, la metteuse en scène et plasticienne Gisèle Vienne (*Crowd*, *Kindertotenlieder*, *L'étang...*) en tire un film d'horreur aussi minimaliste que glaçant, qui nous hantera longtemps, sur un comédien (incroyable Jonathan Capdevielle) qui se débat avec son texte ultraviolent et ses marionnettes d'ados psychopathes.

Le comédien Jonathan Capdevielle, collaborateur de Gisèle Vienne depuis ses premières mises en scène, est assis seul sur scène, l'air à la fois satisfait et mal à l'aise comme l'ado américain qu'il joue, David Brooks. Avec un petit sourire excité, ce personnage dérangé et inquiétant nous raconte de sa prison la vingtaine de meurtres et viols qu'il a commis sur des garçons de son âge dans les années 1970 au Texas, en compagnie de ses amis Dean et Wayne. David fait parler ceux-ci à travers ses effrayantes marionnettes, un panda ensanglanté, et une peluche de chiot décrépie. Les victimes, elles, sont représentées par des marionnettes d'ados éthérés à la [Gus Van Sant](#), visages désincarnés et voix fantomatiques en plus- Vienne s'est formée à l'Ecole nationale supérieure des arts de la marionnette de Charleville-Mézières, et il y en a des bien creepy qu'elle sculpte elle-même dans beaucoup de ses spectacles.

À partir de ce dispositif scénique minimaliste, Gisèle Vienne invente une cinématographie qui va redoubler ce spectacle cauchemardesque d'une puissante réflexion sur la représentation. Jouant des possibilités du cadre via un seul long plan-séquence bizarrement caressant, presque voluptueux, et donc encore plus troublant, la cinéaste isole par exemple le visage de Capdevielle. Les marionnettes qu'il anime hors champ (on n'ose pas imaginer ce qu'il s'y passe) se livrent alors aux pires monstruosité nécrophiles. Le comédien se fragmente littéralement : on lit sa propre peur, l'euphorie perverse de son personnage, pendant que sa bouche baveuse de ventriloque se trouve déformée par les cris des victimes.

À travers cette dislocation de Capdevielle qui suit celle des meurtres, Vienne interroge son travail de mise en scène de la violence depuis ses débuts. À quel point un comédien et une metteuse en scène se projettent-ils dans un personnage qui débite autant d'horreurs ? Comment les atrocités que celui-ci raconte les suivent-elles hors de la scène ? À quelle distance des personnages doivent-ils se placer pour ne pas être impactés ? En résumé, de quelle façon l'artiste peut se laisser hanter par sa propre création ? Ces problématiques méta bousculent tout autant le spectateur que le contenu horrifique auquel il est soumis. Si bien que dans les genres du *backstage movie* et du film d'horreur, *Jerk* se distingue déjà comme l'un des films les plus glaçants, inventifs et marquants de ces dernières années.

Image (c) Compagnie des Indes

TROISCOULEURS

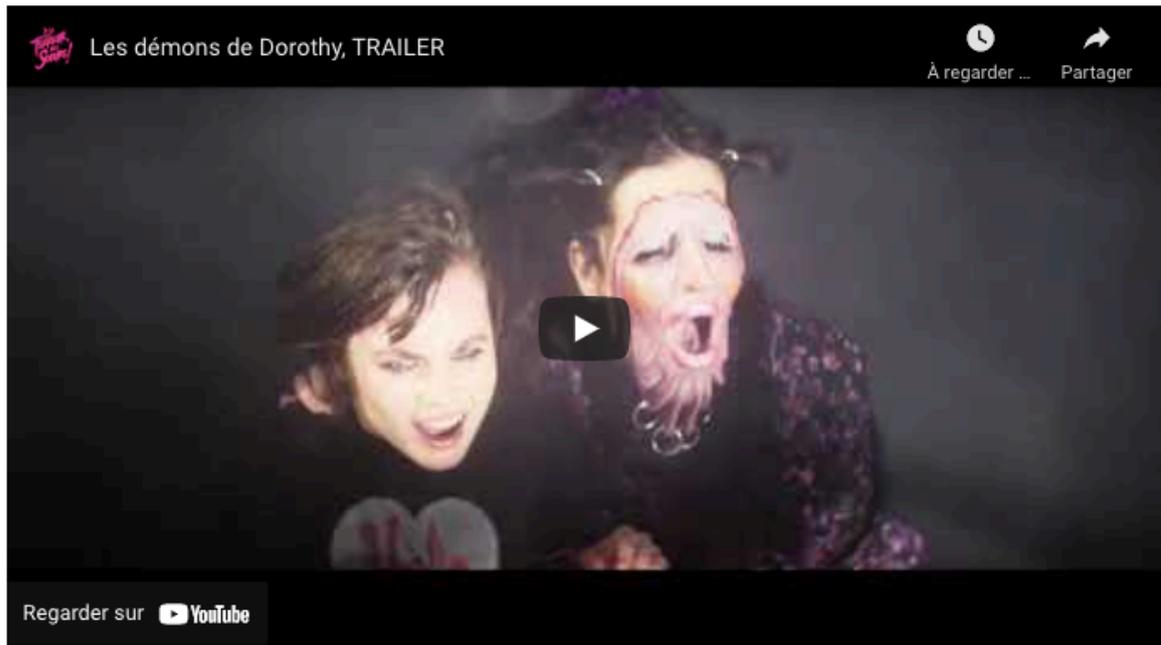


Vu au FIFIB : « Les Démons de Dorothy » d'Alexis Langlois, manifeste jouissif

Quentin Grosset | 2021-10-15

En 2019, on consacrait une couverture au réalisateur pour son court métrage "De la terreur, mes sœurs!". Son nouveau court, "Les Démons de Dorothy", est un manifeste jouissif pour un cinéma qui déborde. Après avoir remporté le Léopard d'argent au festival de Locarno, il est présenté hors compétition au Festival international du Film de Bordeaux.

Dorothy (Justine Langlois, sœur et alter ego du cinéaste) a les idées noires : son nouveau scénario, *Bikeuses amoureuses*, n'a pas convaincu les financeurs. Trop de lesbiennes révolutionnaires, trop de poitrines XXL, pas assez « universel ». Sa productrice Petula (Nana Benamer) et sa mère (Lio) lui suggèrent, histoire de devenir plus mainstream, de s'abreuver du sang de la très hype Xena Lodan (Dustin Muchovitz), réalisatrice du bourge *L'École de la vie*.



Contre ces figures qui se transforment en démons outrés, le cinéaste se fait Buffy-contre-les-gens-ternes, se souvenant des commissions qui lui avaient intimé d'adoucir son *revenge movie* trans, l'énergé *De la terreur, mes sœurs ! Warrior* de la flamboyance, il invoque les mauvais esprits du cinéma dont il affiche les portraits dans la chambre de son héroïne – Magdalena Montezuma, Barb Wire...

Des freaks anges-gardiennes à l'aide desquelles il fait implorer les carcans de la demi-mesure, du bon goût, de la *straightness* au cinéma. Car à chaque fois que Dorothy s'autocensure, ses motardes avides de léchouilles s'échappent de la fiction et l'entraînent dans des virées fantasmatiques bien plus folles, sexy et vaporeuses. C'est cette idée sincère que défend Langlois – qui prépare actuellement son premier long –, celle d'un cinéma qui lui permettrait de s'éclater autant avec ses spectateurs qu'avec ses personnages.

***Les Démons de Dorothy* d'Alexis Langlois, sur Arte.tv dès le 30 octobre dans l'émission Court-circuit**



Cinéma : la dixième édition du Fifib continue jusqu'à lundi



📷 “Vanille” à voir au cinéma Utopia dimanche. © Crédit photo : Folimage



Le Festival international du film de Bordeaux fête ses dix ans cette année avec une programmation toujours plus riche, toujours plus intense

Il reste encore beaucoup de découvertes à faire jusqu'au lundi 18 octobre, jour de clôture de cette dixième édition du [Festival International du Film Indépendant de Bordeaux \(Fifib\)](#), entamé mercredi. Des films en compétition, hors compétition, des films de la sélection Contrebande, du jeune public, dont “Vanille” dimanche à 16 h 45 au cinéma Utopia. Avec leurs films, certains réalisateurs ont marqué et construit l'identité du festival sur 10 ans. Aujourd'hui, ils sont accueillis pour célébrer cet anniversaire.



Cinéma : Charlotte Gainsbourg attendue vendredi 15 et samedi 16 à Bordeaux et Pessac



L'actrice et chanteuse présentera en avant-première son documentaire consacré à sa mère, Jane Birkin, aux cinémas UGC Ciné Cité et Jean-Eustache

Les cinémas UGC Ciné Cité de Bordeaux (vendredi, 20 h 30, dans le cadre du Fifib) et Jean-Eustache de Pessac (samedi, 18 heures) projettent en avant-première « Jane by Charlotte », en présence de sa réalisatrice, Charlotte Gainsbourg. Ce documentaire met en scène ses relations avec sa mère, Jane Birkin, et leurs échanges sur des sujets comme les relations mère-fille (évidemment), leurs parcours artistiques, leurs avancées dans l'âge...

« Le cadeau de ce film, c'est d'avoir découvert à quel point j'étais nécessaire dans la vie de Charlotte adulte. Je l'ignorais totalement », reconnaît Jan « Jane by Charlotte » ne sortira en salle que le 12 janvier 2022 mais il a déjà été applaudi lors du [dernier Festival de Cannes](#), où l'on a notamment salé ses dimensions pudiques et touchantes.



Cinéphilie **John Sayles, réalisateur incorruptible**

Article réservé aux abonnés

Une double rétrospective permet de revenir sur l'œuvre, méconnue et quasi inédite en France, du grand cinéaste indépendant américain élaborée avec sa compagne Maggie Renzie. Une filmographie intransigeante adulée par Quentin Tarantino.



Matthew McConaughey dans «Lone Star» (1995). (Photos12.com - Collection Cinéma/AFP)

par [Camille Nevers](#)

publié le 15 octobre 2021 à 19h51

John Sayles est le secret le mieux gardé du cinéma américain. C'était moins une qu'il ne passe, de son vivant, sous les radars des reconnaissances dues. Le [Festival international du film indépendant de Bordeaux](#) s'acquitte ces jours-ci d'un bel hommage, la Cinémathèque emboîte le pas d'une rétrospective parisienne. Disposition tardive d'autant plus opportune qu'une partie de l'œuvre de Sayles, dont le premier film date de 1979 après [un apprentissage dans l'écurie de Roger Corman](#) chez qui, alors jeune romancier, il affûta ses talents de scénariste (talent devenu son gagne-pain pour le compte d'autres cinéastes), ainsi que tous les films à partir de *Sunshine State* en 2002, restent inédits en France.

[Cette invisibilité](#) est de quelque façon le prix de son indépendance. Sayles, grand cinéaste est, de surcroît, un grand cinéaste de gauche. Chez lui, la position politique n'est pas seulement en filigrane, du genre qu'on aime à dénicher chez des auteurs hollywoodiens aux discours réversibles, [mais partie prenante de l'œuvre](#). Ses thèmes, ses sujets sont librement choisis, méticuleusement documentés et travaillés, tous «originaux» au sens fort : jamais traités au cinéma avant lui. Il réalise le premier et le plus beau portrait ouvertement lesbien, *Lianna*, où l'héroïne quitte mari et enfants pour l'amour d'une femme, sa professeure ; il aborde le sujet de l'adoption d'un enfant dans *Casa de Los Babys*, au cours duquel six Américaines traînent leur désarroi au Mexique, au bord du Pacifique, dans l'attente d'une descendance à adopter ; l'univers du handicap avec *Passion Fish*, où une vedette de soap télévisé devenue paraplégique après un accident retourne sur ses terres familiales de Louisiane, en quête d'une infirmière qui sache la seconder et la supporter ; le thème court des amours interclasses (*Baby It's You*) souvent, et [interraciales dans *Lone Star*](#), western texan mixé au film noir où le héros, shérif sans conviction, enquête sur son défunt père, le précédent shérif, après que, dans la garrigue, un squelette eut été découvert, une étoile d'homme de paix à quelques centimètres. Traitement singulier d'un sujet singulier, chaque film est exceptionnel.

Une forme atypique de cinéma

Sayles, histoire de mener à bien ses récits complexes, stratifiés, fit tôt le choix d'être son propre maître à bord, d'établir sa réputation patiente qui attire à elle les meilleurs comédiens, soit encore inconnus (Linda Griffith, Chris Cooper, David Strathairn) soit déjà célèbres (James Earl Jones, [Kris Kristofferson](#), Mary McDonnell, Daryl Hannah, Mary Elizabeth Mastrantonio, etc.), en myriade lui inspirant parmi les plus beaux portraits, individuels et de groupe, que le cinéma ait donnés. Son parcours est donc le fruit d'une confection méthodique, et le travail d'un couple aussi, qu'il forme avec Maggie Renzi (Sayles-Renzi, pour forcer volontiers l'analogie, sont comme les Straub et Huillet Américains). Ils ont fondé une société de production, l'Anarchist's Convention Films, et jouent, l'un comme l'autre, passagers intermittents, dans certains films. De *Return of the Secaucus 7* (1979) à *Go for Sisters* (2013), dernière histoire de franchissement en date, 18 longs métrages tous différents, tous indispensables. Petites fresques élancées, on se trouve en présence d'une forme atypique de cinéma de «psychologie politique», quelque part entre les tragédies sans pathos et analytiques du théâtre de Corneille et les subjectivités romanesques des récits de Faulkner.

Cinéma de l'intelligence et des courants de conscience, des identités et des frontières mouvantes, le paradoxe est que John Sayles, aux thématiques si actuelles, en avance sur leur temps, se retrouve en porte-à-faux avec l'époque contemporaine. La plupart des films sont à la pointe des grandes préoccupations de reconnaissance sociale, identitaire, tout en se refusant aux platitudes des discours bornés, péremptores, du «film à sujet». Au monde borné donc, délimité, aux identités trop simplistes, le monde de Sayles oppose la bordure et la lisière, l'intrication et la complexité. Les personnages opèrent toujours des choix d'existence, ouverte ou obtuse, en traversée des apparences. Les Américains ont deux mots pour dire ça : «*frontier*» et «*border*». Ce qui borne est néfaste ; ce qui borde en revanche, il faut aller y regarder de plus près, vers une connaissance du monde et de soi à la fois exultante, douloureuse et souterraine. Figures sans revendication d'appartenance communautaire, l'amoureuse Lianna en déclassement social, Chantelle l'aide-soignante noire de l'égoïste May-Alice en fauteuil roulant, Sam le shérif œdipien au rendez-vous de son passé, Joe le meneur syndical trouble en pays minier, tous passent d'abord, méthodiquement, par l'expérience d'un théâtre politique et psychologique, duplice et sentimental. Récits d'individus qui se trompent et se ravisent, des surprises continuelles et des blessures véridiques, chaque portrait sur fond de multitude consiste en une traversée de déserts intérieurs ou de jungles abstraites, et une qualité de solitude. L'être saylesien est un solitaire dont on suit l'évolution et le retranchement, le parcours humain et symbolique. Latinos, Amérindiens, noirs, homosexuels, femmes, pauvres, étrangers, ruraux, les opprimés habitent ce cinéma en refusant de se laisser fixer sur une seule identité ou une fiction bouclée. Les lieux sont peuplés d'autant de personnages que de langages (accents, dialectes, langues étrangères), la culture comme l'esprit du lieu. Le topos et le logos, voilà la question saylesienne : comment s'entendre, se parler en tel lieu, raconter son histoire, au sein des limbes (*Limbo*), Babel vivable (*City of Hope*), et comment cohabiter ?



«City of Hope» (1991). (DR)

La faculté de se mettre «à la place» de chacun

Tous les lieux sont ancrés, lointains et pittoresques, toute culture chez Sayles passant par l'identification à un folklore local. D'où les moindres présences urbaines de ce cinéma, peu de grandes cités et peu de goût pour la «figuration», ces silhouettes qu'un film fait passer dans le décor afin de meubler, croyant peupler. *City of Hope* est un peu une exception, dans son rapport au territoire cartographié comme si la moindre parcelle devait être explorée en tant que flux de paroles et de conscience. Le cinéma de Sayles est pour le reste un cinéma de balade dans des banlieues vides et modestement pavillonnaires (*Baby It's You, Secaucus 7*), à la campagne (*Passion Fish, Honeydripper*), au désert (*Lone Star*), dans les quartiers îlots (le Harlem de *Brother*), bourgades industrielles ou universitaires (*Matewan, Lianna*), dans des jungles épaisses (*Men With Guns, Amigo*), sur des îles et des plages désaffectées (*Limbo, Roan Inish, Casa de Los Babys*), lieux anonymisés ou gentrifiés (*Go for Sisters, Silver City, Sunshine State*). Chez Sayles au fond, on pourrait dire qu'il y a beaucoup de personnages et peu de monde. La communauté, l'île, le village, tout en favorisant la multiplication de personnages établis, creuse l'impression d'isolement, de vase clos. C'est un univers d'une psychologie géographe, dont on approche à chaque film le territoire tant concret qu'abstrait d'âmes que le film sonde une à une. Au moins autant que d'un cinéma démocratique, il s'agit d'un grand cinéma anarchiste fédéraliste – mais non fédérateur –, chaque étoile seule scintille à son tour, prélevée aux 50 Etats du drapeau d'Amérique.

L'amplitude de mouvement de ce cinéma est provoquée par l'entrelacs que tisse le seul récit. La figure de style centrale – Sayles monte aussi ses films – c'est l'apposition. C'est son maniérisme discret. Le passage, par sauts et sans transition, d'une scène à une autre et entre les personnages, imprime à chaque récit un va-et-vient, formant pièce à pièce la grande scène reconstituée du film. Terrain de cinéma où tout le monde a ses raisons et où l'on circule au cœur d'un territoire, de l'Alaska aux Philippines, et à la circonférence du groupe des personnages qui s'y affrontent. Chaque film façonne, de la sorte, une petite géographie à psychologie variable, une communauté agrandie, un théâtre des âmes. Le cinéaste, descendant en cela de John Ford et d'Otto Preminger et annonçant Paul Thomas Anderson sur plusieurs points. Chaque film est un monde à part, foncièrement intelligent c'est-à-dire avant tout intelligible, et les histoires intimes y circulent avec une telle force d'identification, de compréhension du moindre personnage, que la faculté de se mettre «à la place» de chacun exige une plasticité rare, une sorte de don génial d'ubiquité.

La bordure n'est donc jamais une clôture ou un barbelé, mais ce qui, mesurant la distance entre deux êtres, insensiblement les rapproche. Fiction américaine du melting-pot, prise entre la fidélité à sa tradition et la volonté de la trahir, de la subvertir, l'œuvre de Sayles, le plus méconnu des grands cinéastes américains, représente le comble du cinéma termitte. **Son film le plus célèbre, *Lone Star***, en est même la métaphore : la vérité se déterre, comme ce squelette, comme l'histoire incestueuse des conquistadors et des colons à Stetson. Remontent à la surface les amitiés entre cultures, les crimes perpétrés, les amours interdites : se redessinent les frontières d'un secret, qui tue aussi sûrement que l'ignorance du passé. «*Forget the Alamo*» déclare Paloma à Sam, ouvrant enfin *Lone Star* aux grands sentiments de lendemains conscients.

Rétrospective John Sayles à la Cinémathèque française 75012), du 20 octobre au 13 novembre. Rens. : Cinematheque.fr

Festival international du film indépendant de Bordeaux, du 13 au 18 octobre. Rens. : Fifib.com

TROISCOULEURS



Laura Mulvey, quelle cinéphile es-tu ?

Quentin Grosset | 2021-10-15

La très rare Laura Mulvey est la théoricienne qui a pensé le fameux concept du *male gaze* dans son essai "Visual Pleasure And Narrative Cinema" en 1973. Au FIFIB, où elle était invitée, on a découvert son travail de cinéaste avec le féministe "Riddles Of The Sphinx" (1977) ou l'avant-gardiste "Crystal Gazing" (1982), qui questionne l'utopie. On a eu envie de savoir quels films ont été importants dans la construction de son regard si incisif.

Citez trois films qui selon vous questionnent brillamment le *male gaze*.

Morocco (1930) de Joseph Von Sternberg. L'une des manières que le film trouve pour déranger le *male gaze*, c'est de faire du personnage de Marlene Dietrich une performeuse. Le fait qu'elle soit en représentation permet de déplacer légèrement le regard. On adopte son regard vers le public, ce qui permet de renverser, voire de faire disparaître le regard unilatéral masculin. Il y a aussi cette séquence où elle porte un costume d'homme. Elle sort de scène, elle marche dans la partie de la salle où le public est assis, et elle repère une jolie fille qu'elle embrasse, ce que l'audience applaudit vivement. L'hétérosexualité est alors balayée d'un geste. Mais l'objet de son amour fou reste un homme, Gary Cooper, qui joue le rôle d'un légionnaire. En même temps, dans cette pulsion de mort qui la pousse à aller vers lui, elle est très active puisque c'est elle qui tente de le courtiser, elle est moins l'objet de son désir à lui.

Ensuite, *Jeanne Dielman, 23 quai du commerce, 1080 Bruxelles* (1976) de Chantal Akerman. La temporalité même du film, son contexte, font que le *male gaze* n'est jamais convoqué. Il y a des films qui dérangent, dispersent, répartissent le regard différemment et d'autres comme celui-là qui vont aller jusqu'à narrativement exclure le *male gaze*. Enfin, *Juste une heure toi et moi* (2002) d'Alina Marazzi. La cinéaste revient sur le destin de sa mère qui s'est suicidée alors qu'elle était enfant, et qui n'a plus jamais été mentionnée par sa famille. Sur ses traces, Marazzi tombe sur des films de famille tournés par son grand-père maternel, qui a énormément filmé sa fille jusqu'à ce qu'elle se suicide. Alina revient sur ces images pour retrouver un lien avec sa mère.

Mais, au montage, elle s'aperçoit que ça va plus loin qu'une histoire privée. Il s'agit pour elle de prendre ce support pour parler d'une crise de la maternité. Elle entre alors dans une relation critique avec les films tournés de manière obsessionnelle par le grand père, qui vient d'une famille milanaise bourgeoise. Elle revient sur le regard qu'il porte non pas seulement sur la mère, mais sur toutes les femmes de la famille. Elle essaye de retourner sa vision, comme pour libérer ces femmes. Dans cette idée de détournement des films de famille, il y a une critique du regard patriarcal.



Trois films qui ont construit votre regard.

L'Homme à la caméra (1929) de Dziga Vertov a été très important pour moi, il m'a vraiment fascinée. *Mother Dao, The Turtle Like* (1995) de Vincent Monnikendam, que vous ne connaissez peut-être pas. Un film qui utilise des rushes tournés par des colons néerlandais, des maîtres d'œuvres, des missionnaires, des personnes qui venaient travailler pour l'industrie du tabac en Indonésie – à ce moment-là les Indes néerlandaises. Les populations colonisées sont objectivées. Monnikendam, à partir de ce *found footage*, trouve une manière de raconter cette époque à travers le regard des colonisés, et non plus des colons.



Trois films méconnus que vous aimeriez faire découvrir ?

The Harbour (2010) de Cléo Bonnard. Le film raconte une Angleterre post-Thatcher, on voit la destruction des espaces industrialisés, extrêmement impactés par les décisions politiques. C'est un film particulièrement amer, mais aussi très révélateur de cette dynamique entre les décisionnaires et la classe ouvrière. On est dans le registre de la dystopie : c'est la crise industrielle, économique, et la population paraît totalement désœuvrée, oubliée. On voit comment l'espoir porté par le socialisme et le syndicalisme se trouve détruit. Cela conduit à l'émergence d'une violence particulièrement masculine, de violences domestiques, de racisme, d'alcoolisme... On se rend compte grâce à ce film de l'impact qu'ont eu les politiques thatcheriennes.

Sinon, n'importe quel film de Max Ophüls ! Peut-être *La Signora Di Tutti* (1934), justement parce qu'il n'est pas très connu. Il l'a réalisé dans l'Italie fasciste, ce qui peut être un peu surprenant dans la mesure où il y travaillait tout en étant lui-même juif. C'est un film qui s'intéresse particulièrement à l'industrie du cinéma, à la marchandisation, l'exploitation des stars féminines. Il traite aussi de la modernité, des avancements technologiques autour du cinéma à l'époque.

Puis bien sûr *Mirage de la vie* (1959) de Douglas Sirk, que j'ai choisi pour la carte blanche que me donne le FIFIB. C'est un des films qui reflète le mieux l'apartheid qui caractérise le système hollywoodien. Les performeurs afro-américains avaient alors des occasions extrêmement sporadiques d'apparaître à l'écran. Ce film est l'un des rares à représenter frontalement la nature profondément séparatiste de cette industrie. Récemment j'ai écrit un texte sur les quatre premiers plans du film qui passent très rapidement. En faisant pause dans l'image, on se rend compte qu'il y a énormément de figurants Afro-américains. Ces personnages ne sont pas nommés et surtout disparaissent lorsqu'on remet le film à sa vitesse originale de 24 images par seconde. Cette présence-absence, cette invisibilité, font vraiment écho pour moi à la question de la représentation de ces populations dans une Amérique extrêmement raciste.

Sortir

Projections, invités de prestiges, DJ sets... Le FIFIB commence mercredi à Bordeaux

Marianne • il y a 1 mois

380



114
INTERACTIONS

Partager : 

Le Festival International du Film Indépendant de Bordeaux (FIFIB), rendez-vous immanquable pour tous les cinéphiles est de retour du 13 au 18 octobre prochain. Pendant toute une semaine, des invités de renom, des projections et des soirées de folies vous y attendent.

Si vous croisez Anna Mougladis, Charlotte Gainsbourg ou encore Jacques Audiard au détour d'une rue cette semaine, ne vous étonnez pas ! Ils sont à Bordeaux pour célébrer le

10e anniversaire du désormais incontournable FIFIB. Le festival du film indépendant de Bordeaux revient cette semaine avec un programme plus qu'alléchant !



Des projections de qualité

Pour cet anniversaire, le FIFIB affiche une programmation particulièrement dense et éclectique, bénéficiant de la présence de prestigieux représentant.e.s nationaux et internationaux du cinéma, mais aussi tremplin de talents régionaux.

Les projections auront lieu au cinéma Utopia de Bordeaux, au Jean Eustache de Pessac et dans les UGC de Bordeaux et Talence. Trois formules pass sont proposées : 5 places à 30€, 10 places à 55€ ou 15 places à 75€. (Présentation du pass sanitaire obligatoire pour assister aux séances).

Parmi les invité.e.s annoncés : l'actrice Anna Mouglalis, qui fera partie du jury de la compétition longs métrages ; le réalisateur Jacques Audiard, dont la présence est rare en festivals, qui présentera son film « *Les Olympiades* » lors de la soirée de clôture ; la réalisatrice et actrice Sandrine Kiberlain qui présentera son film « *Une jeune fille qui va bien* » ; ou encore Charlotte Gainsbourg, Barbet Schroeder, Marie Papillon...

LES OLYMPIADES Bandes Annonce (2021) Jacques Audiard



Une semaine de fête cours Mably

À l'occasion de ses 10 ans, le Village du festival – dont la scénographie a été spécialement pensée pour cet anniversaire – se transformera tous les soirs en salle de cinéma en plein air et en dancefloor géant au gré d'une programmation foncièrement électro. Projections et DJsets sont programmés tous les soirs du 13 au 18 octobre jusqu'à minuit, avec parmi les artistes invités : Vimala, Merceddeath, Minuit Machine, Nuit Océan, Collectif Kloudbox, etc.

Soirée d'ouverture mercredi

Le festival ouvrira ses portes mercredi e à partir de 19h à l'UGC en présence du réalisateur **Thierry de Peretti**, et se poursuivra cours Mably par une première « **nuit du FIFIB** » ouverte à tous (sur réservation).

Au programme : 19h : Cérémonie d'ouverture de la 10e édition du FIFIB – UGC Bordeaux 13-15 Rue Georges Bonnac. **20h** : Avant-première du film *ENQUÊTE SUR UN SCANDALE D'ETAT*, de **Thierry de Peretti**, suivi d'un débat avec le réalisateur. **22h30** : Soirée d'ouverture ROUGE NÉON RECORDS : Live de VIMALA suivi d'un DJ set de NUIT OCEAN au Village Mably, 3 rue Mably 33000 Bordeaux.

Réservation [ici](#)

Courts et longs métrages

On retrouve cette année dans le Jury « long-métrage » **Charline Bourgeois-Tacquet** (Les Amours d'Anaïs), Diane Rouxel (La Terre des hommes) et les frères Boukherma (Teddy). Vous pourrez découvrir en ouverture du festival « Enquête sur un scandale d'Etat » de **Thierry de Peretti**. Parmi les films en lice cette année, « Vous ne désirez que moi » de Claire Simon, « Clara Sola » de Nathalie Alvarez-Mesén, « A la vie » d'Aude Pépin ou « The Beta Test » de Jim Cummings. **Pour cette dixième édition, huit courts métrages sont également en compétition.** C'est le film de **Jacques Audiard**, « Les Olympiades », qui sera projeté lors de la soirée de clôture, lundi 18 octobre à 19h00 à l'UGC Ciné Cité de Bordeaux.

Les séances et les animations du festival 2021 se déroulent dans **différents lieux** :

- Village Mably, 3 rue Mably
- Utopia, 5 place Camille Julian
- UGC Ciné Cité Bordeaux, 13-15 rue Georges Bonnac
- Cinéma Jean Eustache, Place de la 5ème République à Pessac

Les **tarifs des différentes séances et animations** peuvent varier en fonction du lieu où elles sont programmées. Le tarif normal est de 7€ la séance, mais des tarifs spéciaux sont appliqués à l'Utopia, à l'UGC et au Cinéma Jean Eustache.

Sachez que des **pass** sont en vente en ligne sur le site de l'événement, pour vous permettre d'assister à plusieurs séances à un prix réduit :

- Pass 5 entrées à 30€
- Pass 10 entrées à 55€
- Pass 15 entrées à 75€

Attention, les entrées non utilisées ne seront pas remboursées en fin de festival.



Rencontre

John Sayles : «Faire des films, c'est aussi se demander ce que l'on fait de sa vie et de la vie des autres»

Article réservé aux abonnés

L'Américain revient, pour «Libération», sur ses débuts, les difficultés, mais aussi la liberté que procure le cinéma indépendant et sur ses collaborations avec Bruce Springsteen.



Bordeaux, 13 octobre 2021. Portrait du réalisateur, scénariste, monteur, acteur et romancier américain indépendant John SAYLES avant sa venue au FIFIB, Festival international du film indépendant de Bordeaux. (Constant Forme-Becherat/C.Forme-Becherat pour Libération)

par [Camille Nevers](#)

publié le 16 octobre 2021 à 9h12

L'auteur complet est un homme-orchestre, John Sayles le sait mieux que quiconque. Acteur, romancier, monteur, scénariste, réalisateur, producteur, n'en jetez plus. Depuis plus de quarante ans à jongler avec les mots, de ses romans comme des scénarios écrits [pour ses propres films](#) et ceux des autres, à battre la mesure pour financer une œuvre construite en totale indépendance, Sayles harmonise son monde multiple, à l'échelle la plus vaste et la plus personnelle. De la rencontre avec Roger Corman et Bruce Springsteen [au grand humanisme d'un travail avec comédiens et techniciens](#), d'une intégrité sans pareille, interview avant qu'il ne s'envole pour Bordeaux et le Festival international du film indépendant, puis Paris à la Cinémathèque.

Vous êtes un auteur reconnu et respecté aux Etats-Unis, mais l'un des rares grands cinéastes américains à rester méconnu en France. Pourquoi ?

Maggie [*Renzie*] et moi, lorsqu'on croise des inconnus, ce qui arrive surtout dans les aéroports, et qu'ils nous demandent ce qu'on fait dans la vie, hésitons à dire qu'on réalise des films. Parce qu'après avoir répondu qu'ils adorent le cinéma, il leur faut ensuite reconnaître n'avoir jamais vu ou entendu parler d'aucun des nôtres. Pour un cinéaste indépendant, il est difficile d'être largement distribué aux Etats-Unis. Il y a toujours une vingtaine d'Etats qui n'ont pas de salles susceptibles de projeter nos films.

Après des études de psychologie, vous vous destiniez à devenir écrivain. Comment le cinéma est-il devenu le centre de votre vie ?

Une chose est sûre : enfant, j'ai eu beau lire pas mal, je voyais encore plus de films à la télévision que je ne lisais de livres. La télé fut sans doute le premier passeur pour moi du «storytelling». En plus d'avoir été élevé dans la religion catholique, j'ai appris des sermons avant même de savoir ce que les mots signifiaient, ce qu'était une métaphore, une allégorie ou une comparaison. Seulement, je ne connaissais personne qui avait écrit un livre ou réalisé un film. A l'époque, il y avait vraiment peu de productions indépendantes, tout se passait principalement à Hollywood, monde très fermé, et je vivais sur la côte Est, à Schenectady (Etat de New York) où je suis né, bref à l'opposé. Aussi, mon premier livre publié en 1975, *Pride of the Bimbos*, avait été conçu à l'origine comme un film de Fellini première manière – *les Vitelloni* ou *les Feux du music-hall* – avec un arrière-fond néoréaliste et la même tendance au réalisme magique. Comme je n'avais pas de quoi financer un film, j'ai écrit un livre.

Vous avez aussi enchaîné les petits boulots.

Jusqu'au moment où j'ai commencé à travailler [pour Roger Corman](#), ce qui fut d'abord plus lucratif que de bosser comme écrivain. Car en travaillant à mes livres, je continuais à multiplier les jobs, par exemple menuisier free-lance ou ouvrier pour le conditionnement de la viande dans une usine à saucisses, aide-soignant dans un hospice... Même si Roger ne payait pas beaucoup, il rémunérait au tarif syndical. Non seulement c'était royal comparé à ce que je connaissais, mais j'y ai également beaucoup appris. A propos de la forme au cinéma, du rythme, des choses comme ça. A un moment, j'ai pu commencer à parler aux metteurs en scène pour lesquels j'écrivais [*Joe Dante par exemple, pour qui il a écrit Piranhas et Hurlements, ou Lewis Teague qui filma The Lady in Red et Alligator, deux scénarios de Sayles, ndr*]. Au début, je ne savais pas qui était qui, mais il est arrivé qu'ils viennent me demander de les aider à revoir le scénario pour

économiser, vu qu'ils n'avaient pas assez d'argent pour réaliser le film que j'avais écrit. Avec l'argent gagné sur trois films écrits qui avaient bien marché, j'ai pu financer mon premier film. J'avais déjà fait de la mise en scène au théâtre de mon lycée, dans les représentations d'été de compagnies où j'étais aussi acteur. La seule chose que je n'avais jamais expérimentée, c'est de travailler avec une caméra. Pour ce premier film, *Return of the Secaucus 7*, on était une équipe de sept personnes et aucun n'avait jamais travaillé sur un film, ils avaient bossé sur quelques pubs à Boston. Les acteurs, idem. Ce fut, en cinq semaines de tournage, une bonne exploration de ce dont on était capables ou pas, avec notre peu d'expérience et le peu d'argent dont on disposait.

Et pourquoi n'avoir pas sollicité directement Corman pour vous produire à ce moment-là ?

Roger faisait des films aux antipodes de ça, il distribuait deux styles de films : les «films d'exploitation», genre films de femmes en prison ou films de monstres, et puis il importait aussi des films d'Ingmar Bergman ou de très bons films australiens. Pour tout vous dire, après *Return...* Roger a été le premier et, à ce jour encore, le seul, à me proposer un contrat pour un film comme metteur en scène. On est partis sur quelques idées, mais j'étais déjà trop occupé à travailler sur mon film suivant.

Portrait

John Sayles, réalisateur incorruptible

Cinéma 15 oct. 2021 [abonnés](#)

Vous utilisez les chansons de Bruce Springsteen pour *Lianna* et pour *Baby It's You*, en 1983, et vous réalisez trois clips pour lui. Vos univers semblent très proches. Votre rencontre avec le Boss a-t-elle été cruciale ?

Bruce Springsteen est important dans ma vie. Même si je ne l'avais pas rencontré, [les choses dont il parle dans ses premiers albums](#) me semblaient centrales au regard de ce qui se jouait dans *Baby It's You*, de cette jeunesse déclassée et hyperfamiliale pour moi qui avais grandi dans ce type de bourgade de l'Est des Etats-Unis. Il a un an de plus que moi – je viens de fêter mes 71 printemps. Ces chansons proposaient une même façon de voir le monde et, même si elles ne sont pas contemporaines de l'année où se situe le film, 1966, j'en ai utilisé quatre. On lui a proposé : «*Ok, on vous montre le film avec vos chansons, si vous détestez on en utilisera d'autres, si vous aimez, on signe un contrat et on vous paie ce qu'on peut.*» Il a aimé le film et a été généreux, on a payé la moitié de ce que les droits valaient à l'époque. C'est après qu'on s'est vraiment rencontrés et qu'on a fait les vidéos, [Born in the USA](#) et les autres. On s'est bien amusés. En gros, il arrivait avec une idée, un scénario et on partait là-dessus, avec un financement nettement au-dessous de ce que coûtait un clip de rock de ces années-là. Mais je n'ai jamais autant gagné d'argent qu'en réalisant trois minutes d'une vidéo. Jamais l'équivalent pour un film. La musique de Springsteen a été très influencée par le cinéma, de la même façon que sa musique a inspiré un grand nombre de cinéastes.

Ce qui frappe, avec le recul des années et un regard rétrospectif sur votre œuvre, c'est cette détermination méthodique à l'indépendance. Comme si vous aviez toujours eu une vision claire de ce que vous estimiez avoir à faire, à créer, par vos moyens, avec de fidèles collaborateurs, à commencer par Maggie Renzi, votre compagne de toujours.

Je crois que j'ai été trop gâté en tant que romancier, d'avoir le contrôle complet sur un récit – de la première à la dernière version –, et que, de ce fait, je n'ai jamais souhaité m'impliquer dans un film dans lequel je craignais de ne pas reconnaître le travail de mes coéquipiers et moi à l'écran. Dans les rapports de force que représentent certaines contraintes du cinéma commercial, entrent pour partie des problèmes d'ego et parfois des considérations d'argent, avec des gens qui estiment que ceci ou cela ne va pas plaire, donc qu'il faut changer ceci, couper cela. Mais c'est aussi la question de ce que l'on fait de sa vie, et de la vie des autres avec qui l'on travaille, qui s'impliquent, et envers lesquels on a une forme de responsabilité. Parce que c'est un travail dur, et on veut éviter certains pièges. On veut que les gens soient payés décemment, même peu – et surtout vis-à-vis de la plupart des comédiens qui acceptent de tourner dans mes films alors qu'ils pourraient faire des films beaucoup mieux payés –, éviter qu'ils perdent leur temps. On voudrait que l'équipe n'arrive pas sur le plateau dans une sorte de crainte, mais que tous coopèrent, sans répartition rigide des tâches. C'est une atmosphère qu'il nous appartient de créer. Quelque chose de décent et d'humain.

Cette liberté conquise suppose d'avaloir pas mal de couleuvres, de déceptions, de projets jamais aboutis. Vous n'êtes jamais amer ?

Ce n'est pas un droit de l'homme d'être autorisé à faire des films *[rires]*. C'est une très belle chose d'y parvenir, et on se sent chanceux d'y être arrivé. Ça coûte cher, c'est risqué, on peut perdre beaucoup. Donc, à part faire de son mieux et espérer, chemin faisant par on ne sait quel hasard heureux, réunir assez d'argent pour faire quelque chose de bien, je n'ai pas trop à me plaindre.

Vous avez commencé chez Corman, comme une partie du Nouvel Hollywood (Coppola, Scorsese, Dante...), mais on a du mal à vous classer dans une famille esthétique. A l'image de vos films, votre œuvre a quelque chose de solitaire, en dépit de la multitude décrite.

La plupart des réalisateurs qui se côtoient se questionnent surtout sur la façon dont l'autre a réussi à trouver de l'argent *[rires]*. Surtout dans le milieu indépendant, [on parle peu des films et beaucoup d'argent](#), ou alors des techniciens et comédiens avec qui l'on est susceptible de travailler, c'est très pragmatique. Je n'ai pas fait d'école de cinéma, je n'ai pas vécu à New York, je n'ai appartenu en effet à aucun groupe, et c'est je crois une question de *timing*. [Coppola](#), Scorsese sont de la génération qui a précédé la mienne. Ça a été, je crois, la première génération cinéphile à voir et admirer des films indépendants, hors Hollywood, à dévorer les films japonais et européens et à intégrer ça dans leurs réalisations, autant par les thèmes, plus ouverts sur les questions politiques ou de sexualité, que par le style, la façon de raconter – sans s'obliger à finir sur un *happy end* par exemple.

Dans le Hollywood classique, pour trouver une telle ouverture d'esprit, de façon pirate, souterraine, il fallait chercher du côté du «film noir», assez transgressif. J'arrive après ces gens-là passés par Corman. J'ai quelques amis cinéastes, sans pour autant que nos univers se ressemblent, c'est vrai. [Par exemple les frères Coen](#) qui font un cinéma extrêmement différent du mien, ou Spike Lee avec lequel on partage certains collaborateurs comme Ernest Dickerson, le chef opérateur. Je suis content que Paul Schrader ou Oliver Stone continuent à faire des films. Il y a aussi Karyn Kusama, plus jeune, qui fut notre assistante de production longtemps, dont j'ai produit *Girlfight* et qui poursuit une carrière alternant films de Studio (*Eon Flux*), et ses propres productions (*The Invitation, Destroyer*). De proches indépendants, comme Allison Anders et d'autres encore, qui n'ont, hélas, pas eu autant de chance. A nos âges, avec tous les décideurs et financeurs qui ont 20 ans de moins, on se sent comme des survivants.



Sandrine Kiberlain : « Il y a mes racines et ma force de vie dans ce film »



☛ Sandrine Kiberlain en tournage. © Crédit photo : Ad Vitam



« Une jeune fille qui va bien » sortira sur les écrans nationaux en janvier 2022. En avant-première, le Festival International du Film Indépendant de Bordeaux (Fifib) accueille ce samedi le premier long-métrage de la comédienne en tant que réalisatrice

Irène a 19 ans, elle est impulsive, joyeuse, sensible. Elle répète Marivaux pour entrer au conservatoire, bosse comme ouvreuse au théâtre, tombe amoureuse, vit au sein d'une famille unie, sans mère mais très aimante. Cette jeune fille va bien, mais on est en 1942 et elle est juive. Sandrine Kiberlain a filmé son histoire au plus près, dans son élan de vie. Peu de décors, des plans serrés, pas d'image de guerre mais des humains qui, petit à petit, voient leurs vies changer au fil de lois aberrantes, d'autant plus s'ils sont juifs. D'abord, le tampon sur la carte d'identité, puis l'étoile jaune. Insidieusement, l'injustice prend le pas, mais la vie continue. Tout le monde s'adapte, choisit, pas toujours avec discernement. Issue d'une famille juive, Sandrine Kiberlain a réussi le pari de dévoiler cette période mille fois abordée, avec une autre approche, loin d'être binaire, toute en finesse et en empathie.

[FIFIB 2021] Enquête sur un scandale d'État : Magouille ou débrouille ?



PAR MARGAUX

15/10/2021

0 COMMENTAIRE

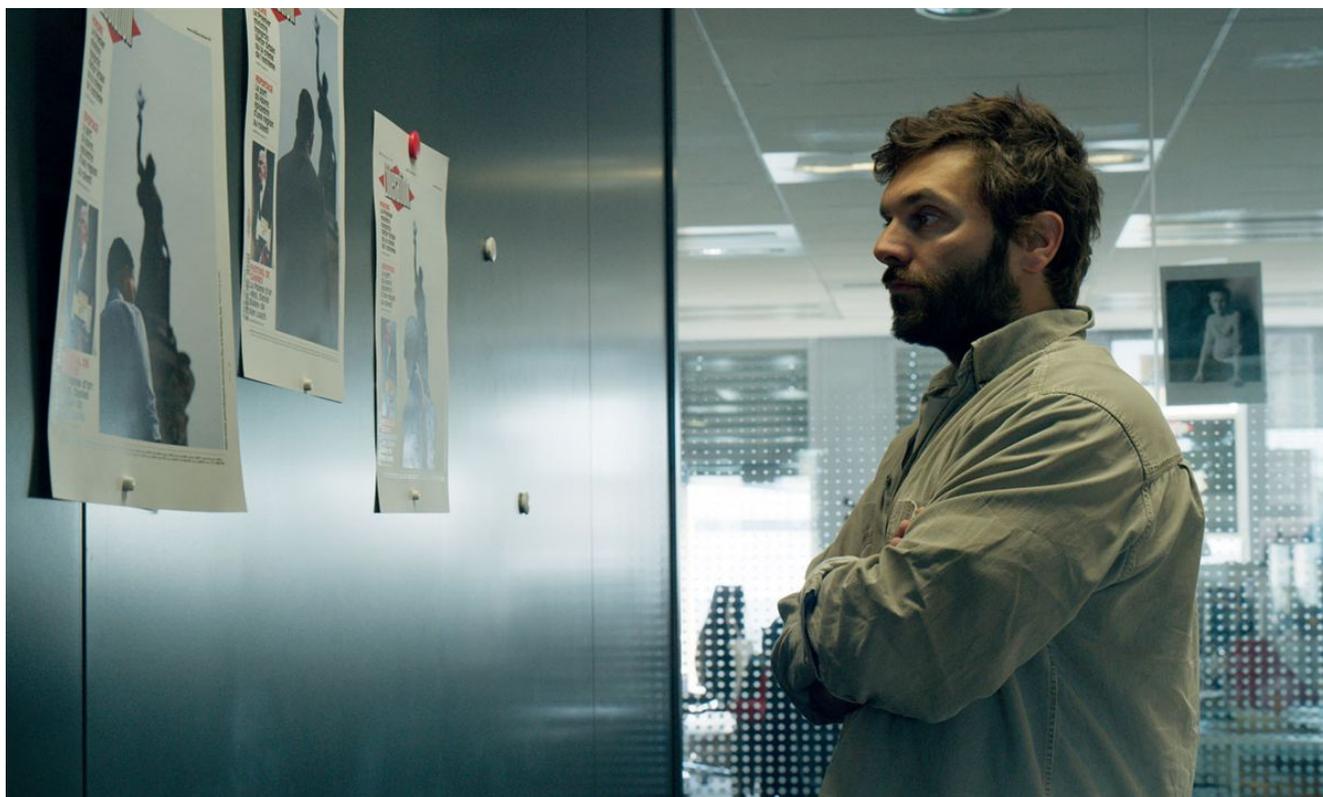


Tandis que le berceau du cinéma fête sa 13e édition du Festival Lumière, du côté de Bordeaux c'est le Festival International du Film Indépendant qui fête son dixième anniversaire. Cette occasion nous a décidée de nous y rendre et de le couvrir entre deux cannelés.

Thierry de Peretti est un habitué du FIFIB puisqu'il y a déjà présenté un de ses précédents films en plus d'avoir présidé le jury. Cette année le réalisateur revient avec *Enquête sur un scandale d'État* librement inspiré du livre *L'infiltré* d'Emmanuel Fansten, journaliste de Libération, et Hubert Avoine qui a travaillé pendant des années pour l'Office français des stupés avant de dévoiler les coulisses et les combines d'un système judiciaire peut-être aussi voyou que ceux qu'ils pourchassent – avant de décéder d'une maladie en 2018 -.

Le cinéaste se lance ici dans l'exercice périlleux de la restitution de faits réels – et assez graves – sur fond de magouilles politiques et policières. Quelqu'un d'autre s'y est frotté cette année avec un résultat plus que contestable (coucou *Bac Nord* (<https://onsefaituncine.com/2021/08/23/bac-nord-marseille-jungle-hostile/>)), et on était un peu frileux-se à l'idée de ce projet d'autant plus que le film commence

par un encart précisant qu'il est une adaptation libre où les mots et ressentis des personnages ne reflètent en rien la réalité et qu'ils sont, de toute façon, fictifs. On nous a déjà sorti cette cartouche pour les copains marseillais. Heureusement pour nous, le film de Thierry de Peretti s'en sort un peu mieux.



En 2015, l'Office central pour la répression du trafic illicite des stupéfiants est épinglé par la justice et par les médias après une saisie par les Douanes de deux camions remplis de 7 tonnes de résine cannabis en pleine journée dans une des rues de la Capitale et que le destinataire de cette drogue n'est autre que l'informateur du patron de l'Office. L'arbre qui cache la forêt, une forêt qu'Hubert Antoine a bien décidé de décimer avec l'aide d'un journaliste de Libération qu'il contacte pour dévoiler toutes les magouilles macabres de la tête de l'Office, Jacques Billiard. Une action qui a des répercussions énormes et qui remet en cause tout un pan du système judiciaire et des moyens mis en place par l'État pour lutter contre le trafic de drogues.

Le film navigue entre film d'investigation et quête personnelle de justice, ce qui lui fait cruellement défaut. Toute la partie journalistique manque cruellement de fond pour qu'on puisse ressentir l'importance des tenants et aboutissants de cette enquête hors-normes. On suppose que ces recherches furent aussi longues que minutieuses pour le journaliste Stéphane et pourtant jamais on ne nous retranscrit ce sentiment à l'écran hormis quelques scènes où le personnage de Pio Marmaï a le nez collé sur son ordinateur alors que tout le monde a quitté les locaux depuis belle lurette. Même son de cloche du côté d'Hubert qui prend énormément de risques pour dévoiler son histoire. Un bref dialogue entre lui et Jacques Billiard nous laisse sous-entendre que ce dernier a déjà menacé Hubert pour l'empêcher de parler et là encore on nous lance une piste dans le vent qui n'est jamais explorée alors que c'est là que réside tout l'intérêt du film, découvrir jusqu'où les autorités sont prêtes à aller pour empêcher un informateur de parler et de dégoupiller une grenade. Aucune tension ou peur pour les personnages ne s'immiscent dans le film si bien qu'on reste spectateur-ice face à quelque chose qui semble immense sans l'être à l'écran. Pourtant, le réalisateur réussit à nous rattraper par moment, entre les conflits qui surgissent ou lors de ce passionnant auditoire de Jacques Billiard face à la justice pour expliquer ses décisions. Le film tente de rester neutre au possible quant à savoir qui doit porter la responsabilité en posant des questions à plus grande échelle. Finalement, Jacques

Billiard est loin d'être le problème principal, pire encore, il est persuadé de faire une bonne action et faire bouger les lignes pour proposer une nouvelle stratégie pour stopper ce fléau (des arguments qui sont tout à fait entendables lorsqu'il s'agirait plutôt de supprimer aux trafiquant-es leurs moyens logistiques et non la drogue en elle-même qui est une denrée qui sera toujours présente).

Malgré son trio d'acteurs (Pio Marmai, Roschdy Zem et Vincent Lindon) qui offre une prestation magistrale, une photographie et une mise en scène aussi sobre qu'elle est efficace, *Enquête sur un scandale d'État* pâtit d'un manque d'approfondissement dans ce qu'il souhaite raconter en voulant se concentrer sur trop d'aspects en même temps.

***Enquête sur un scandale d'État* de Thierry de Peretti. Avec Pio Marmai, Roschdy Zem, Vincent Lindon... 2h**

Sortie le 9 février 2022



Rebecca Marder interprète Irène.
Jérôme Prébois

C'est votre premier film en tant que réalisatrice (1) après tant d'autres comme comédienne. Vous le portiez en vous depuis longtemps ?

Je cherchais l'angle et le point de vue pour raconter une période qui me hante depuis longtemps. Comment faire pour toujours raconter, ne jamais oublier, parler de la guerre sans la montrer, dire l'élan de vie de cette jeune fille pour raconter le pire ? Je voulais être sûre d'apporter quelque chose de différent de ce qu'on avait vu.

Comment avez-vous écrit cette histoire ?

Avant 2015, je me suis mise à inventer l'histoire en partant d'informations personnelles. Quand on écrit, on se lance, j'avais l'idée de fin et du début. Je suis partie des personnages pour avancer, et j'ai avancé avec une histoire qui se déroulait elle-même. Des journaux avaient été écrits, j'ai lu celui d'Anne Frank évidemment, et je voulais que mon film ressemble à ça. On prend le petit déjeuner avec les personnages, et on ne sait pas où ça va, on est secoué par chacune des aberrations. Irène est percutée par les mauvaises nouvelles, je voulais qu'on sente que ça se dérobe sous ses pieds et qu'elle ne veut pas y croire. Elle veut s'amuser. Je voulais que ça reste du cinéma et que le spectateur ne s'ennuie pas. L'écriture, c'est bizarre, il y a 1000 étapes. On va dans des endroits où on est surpris soi-même.

On est au plus près du quotidien d'Irène, interprétée par Rebecca Marder. Elle ressemble à toutes les jeunes filles du monde qui veulent faire du théâtre.

Le premier quart d'heure, effectivement, on ne sait pas où on est ni à quelle époque. La mention « juive » apparaît alors, qui situe la période. C'était le pari du film. Nous on sait, on a 70 ans d'avance sur les personnages. Il s'agissait de ne pas assommer le spectateur avec des infos qui auraient réduit ce qu'ils sont en train de vivre. L'injustice les frappe et ils avancent au rythme des nouvelles dispositions prises. Je voulais que l'on soit auprès d'eux, on découvre au compte-gouttes une situation de plus en plus tendue, qui monte sournoisement.

Je sais tout à fait comment fragiliser ou sublimer un acteur

Y a-t-il de vous chez Irène ? Des membres de votre famille vous ont inspirée ?

Irène, j'y ai mis effectivement beaucoup de moi-même, c'est la période la plus vivante, cet âge-là. Ma vie a commencé comme ça. J'ai grandi au sein d'une famille aimante, mais j'étais une passionnée de théâtre. On ne parle jamais mieux que de ce que l'on connaît, donc j'y vois beaucoup de moi. Et puis, je suis une petite fille de survivants, mes quatre grands-parents ont eu la chance de survivre à cette folie. Il y a un côté « miraculé » chez mes grands-parents, avec cette part de culpabilité dans la famille de mon père et au contraire la famille de ma mère, qui était en plein dans la vie. J'ai hérité de la culpabilité, des peurs du côté paternel. Il y a mes racines mais aussi ma force de vie dans ce film.

Quelle directrice d'acteurs êtes-vous ?

Je suis extrêmement proche des acteurs. J'ai eu la chance qu'on me confie des rôles qui m'ont rendue heureuse, avec des réalisateurs qui m'ont comprise, aimée. Je sais tout à fait comment fragiliser ou sublimer un acteur, mais tous ceux que j'ai choisis, j'avais envie de leur confier ces personnages. Je les dorlote, je leur souffle des choses à l'oreille. J'ai écrit le rôle du père pour André Marcon. Hindia Hair, je voulais qu'on voie son grand talent de tragédienne. Et pour Rebecca, j'ai eu un coup de cœur pour sa singularité, parmi la trentaine de comédiennes que j'ai vues, c'est une rencontre avec mon ADN presque. Ce sont tous des acteurs que j'aime à la folie.

(1) Projection de « Une jeune fille qui va bien » ce samedi 16 octobre à 20 h 30 à l'UGC Ciné Cité Bordeaux, en présence de Sandrine Kiberlain.



Un film bordelais sur le genre primé au Mexique et en avant-première au Fifb



■ Une scène du film « Nos Corps sont vos champs de bataille ». © Crédit photo : Dublin films



Projection ce samedi de « Nos Corps sont vos champs de bataille » d'Isabelle Solas, documentaire sur des femmes transsexuelles se revendiquant travesties en Argentine, pays où la loi sur l'identité de genre a été votée en 2012

Il aura fallu huit ans pour que sorte « Nos Corps sont vos champs de bataille », pour que toutes les étoiles s'alignent et que le public puisse voir ce film documentaire de la Bordelaise, Isabelle Solas, produit par [Dublin films](#), structure bordelaise également, dirigée par David Hurst. Cette première projection française arrive dans le cadre du Fifb auréolée du prix du meilleur film dans la compétition Premio Maguey FICG Guadalajara au Mexique, il y a une semaine exactement. Bon début.



● Documentaire sur des femmes transsexuelles se revendiquant travesties en Argentine.
Dublin films

En 2012, passe en Argentine la loi sur l'identité de genre, permettant aux transsexuels et travestis de choisir leur genre sur leurs papiers d'identité, de changer d'état civil sans accord médical, ni juridique. En même temps, en France, les manif anti mariage pour tous font rage dans les rues. Isabelle Solas est curieuse qu'un état comme l'Argentine, fasse passer une telle loi. Elle décide d'en faire un documentaire. « Je suis partie en Argentine sans connaître personne mais avec une amie qui connaissait des Argentins. J'étais dans une préoccupation théorique à l'époque d'autant que les questions d'identité m'ont toujours tarabudée. »

David Hurst connaissait Isabelle Solas notamment à travers le documentaire « Pas de nostalgie, Camarades », tourné à la Bourse du travail à Bordeaux et abordant le thème du syndicalisme ouvrier. Il appréciait : « Sa façon d'interroger la politique avec un lieu. Elle a le sens du cadre et un vrai regard de cinéaste. Quand elle venue me voir en 2013 pour me parler de cette loi révolutionnaire, elle abordait une des questions qui m'intéressent depuis toujours. L'Argentine comme lieu laboratoire et paradoxal en même temps, car l'avortement était interdit à l'époque, dans une société très conservatrice. Dublin films développe une ligne éditoriale focalisée sur des questions sociétales et d'identité irréductibles. Je choisis toujours des films qui mettent en avant des histoires de personnalités irréductibles, qu'on ne peut faire entrer dans aucune case dans une société formatée. C'est un choix politique, une manière de résister à l'uniformisation. »

Séquences sur le vif

Le documentaire se déroule entre Buenos Aires et la Plata qui se situe environ à une heure, avec deux portraits imbriqués. Celui de Claudia Vasquez, affectueusement surnommée « La Barbie péruvienne ». « Quand je l'ai rencontrée, son énergie, son engagement, ça a matché tout de suite », souligne Isabelle Solas. L'autre est Violeta, une intellectuelle, universitaire engagée auprès des travailleuses du sexe qui sont en première ligne des féminicides et des travesticides. « Elles se prostituent, vivent dans des conditions précaires, sont à la merci d'un client et peuvent disparaître du jour au lendemain. Le rejet de leur existence est ultra agressif dans la société argentine. » La cinéaste travaille le cinéma direct, sans entretien, avec des paroles et séquences prises sur le vif.

Après Bordeaux, « Nos Corps sont vos champs de bataille » va tourner au [Pink Screens de Bruxelles](#) en novembre, à [Chéries Chéris à Paris](#). « Nous allons nous-mêmes assurer une tournée, une circulation événementielle en France, ajoute David Hurst, avec des associations LGBT locales. Et en Nouvelle-Aquitaine plus précisément, [avec la Cina](#). C'est un film qui doit être accompagné, et nous espérons pouvoir proposer une bonne trentaine de dates entre la mi-janvier et fin mars.

Projection à 14 heures ce samedi 16 octobre au cinéma Utopia en présence d'Isabelle Solas. (Lire également en pages 50 et 51). Programme complet du Fijib ici sur <https://www.fijib.com/>

Dublin films en Amérique du sud

La société Dublin Films, implantée à Bordeaux depuis 2011, s'est notamment développée grâce aux soutiens de la Région Nouvelle-Aquitaine. Ses producteurs ont construit une ligne éditoriale exigeante, axée sur des questions sociétales, interrogeant les notions d'identité et de diversité, défendant les points de vue singuliers de leurs auteurs. C'est à partir de 2016, lors de voyages en Argentine et en Colombie, que David Hurst a renouvelé cet engagement en Amérique latine. Depuis, cet attachement n'a pas cessé de s'enrichir grâce à l'énergie extraordinaire et la liberté créatrice de jeunes talents latino-américains. À ce jour, six films latinos accompagnés par Dublin Films ont été achevés et neuf sont en cours de production. Tous privilégient des auteurs-réalisateurs dont le désir de cinéma est vital, dont la volonté d'offrir au monde des regards nouveaux sur des territoires aussi beaux que complexes, est farouche.

Sur le même sujet

On se fait un ciné – 16 octobre 2021 (national)

L'avocat de la terreur de Barbet Schroeder

09/11/2021 16:23

[FIFIB 2021] L'avocat de la terreur : Beau salaud



Minutieusement, le documentaire retrace toute la carrière de l'avocat à travers ses plus grandes affaires et, par extension, ses plus grandes controverses dont l'affaire Djamilia Bouhired d'abord condamnée à mort pour actes terroristes avant d'être graciée et de se marier avec son avocat. Schroeder n'oublie jamais d'inclure une dimension humaine à cet homme qui malgré ses convictions et ses prises de positions discutables, tient en lui un profond besoin de justice de par son passé de colonisé. Le portrait se fait dès lors plus large et nous offre des clés de réflexion quant au personnage sans jamais cautionner ou critiquer ses actes.

Mais Jacques Vergès c'est aussi – et probablement avant tout – un personnage fascinant mais énigmatique à bien des égards. En effet, entre 1970 et 1978, il disparaît. Aucune trace de lui jusqu'à sa soudaine ré-apparition en mars 1978. De grandes vacances comme il l'aime les appeler sans pour autant dévoiler où il se trouvait. Un secret bien caché pendant des années qui est sujet aux plus folles théories jusqu'en 2013 après sa mort où le réalisateur avoue au journaliste Mouloud Achour qu'il a épousé la cause palestinienne. « Il était avec Wadie Haddad, avec les Palestiniens les plus sanguinaires et les plus intelligents. Et le jour où Wadie Haddad est mort, deux jours après il était de retour à Paris » explique alors Barbet Schroeder. Un homme décidément surprenant, même après son décès.

Assis dans son bureau immensément grand et paradoxalement étouffant ou dans une salle de tribunal, Jacques Vergès a carte blanche pour s'exprimer, jouer des mots et de son indéniable capacité à s'exprimer. De quoi nous effrayer au départ, de peur d'avoir un portrait consensuel et complaisant avec un personnage qui a de quoi rebuter mais c'est sans compter sur le réalisateur et sa capacité à retourner les choses. En témoigne une fin extrêmement judicieuse où s'affichent les pires personnages politiques qu'a pu défendre Vergès avant de nous surprendre et de conclure sur une phrase de l'avocat qui vient redistribuer toutes les cartes quant à l'ambiguïté de la situation, du droit et du métier d'avocat.

L'Avocat de la terreur se vaut autant pour le portrait dense d'un homme difficile à cerner que pour le travail de portraitiste qu'effectue ici Barbet Schroeder avec un sens parfait du thriller politique saupoudré de drame (qu'il est presque surprenant de voir des images de Vergès fondre en larmes lorsqu'il entre dans une des cellules réservées aux condamnés à mort). Personnage passionnant ou infect ? À vous de choisir.

Soy Libre de Laure Portier

09/11/2021 16:23

[FIFIB] Soy Libre : Et pourtant si enclavé

courte séquence montre la distance qui s'est installée entre eux avant de se retrouver une fois qu'Arnaud a trouvé l'équilibre qu'il cherchait depuis tant d'années avec une femme et un nouveau-né.



Cependant, on ressort assez mitigé-e de cette séance. Ce microcosme que Laure crée empêche toute identification, et tout ce qu'on arrive à voir à l'écran est « le frère » de Laure et non pas le visage d'une jeunesse qui a énormément de choses à dire. La réalisatrice intercale par moments des images tournées par ce dernier, manquant également de profondeur pour nous marquer. Malgré quelques séquences bien senties (notamment celles au beau milieu des émeutes qui dégagent quelque chose de très fort avec aucun mot prononcé, ou encore les retrouvailles entre Arnaud et sa grand-mère gravement malade), la plupart des plans ne montrent aucun intérêt.

Loin d'être mauvais, *Soy Libre* reste quelque chose de très académique et dans les clous si bien qu'on sent qu'il y a matière à faire beaucoup plus. Le documentaire de Laure Portier s'apparente peut-être plus à une thérapie personnelle qu'à autre chose.

[FIFIB 2021] Arthur Rambo : Double maléfique



PAR MARGAUX

18/10/2021

0 COMMENTAIRE



Trois ans après son excellent *L'Atelier* avec Marina Foïs qui suit un groupe de jeunes dans un atelier d'écriture où parmi eux se trouve Antoine, figure d'une jeunesse qui va mal et a peur du lendemain, Laurent Cantet continue son exploration de la jeunesse et de ses problématiques. Cette fois-ci il s'attaque à la fosse aux lions que peuvent représenter les réseaux sociaux.

Karim D est la personnalité du moment. Son nouveau livre *Débarquement* est encensé unanimement par les professionnel·les du milieu et sa maison d'édition compte déjà des milliers de tirages et de réassorts à venir. Tout le monde veut prendre un *selfie* ou avoir un autographe, les plateaux télés et radios se l'arrachent et il fait la fierté des jeunes de quartiers à travers un bouquin qui retrace le parcours de sa mère immigrée. Tout semble lui sourire et pourtant, à quelques jours de la sortie officielle de ce qui est déjà qualifié comme un chef-d'oeuvre, une menace plane, qui risquerait bien de briser ce château de verre.

Les internautes sont vif-ves et à l'affût de tout ce qui pourrait prêter à scandale, encore plus avec l'ère numérique et notamment Twitter. Karim D en fait d'ailleurs bien vite les frais puisque les internautes ont déterré d'anciens tweets qu'il avait écrit sous le pseudonyme Arthur Rambo. Des tweets racistes, homophobes, antisémites et d'une abomination sans nom. Très vite la machinerie s'enraye et c'est toute la sphère médiatique qui s'empare de cette affaire. Coup dur pour la maison d'édition obligée de se désolidariser pour sauver son image, pour ses amis qui se refusent à le défendre, sa mère qui devient une victime collatérale mais surtout pour Karim obligé de composer avec ces problématiques tout en devant se justifier. Mais comment justifier des blagues faites sur les homosexuels ou les attentats ?



Laurent Cantet vient faire un constat sans jamais offrir de réponses, ce sujet étant bien trop vaste et n'ayant à ce jour toujours aucune solution. Est-ce que les avis que nous émettions il y a quelques années reflètent forcément notre pensée d'aujourd'hui ? Est-ce qu'un simple tweet d'une centaine de caractères peut définir une personne ? Aujourd'hui Twitter est certes un outil formidable de communication mais peut aussi envoyer les personnes dans les pires travers dont celle de la provocation gratuite faite pour réagir. D'ailleurs la sphère cinéma de Twitter en est un parfait exemple lorsqu'on voit certains tweets de vidéastes promouvant allègrement le piratage ou autres absurdités de ce genre. Nous sommes loins de tweets aussi virulents que ceux d'Arthur Rambo mais c'est finalement assez proche dans ce que ça veut raconter de la société d'aujourd'hui. L'instantanéité du tweet qui empêche parfois toute réflexion, l'anonymat que ce réseau propose et cette impression d'avoir un espace libre où l'on peut s'exprimer et déverser sa colère. À tort pour Karim qui tente de se justifier en expliquant que ce Arthur Rambo n'était autre que son double maléfique qui cherchait à repousser les limites du politiquement correct. Symptôme également d'une jeunesse en colère qui a besoin de s'exprimer quitte à choquer et à outrepasser tout sens de la raison.

Un véritable chemin de croix s'opère pour Karim sans que ce dernier ne devienne une victime ou un martyr. Ses messages ont été écrit en connaissance de cause, à lui d'assumer ses erreurs. Ne serait-ce pas ça que de grandir ? Finalement, Karim n'a que 22 ans. Peut-on réellement lui imputer des messages écrit lorsqu'il avait 15-16 ans ? Sans cautionner ses actes, Laurent Cantet pose aussi l'épineuse question des traces que ce genre de messages laissent et leur répercussion sur les nouvelles générations nées avec Twitter dans les mains. Un aspect brillamment incarné par le jeune frère de

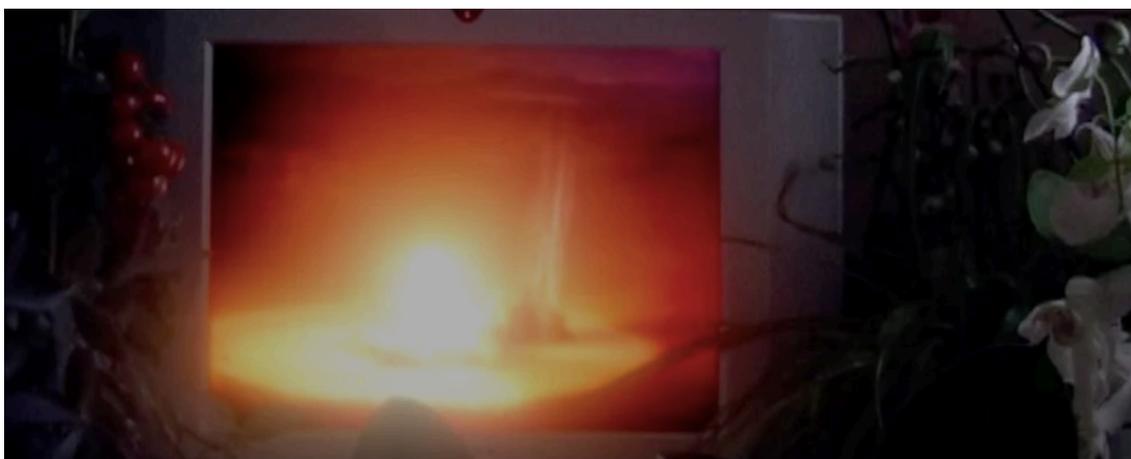
Karim dans une des scènes finales où ce dernier se reconnaît dans les tweets écrits par Arthur Rambo, chose qui permet à ce dernier d'enfin avoir ce déclic et de comprendre qu'il endosse une certaine responsabilité auprès des autres et notamment des jeunes de banlieue qui avaient enfin trouvé en lui un exemple à suivre. Toute une galerie de personnages gravite autour de Karim, ce qui permet de développer plusieurs avis pour ne jamais influencer le/la spectateur·ice. Sur un peu moins d'une heure et demie, Laurent Cantet arrive à brasser énormément de questionnements quant à la pertinence et aux répercussions des réseaux sociaux et ce qu'on y dit. Des répercussions professionnelles, personnelles mais aussi plus générales lorsque cela touche la sphère médiatique et politique où les différents partis s'en donnent à coeur joie pour faire de la récupération bien crasseuse.

Définitivement contemporain et actuel dans ce qu'il dépeint, *Arthur Rambo* offre bon nombre de pistes de réflexions quant à notre rapport aux réseaux sociaux, ce qu'ils peuvent nous apporter mais ce qu'ils peuvent aussi nous enlever en un clin d'oeil.

**Arthur Rambo de Laurent Cantet. Avec Rabah Naït Oufella, Sofian Khammes, Antoine Reinartz...
1h27**

Sortie le 2 février

TROISCOULEURS



CRITIQUE | ARTICLE | 3 MIN

Vu au FIFIB : Au jour d'aujourd'hui de Maxence Stamatiadis, un film de science-fiction destroy chez les seniors

Quentin Grosset | 2021-10-18

Maxence Stamatiadis (*A Better Self*, *Frisson d'amour*) a filmé ses grands-parents jusqu'à la mort de son grand-père avant de réinvestir ces images de famille – avec la complicité de sa grand-mère - et de monter un film de science-fiction destroy ancré dans le quotidien des seniors. Un premier long fascinant interrogeant la technologie, en forme de détournement drôle, tendre et un peu inquiétant.

D'une matière intime, le réalisateur franco-grec Maxence Stamatiadis, auteur d'une poignée de courts métrages, fait des miracles. Jusqu'en 2013, il a filmé le quotidien de ses grands-parents Edouard et Suzanne aux Pavillons-sous-bois en Seine-Saint-Denis, regardant l'une engueuler l'autre parce qu'il ne finit pas son assiette, parler de ses amies ou regarder *Les Anges de la télé-réalité*, suivant l'autre bricolant ou faisant de l'ordinateur.

D'une matière intime, le réalisateur franco-grec Maxence Stamatiadis, auteur d'une poignée de courts métrages, fait des miracles. Jusqu'en 2013, il a filmé le quotidien de ses grands-parents Edouard et Suzanne aux Pavillons-sous-bois en Seine-Saint-Denis, regardant l'une engueuler l'autre parce qu'il ne finit pas son assiette, parler de ses amies ou regarder *Les Anges de la télé-réalité*, suivant l'autre bricolant ou faisant de l'ordinateur.



Quelques années après la mort de son grand-père, Stamatiadis reprend ces rushes pour inventer en collaboration avec sa grand-mère un film situé en 2024, toujours en banlieue parisienne : celle-ci s'inscrit à une nouvelle app, permettant grâce à une IA de ressusciter les morts grâce au moyen d'un dossier d'infos (disque dur, photos perso...) sur la personne défunte. Sauf que la technologie a encore quelques progrès à faire... Le cinéaste, travaillant l'esthétique *face swap* dans tout ce qu'elle promet de plasticité, met au jour son étrangeté autant que ses petites défaillances, jouant sur les sautes de pixels, la défiguration. Et pousse l'anticipation dans ses retranchements lorsqu'il imagine que l'IA a mal digéré les écrits nihilistes qu'avait laissé Edouard derrière lui – celui-ci revient alors en tueur mutique et sanguinaire.

Faisant preuve d'une invention débordante dans le montage et les nouvelles directions qu'il fait prendre aux rushes d'origine, le film est aussi très touchant. Car la grand-mère du réalisateur participe au projet avec une spontanéité troublante et sans compromis. Si bien que son imaginaire à elle (soap, émissions de télé-réalité...) semble presque s'agréger à celui de son petit-fils, qu'il intègre sans condescendance et avec beaucoup de tendresse, donnant lieu à une écriture transgénérationnelle hybride et novatrice, qui aboutit parfois à l'impression d'une émission de Sophie Davant hackée par un cyborg déviant.



PODCAST – Dès ce jeudi, découvrez “Bord Cadre – La fabrique du cinéma indépendant”!



📌 Bord Cadre, le nouveau podcast de Sud Ouest, à l’occasion du FIFIB. © Crédit photo : Sud Ouest x FIFIB



Sud Ouest et le Festival international du film indépendant de Bordeaux (FIFIB) se sont associés pour produire un podcast en sept épisodes sur le cinéma indépendant

“Quand je serai grand, je ferai du cinéma”... Combien d’enfants ont rêvé un jour de traverser l’écran, d’entrer “dans le film”, et de lire leur nom inscrit au générique ?

A l’occasion du Festival du Film Indépendant de Bordeaux, Sud Ouest et l’équipe du FIFIB vous proposent un podcast inédit, en sept épisodes. Scénariste, producteur, réalisatrice, vendeur, programmatrice, distributeur, exploitant... Sept professionnels nous ont raconté leur parcours, leur métier et leur vision du cinéma.

Une série à retrouver un jeudi sur deux dès le 21 octobre sur sudouest.fr, fifib.com et sur toutes les plateformes de podcast.

Vous pouvez d’ores et déjà écouter la bande-annonce ici :



Bord Cadre

Bord Cadre - Bande-annonce



18 octobre 2021 • 1 min • Écouter plus tard



Fifib : 10 ans d'indépendance pour le festival bordelais

par Franck Finance-Madureira | 18 Oct 2021 | Reportage.



Ce soir s'achève l'édition anniversaire du festival international du film indépendant de Bordeaux, festival ovniesque qui a su marier exigence cinéophile, découvertes hors-circuit et ambiance festive et musicale.

Petit bilan de cette cuvée 2021 et gros plan sur la compétition « Contrebande », celle qui fait que le Fifib est le Fifib en proposant des films de tous formats misant sur une originalité de forme et de propos.

Les films hors-compétition et séances anniversaire de la section événementielle « Forever 10 » ont donné le ton de cette édition du festival autant par leur prestige que par leur ton : modernité, regard sur le monde d'aujourd'hui et dialogue avec la société. Après le Lion d'or à Venise et ses deux prix à Saint-Jean-de-Luz (Grand prix et Prix de la critique), *L'Événement* d'Audrey Diwan continue sa tournée des festivals automnaux, prouvant la triste contemporanéité de son propos à mettre en parallèle avec le très beau film de Sandrine Kiberlain, *Une Jeune fille qui va bien*, découvert à la Semaine de la critique et qui joue aussi avec le hors-champ pour se centrer sur l'expérience de son héroïne.

Côté français, le public bordelais a pu découvrir *Le Monde après nous*, le très joli premier film de Louda Ben Salah-Cazanas, ou celui, tragique et virevoltant d'Anaïs Volpé, *Entre les vagues*, et rien de moins que les nouveaux films de Thierry de Peretti (*Enquête sur un scandale d'Etat*, film d'ouverture), Laurent Cantet (*Arthur Rambo*), Samuel Theis (*Petite Nature*), Alice Diop (*Nous*), Alexis Langlois (*Les Démons de Dorothy*) ou Bertrand Mandico (*After Blue*).

Si le jury long métrages composé d'Anna Mouglalis, Charline Bourgeois-Tacquet, Diane Rouxel, Marie Papillon et Ludovic et Zoran Boukherma devra ce soir établir son palmarès parmi huit films dont deux français (*A la vie* d'Aude Pépin et *Vous ne désirez que moi* de Claire Simon) et trois coproductions (*Rien à foutre*, excellent film franco-belge d'Emmanuel Marre et Julia Lecoustre avec une Adèle Exarchopoulos au sommet, le franco-indien *Toute une nuit sans savoir* de Payal Kapadia et la plongée suédo-néerlandaise dans le porno US *Pleasure* de Ninja Thyberg), les jurées de la section « Contrebande », la réalisatrice

Frankie Wallach et son actrice de *Trop d'amour*, Agnès Hurtzel (*Jeune et Golri*), les comédiennes Raya Martigny et Dustin Muchovitz (vues chez Alexis Langlois et dans *Dustin* de Naïla Guiguet) et Aurélie Chesné (Libre Court sur France 3) auront à répartir des films originaux et forts répartis en quatre programmes.

La compétition « Contrebande »

C'est la fierté du FIFIB et pour Natacha Seweryn, directrice de la programmation du festival, « *chaque film répond à sa façon au caractère nécessaire et urgent de la création* ». Ces onze films (quatre longs et sept courts plus ou moins longs) sont tous français ou coproduits par la France et constituent une programmation d'une qualité, d'une richesse et d'une diversité exceptionnelles.

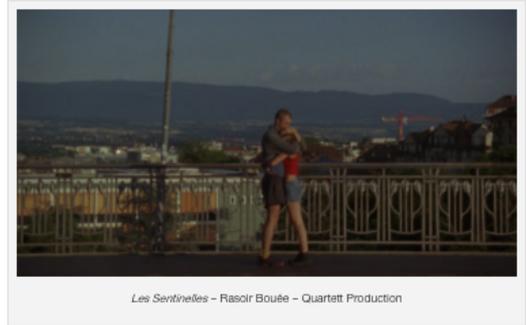
Le premier programme contrebandier cette année, c'est le film de 60 minutes réalisé par Gisèle Vienne à partir de sa création théâtrale culte, *Jerk* d'après Dennis Cooper. Plan séquence frontal face à la performance incroyable du comédien Jonathan Capdevielle, le film n'évite jamais le malaise que suscite la violence trash et sexuée du propos et parvient à transmettre des émotions à la base très théâtrales sans perdre de leur force.

Le deuxième programme qu'on aurait pu sous-titrer « Errances » proposent trois parcours erratiques très différents. D'abord celui de Léo (*Léo la nuit* de Nans Laborde-Jourdàa, 23mn), jeune père qui vit la vie comme un jeu et oublie ses enjeux en vivant l'instant, rien que l'instant. C'est charmant, ludique et plus profond que ça en a l'air. Autre errance, le pas de deux de Janna et Auréa, deux jeunes filles qui marchent dans un Paris estival à la recherche d'un hypothétique lieu pour danser, saisit par sa fraîcheur. Evoquant leurs amours multiples et complexes, elles échangent et questionnent l'époque en alternant gravité et légèreté au fil de la nuit et des rencontres (*Elles allaient danser* de Laïs Decaster, 30mn). Enfin, dans *Un Tipo strano*, film franco-italien de 45 minutes, Samuel Gratacap décrit avec justesse et humanité le parcours d'un jeune réfugié gambien en Italie. Ce portrait gracieux d'Amadou, jeune homme plein de vie et d'envies est mis en parallèle d'images qui documentent les migrations actuelles et les errances politiques sur le sujet. Un film simple, efficace et poignant.

Le troisième programme de cette compétition « Contrebande » est composé d'un court d'animation et d'un long documentaire. Dans *Mom*, Kajka Aki Ferrazzini interroge la force du rapport mère-fille dans une tragédie dystopique qui met en scène la force du souvenir et son pouvoir consolateur : 9 minutes immersives et haletantes. *As I Want* de Samaher Alqadi est un documentaire à la première personne dans lequel la réalisatrice interroge les violences sexuelles qui se sont produites lors de la révolution égyptienne sur la place Tahir et sa condition de femme et de mère. Le film, à la fois personnel et historique, intime et politique, est bouleversant d'intelligence.

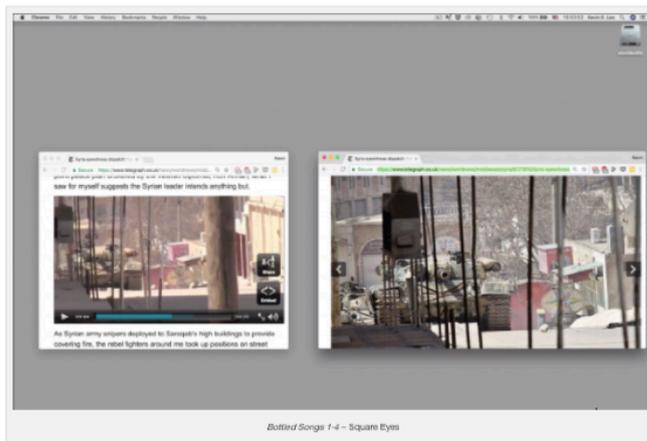
Le programme 4, malgré trois films aux tons très différents c'est un peu « Comment te dire adieu ? ». Dans *Les Sentinelles*, essai chorégraphique sur le départ, Nora annonce à son groupe d'amis qu'elle les quitte pour un ailleurs. Patrick Muroi nous entraîne dans 15 minutes d'un ballet-vérité qui permet aux sentiments mêlés une exaltation inhabituelle, hypnotique et salvatrice. *Tchau Tchou*, c'est un merveilleux court de confinement, qui, en 18 minutes, nous fait traverser une palette d'émotions assez folle. On est

touché par la relation forte qui unit une petite-fille à son grand-père qui vit loin (au Brésil) et avec qui elle communique via Facetime, ému par son décès, tandis qu'une scène toute simple d'enterrement numérique nous entraîne l'espace d'un instant sur des territoires burlesques. Une belle surprise que ce film de Cristèle Alves Meira ! Dans *Au jour d'aujourd'hui*, Maxence Stamatiadis suit le quotidien de Suzanne et Edouard aux Pavillons-sous-bois :



les relations avec leur petite-fille ado capricieuse, l'agression dont est victime Suzanne en voiture, et Edouard qui réfrène ses envies de meurtres en se défoulant sur des jeux vidéo violents avant de mourir. Quelques années après, Suzanne télécharge une appli qui lui permet de faire revivre son époux défunt. Avec son style naturaliste de zone pavillonnaire, Stamatiadis fascine avec ce film d'anticipation low-fi finalement très émouvant.

Le dernier programme était sans doute le plus conceptuel. D'abord, *Khtobtogone* de Sara Sadik dans lequel Zine, beur marseillais raconte en voix off et en images tunées en mode GTA quel homme il veut être avant de demander sa bien-aimée en mariage. Entre fantasmes de toute-puissance à coup de muscles et d'accessoires logotypés et aveux d'échec devant un monde qui le déconsidère, cette confession d'un enfant du siècle est saisissante et explore des territoires esthétiques et narratifs relativement inédits au cinéma. Tout comme *Bottled Songs 1-4* de Chloé Galibert-Lainé et Kevin B. Lee, un film de PC épistolaire, qui suit les échanges et cheminements de pensée des deux réalisateurs au sujet des méthodes de communication de l'Etat Islamique. C'est un peu abrupte et souvent trop théorique mais cela n'en reste pas moins une création visuelle, intellectuelle et émotionnelle innovante et passionnante à l'image de cette sélection « Contrebande ».



Le Monde

Laura Mulvey : « Aujourd’hui encore, je ne comprends pas le destin qu’a eu mon article sur le “male gaze” »

La cinéaste et militante féministe britannique, autrice d’un article de 1975 mis en avant aujourd’hui à la faveur du mouvement #metoo, revient, dans un entretien au « Monde », sur le contexte de ce texte et son propre cheminement.

Propos recueillis par Jacques Mandelbaum

Publié hier à 18h14, mis à jour hier à 18h47 ·  Lecture 4 min.



Laura Mulvey, cinéaste, militante féministe et théoricienne du cinéma. KAREN KNORR

La Britannique Laura Mulvey, 80 ans, était de passage au Festival international du film indépendant de Bordeaux. Cinéaste, militante féministe et théoricienne du cinéma, elle est notamment l'auteur d'un court article combatif, « Plaisir visuel et cinéma narratif », paru en 1975 dans la revue britannique *Screen*, repris dans son recueil d'articles *Au-delà du plaisir visuel. Féminisme, énigmes, cinéphilie* (Mimésis, 2017), et qui est devenu la pierre de touche de la théorie féministe sur le cinéma.

Elle y soulève, par le biais d'une relecture de Freud et de Lacan, la question du *male gaze* (le « regard masculin »), postulant que le cinéma classique hollywoodien se construit conformément à un désir masculin de domination qui est le moteur du récit, tandis que la femme y est réduite à un statut de pur objet. Cette thèse, qui a, au départ, reçu peu d'écho dans la cinéphilie française, a suscité, ces dernières années, à la faveur du mouvement #metoo, un regain d'intérêt.

Vous souvenez-vous de ce qui a constitué le déclic dans votre décision d'écrire « Plaisir visuel et cinéma narratif » ?

Oui, très bien. Nous étions, dans les années 1960, à Londres, une petite bande de gauchistes cinéphiles, disciples des *Cahiers du cinéma*, dont nous suivions les recommandations et la redécouverte du cinéma américain. Autant vous dire que c'était un comportement qui n'était pas très britannique. Les Britanniques n'aiment pas la culture populaire américaine, pas davantage les théories françaises.

Nous étions donc des cinéphiles heureux, jusqu'au jour où je me suis rapprochée du Mouvement de libération des femmes. Mon regard sur le cinéma a subitement changé. Tout à coup, des films qui m'avaient fait pleurer, que j'avais adorés, me laissaient à distance. Je pensais à la place des femmes à l'écran, j'étais passée d'un regard absorbé à un regard réflexif. En même temps, j'ai rejoint un club de lecture féministe, dans lequel nous lisions tout ce qui pouvait avoir trait à la minorisation des femmes. Freud a été pour moi un éblouissement. Tout cela a mené à l'écriture de cet article.

Rien de la spectatrice « absorbée » que vous étiez n'aura donc persisté en vous ?

Si, bien sûr. J'aimais toujours ces films, quelque part, mais la politique et la psychanalyse m'avaient en même temps ouvert les yeux à leur sujet.

Comment le texte a-t-il été reçu, à l'époque ? A-t-il eu un retentissement immédiat ?

Non, ça a pris du temps. Les études filmiques n'existaient pas encore au Royaume-Uni. En revanche, il a suscité un débat au sein des mouvements féministes, car certaines penseuses étaient violemment contre la psychanalyse, qu'elles considéraient comme une science patriarcale.

Pensez-vous qu'on puisse analyser les œuvres d'art selon le seul déterminisme de genre ? L'image, puissance de liberté et de mystère s'il en est, ne nous permet-elle pas, au contraire, de nous émanciper de nos déterminismes, de nous rêver autres que nous sommes ?

Mais bien sûr, et c'est bien ce regard sur le cinéma que j'appelle de mes vœux. C'est vraiment curieux, vous savez. Aujourd'hui encore, je ne comprends pas le destin qu'a eu mon article. C'était un texte qui avait une très forte inscription historique, c'était la rencontre de Hollywood, du féminisme et de la psychanalyse. Il ne pouvait être que de son temps. Je pense que c'est sa dimension de manifeste, son geste offensif qui lui a valu de durer. Le cinéma a, depuis, beaucoup évolué, et j'ai moi-même évolué comme spectatrice.

Pourrait-on dire que ce geste de combat vous a empêché d'entrer dans les nuances ? Car on trouve quand même, dans les films de Howard Hawks, de Raoul Walsh ou de Douglas Sirk pour ne citer qu'eux, des personnages de femmes combattives et admirables, qui en remontent à des hommes accablants de violence, de bêtise ou de veulerie...

J'en conviens entièrement. Mon texte était trop binaire. Je le trouve même aujourd'hui simpliste. J'ai d'ailleurs beaucoup retravaillé la question par la suite, en m'intéressant notamment à la place de la femme dans le mélodrame hollywoodien.

Dans l'appropriation qu'on fait aujourd'hui de votre article, on semble oublier que votre texte portait sur le seul corpus hollywoodien, et non sur le cinéma en général, que la modernité a considérablement transformé...

Je crois surtout que cet article est aujourd'hui devenu symbolique pour les jeunes générations. Même le « male gaze » est une expression que je n'utilise après tout qu'une seule fois dans ce texte, entre deux virgules. Mais il y a un renouveau de la conscience féministe qui l'a pris comme étendard et qui ne veut pas séparer ce qui se passe dans la vie de ce qui se passe sur l'écran. Si on utilise pour cela mon article, je n'y vois aucun inconvénient.

Le mouvement #metoo a libéré la parole des femmes victimes de violences, et on reproche au mouvement de jeter des gens en pâture et de mépriser les principes du droit. Où vous situez-vous dans ce débat ?

Pour moi, ce phénomène relève plus d'un travers des réseaux sociaux que de #metoo proprement dit. J'ajouterais que les femmes souffrent bien davantage sur les réseaux sociaux que les hommes. Si l'on met en balance ces deux enjeux, la misogynie l'emporte largement.

La gestion du passé est, elle aussi, une question sujette à questionnement et à débat. Vous écriviez d'ailleurs dans votre essai : « *On dit souvent qu'analyser le plaisir ou la beauté les détruit. C'est le but de cet article.* » Cela fait-il pour autant de vous une pionnière de la « cancel culture » ?

Ah, cette fameuse phrase ! Vous aurez compris qu'elle était faite pour choquer. C'est une évidence, pour moi, qu'il faut respecter les grandes œuvres du passé. En même temps, c'est aussi une immense tristesse, une immense désolation que de constater le peu de place qui a été fait aux femmes, ainsi qu'à tous les groupes victimes de racisme dans l'histoire de l'art. C'est une perte non seulement pour les victimes, mais pour l'humanité à part entière.

Jacques Mandelbaum

Cinéma : découvrez le palmarès complet du Fifib 2021

🕒 Lecture 1 min

Accueil • Culture • Cinéma



La 10e édition du festival international du film indépendant de Bordeaux s'est terminée hier soir. Voici le palmarès

Gros succès pour la 10e édition du Fifib, qui a accueilli 30 000 spectateurs lors des projections et soirées du festival. Voici le palmarès de la compétition.

Grand prix compétition long métrage

« À la vie » d'Aude Pépin sur Chantal Birman, sage-femme libérale et féministe.

Grand prix compétition Contrebande

« As I want » de Samaher Alqadi : Le Caire, 25 janvier 2013, une série d'agressions sexuelles a lieu place Tahrir. En réponse, des femmes en colère investissent les rues et Samaher Alqadi est là avec sa caméra.

Mention spéciale Contrebande

« Elles allaient danser » de Laïs Decaster.

Grand prix compétition française court métrage

« Palermo sole nero » de Joséphine Jouannais.

Prix de la meilleure musique originale (long métrage)

« Any Day now » de Hamzy Ramezan. Musique : Tuomas Nikkinen et Linda Arnkil.

Prix de la meilleure musique originale (court métrage)

« The life underground » de Loïc Hobi. Musique : Diego Baldenweg avec Nora & Lionel Baldenweg.

Mention spéciale Contrebande

« Elles allaient danser » de Laïs Decaster.

Grand prix compétition française court métrage

« Palermo sole nero » de Joséphine Jouannais.

Prix de la meilleure musique originale (long métrage)

« Any Day now » de Hamzy Ramezan. Musique : Tuomas Nikkinen et Linda Arnkil.

Prix de la meilleure musique originale (court métrage)

« The life underground » de Loïc Hobi. Musique : Diego Baldenweg avec Nora & Lionel Baldenweg.

Grand prix compétition française court métrage

« Palermo sole nero » de Joséphine Jouannais.

Prix de la meilleure musique originale (long métrage)

« Any Day now » de Hamzy Ramezan. Musique : Tuomas Nikkinen et Linda Arnkil.

Prix de la meilleure musique originale (court métrage)

« The life underground » de Loïc Hobi. Musique : Diego Baldenweg avec Nora & Lionel Baldenweg.

Prix France Télévisions du meilleur court-métrage

« Tchou Tchou » de Christèle Alves Meira.

Lauréats Nouvelle-Aquitaine Film Workout

Long métrage : « Nuestra película » de Diana Bustamante/Dublin Films et « Jeune cinéma » de Yves-Marie Mahé/Local Films

Court métrage : « Andy et Charlie » de Livia Lattanzio/Hippocampe Productions.
« Le Feu au lac » de Pierre Menahem/Barberousse Films. « L'Arrivée du soleil dans votre signe » de Lisa Giacchero/La Mansarde Cinéma. « Idiot fish » de Hakim Mao/Bobi Lux.

SENIORS REPORTERS

FIFIB 2021:
« Nos corps
sont vos
champs de
bataille », un
titre choc pour
un film
poignant !



Publié par [brigitte954](#)

Un bouleversant documentaire sur un difficile parcours d'intégration. La projection de ce film en présence de la réalisatrice Isabelle Solas, a suscité beaucoup d'émotions dans une salle comble qui a manifesté son intérêt par de nombreuses questions. Il a fallu 7 ans à Isabelle Solas pour réaliser ce long métrage documentaire consacré à la visibilité des personnes transgenres en Argentine, sur fondement de nouvelles dispositions avant-gardistes

concernant l'identité de genre (loi adoptée en 2012 sous le gouvernement Kirchner) dans un pays conservateur. Pour ce faire, la réalisatrice est allée à la rencontre de la communauté trans, se mêlant à elle afin de mieux appréhender leurs revendications. Malgré certaines avancées sociales, cette population reste en marge de la société, se livrant même pour survivre à la prostitution, d'où cette révolution sexuelle et féministe, qui est dépeinte et analysée ; thème militantisme qui touche beaucoup et anime Isabelle Solas. Isabelle Solas a remporté pour ce film le prix « Premio Maguey » au festival du film international de Guadalajara au Mexique. Prix créé, il y a quelques années pour encourager une culture basée sur la non-discrimination, la diversité et l'acceptation d'une orientation sexuelle différente.

Yannick et Brigitte

FIFIB 2021: Frankie Wallach, membre du jury Contrebande : « se laisser emporter et, en même temps, être dans l'analyse pure »



Publié par [EJ Nyver](#)

Frankie Wallach est membre du jury Contrebande et courts-métrages. Cela veut dire voir 8 à 10 films par jour. Et, décider collectivement à qui remettre un prix. Comédienne, réalisatrice, comment s'y prend-t-elle ? À quoi est elle sensible ? Quel lien avec son parcours, en particulier la réalisation de son film 'Trop

d'amour' projeté au FIFIB l'an dernier ?

La bio publiée dans le programme du FIFIB nous apprend que Frankie a 27 ans et que « elle se frotte à la comédie dès l'âge de 8 ans, et tourne pour Josée Dayan, Lisa Azuelos ou Simon Pastier ». Sans jamais suivre le moindre cours de théâtre. À 16 ans, elle arrête et après le bac file à Londres, à Kingston Collège, où elle apprend surtout la théorie du cinéma. Pendant 3 ans. Elle rédige un mémoire sur Léos Carax. Retour à Paris, elle fait l'École du Jeu de Delphine Eliet, basée à la Goutte d'Or à Paris. Une approche très corporelle du jeu, peu psychologique. Elle qui avait la phobie des auteurs classiques finit par les découvrir, Victor Hugo par exemple. « Je me suis reconstruite ». Elle décide alors de « réaliser ses propres projets » et commence par un court métrage puis un long métrage, sur sa grand mère, Julia Wallach, rescapée des camps de concentration. Elle a

présenté ce film au FIFIB l'an dernier. Mais « sans fête » en raison de la pandémie. Alors cette année, elle revient avec grand plaisir à Bordeaux pour siéger cette fois-ci au jury Contrebande. Contrebande présente des films « réalisés en dehors des schémas classiques de financement, chaque film répond à sa façon au caractère nécessaire et urgent de la création ». Cette année, la section comprend 4 longs métrages et 7 courts métrages en compétition.

Comment attribuer un prix ?

« Comment ça se passe de l'autre côté ? Est-ce que ce sont toujours les mêmes films qui sont primés ? Comment décider d'attribuer un prix ? » Telles sont les questions que Frankie Wallach avait en arrivant. Depuis, elle a plongé dans le grand bain. Cela demande une « concentration permanente ». « On est dans l'analyse pure, en se méfiant des éventuels effets halo : un film trop bien filmé, trop léché, trop démonstratif mais finalement trop prévisible ». Elle aime se

laisser emporter, être surprise. Sinon, elle s'ennuie très vite. Pour cela elle ne se documente pas avant sur le film et la personne qui l'a réalisée. Elle vient pour se sentir « remuée », « déplacée ». Elle regrette une « tendance à trop récompenser l'engagement politique, au détriment des comédies » qui en disent parfois autant sinon plus sur la vie. Malgré un rythme soutenu, elle trouve cette mission « plaisante ».

Un film d'autofiction

Il y a une cohérence et une continuité entre ce que dit Frankie Wallach sur son rôle en tant que jurée et la façon dont elle a réalisé son premier film 'Trop d'amour'. Un film pour dire son « amour » à sa famille, mais aussi lui dire « au revoir », savoir rire pour cacher sa pudeur. Dans une interview à Sessùn, elle qualifie son film de « feeling good movie infusé de la Shoah ». Elle raconte son histoire familiale à travers sa grand-mère, Julia, rescapée des camps de la mort mais qui « aujourd'hui sourit, danse, a fondé

une famille, vit ». Pour démarrer son film, elle se lance dans un financement participatif et recueille 20 000 euros sur les 5 000 attendus et finit par rencontrer des producteurs qui la soutiennent. Son film balance entre réalité (elle joue son propre rôle, sa grand-mère et son père aussi) et fiction, avec des comédiens professionnels pour jouer le reste de la famille. De l'auto-fiction en quelque sorte. Elle adore passer du rire aux larmes, et réciproquement. Son film a été acheté par Canal+ pour être diffusé via CanalPlay. « Vivre », voilà la leçon qu'elle retient de l'histoire de sa grand-mère. Et aussi, ce qu'elle aime retrouver dans les films qu'elle voit.

Frankie Wallach, cinéaste de la vie. Retenez bien ce nom.

FIFIB 2021: Une ouverture sur le jeune public



Publié par [Shan](#)

Le festival du film indépendant de Bordeaux n'a pas oublié les enfants auxquels il a consacré trois programmes de films d'animation précédés chacun de petits dessins animés humoristiques. Il en ressort une volonté de mettre en avant, dans le monde traditionnel des contes de fée, une affirmation de soi des princesses et leur volonté d'échapper à la condition féminine imposée : par le choix de l'amour dans « *la Princesse et le bandit* » ou le choix d'un métier dans « *Zebulon le dragon et les médecins volants* ». Dans ce conte la Princesse obtient, après quelques péripéties, le droit de renoncer à la couronne pour suivre sa vocation de soigner les

animaux. « *Moi aussi quand je serai grande* » déclare Maya (quatre ans) en sortant de la salle, je serai médecin des animaux ». Beau programme pour susciter des vocations.

Chantal

Interview de Johanna Caraire, déléguée générale du FIFIB

Elle invite le public à réinvestir les salles de spectacle.

Bertrand BARRIEU – Patrick JALLAGEAS



Publié par [jallageas](#)

À l'occasion de l'ouverture du 10^{ème} Festival International du Film Indépendant de Bordeaux FIFIB, Johanna Caraire, déléguée générale du festival, retrace l'historique de cette aventure. Elle appuie sur le rôle du collectif, permanents comme bénévoles, retrace quelques moments particulièrement marquants et caractérise l'identité du festival et les particularités de cette édition 2021. Malgré les incertitudes actuelles pour la culture en général et le cinéma en particulier, elle reste optimiste pour le devenir de cette création encore jeune.

Cinéma mon amour! selon John Sayles



Publié par [jallageas](#)

Dans le cadre de la 10ème édition du festival du film indépendant de Bordeaux, une masterclass autour du réalisateur américain John Sayles s'est déroulée le dimanche 17 octobre 2021 au cinéma UGC.

Le FIFIB rend hommage au cinéaste John Sayles, emblématique représentant du cinéma indépendant. Cet événement est relayé en France par une rétrospective à la Cinémathèque. Nathan Reneaud, programmateur du festival, présente l'œuvre de John Sayles avant la projection de *Lianna* comme étant : « ... *une œuvre profondément américaine dans ses questionnements sur le rapport à l'histoire, sur la question de la frontière, attentive aux*

dynamiques de classe, de race, de genre... ». Cinq films de cet auteur sont au programme du FIFIB, ainsi qu'une Masterclass.

La Masterclass John Sayles

Cinéma mon amour aurait pu introduire ce cours de partage d'expérience (définition partielle d'une Masterclass) qui a réuni pour l'occasion deux couples unis dans la vie et au cinéma: Émilie Lesclaux (productrice), Kléber Mendonça Filho (réalisateur brésilien) d'une part, Maggie Renzi (productrice) et John Sayles d'autre part. Nathan Reneaud modérateur de cette soirée présente cette rencontre comme étant celle « *d'âmes sœurs* ».

Une conversation en trois temps

Nathan Reneaud a organisé la rencontre autour de trois thématiques: produire et réaliser un long métrage, femmes en ce monde et frontière(s). L'interrogation de

la frontière est essentielle dans l'œuvre des deux cinéastes (Lone star pour Sayles, Bacurau pour Mendonça Filho). La présence féminine est également manifeste dans les films de Sayles (Lianna et l'homosexualité féminine) comme dans ceux de Mendonça Filho (Clara dans Aquarius).

Des projections de séquences et musiques emblématiques introduisent les échanges. Ceux-ci vont aborder la démarche des réalisateurs, Sayles insiste sur l'importance de la structure du film qui agrège le récit. Plutôt qu'engagés, les deux cinéastes préfèrent se considérer comme concernés par les causes qui imprègnent leurs réalisations. Mendonça Filho est bien conscient de son rôle quand il écrit« ...nous sommes des acteurs politiques et vivants de l'Histoire« .

Comme prévue dans cette conversation, la relation que ces deux réalisateurs entretiennent avec leurs

épouses-productrices est naturellement abordée. Émilie Lesclaux parle « *de l'équilibre qu'il est nécessaire de trouver entre les volontés du créateur et le contrôle du budget* ». Maggie Renzi sous-entend quant à elle « *que son réalisateur de mari a pu compter sur quelqu'un de très organisée!* ».

Le public venu participer à cette rencontre a pu repartir avec le sentiment d'avoir vécu une « *heure joyeuse* » avec des amis qui incarnent l'amour du et dans le cinéma. Un cinéma d'auteur qui, en aiguisant notre perception du monde, éclaire l'existence.

Patrick Jallageas

SOROCINÉ

MIS À JOUR LE 19 OCTOBRE 2021 — CHRONIQUES, INTERVIEWS

RENCONTRE AVEC LAURA MULVEY



« Voir avec l'esprit autant qu'avec les yeux »

Grande théoricienne féministe du cinéma, la Britannique Laura Mulvey était l'une des invité-es de la 10e édition du [FIFB](#), le festival international du film indépendant de Bordeaux. L'occasion de la rencontrer pour parler de son œuvre théorique, de ses films en tant que réalisatrice (dont certains étaient présentés au festival), et de son regard sur les évolutions du cinéma en matière de représentation des femmes.

Anna Marmiesse : Quand et comment avez-vous commencé à regarder les films avec une perspective féministe ?

Laura Mulvey : Pendant les années 60, j'étais une vraie cinéphile. Mes ami-es et moi étions de gauche, diplômé-es du supérieur, mais nous étions aussi des francophiles et nous suivions de très près les Cahiers du Cinéma. Nous regardions des films hollywoodiens, faisons des listes de nos réalisateurs préférés. C'était une existence heureuse ! Puis j'ai commencé à être influencée par le Mouvement de libération des femmes, vers 1970. Là, je me suis mise à regarder le cinéma avec des yeux différents. J'ai constaté qu'au lieu d'être absorbée par le film, j'observais et j'analysais l'image des femmes à l'écran et sa portée politique.

Le système hollywoodien que nous aimions, le cinéma de studio, était désormais ancien. Des nouveaux cinémas émergeaient : le cinéma du tiers-monde, des films de femmes, le cinéma expérimental aux Etats-Unis et en Europe... L'atmosphère changeait.

Le système hollywoodien que nous aimions, le cinéma de studio, était désormais ancien. Des nouveaux cinémas émergeaient : le cinéma du tiers-monde, des films de femmes, le cinéma expérimental aux Etats-Unis et en Europe... L'atmosphère changeait.

À cette période, j'ai rejoint un groupe de lecture féministe et nous lisions « les grandes œuvres des grands hommes » en analysant leurs angles morts et ce qu'ils disaient sur le sort des femmes dans la société patriarcale. On lisait *L'Origine de la famille* d'Engels, Lévi-Strauss sur l'échange des femmes, puis on s'est mises à lire Freud. On a été saisies car il abordait directement les questions de genre, de sexualité, d'identité sexuelle, la manière dont la famille patriarcale est structurée, etc. Bien que nous n'ayons pas tout « absorbé » de lui, Freud nous a offert un langage, des concepts, un vocabulaire avec lesquels il était possible de commencer à parler de ces questions d'une nouvelle manière.

Mon essai (*Visual pleasure and narrative cinema*, 1975, ndlr) est arrivé à cette jonction : je prenais du recul sur Hollywood en le choisissant comme centre de ma critique, et je me servais de Freud et de la façon dont il analysait les relations entre hommes et femmes comme des relations de pouvoir. Cette relation de pouvoir se reflétait dans le voyeurisme mis en scène dans les films.

Vous avez introduit le concept de « male gaze ». Pourquoi selon vous celui-ci est-il toujours en usage aujourd'hui ?

L.M : Pour rappel, l'essai parle en réalité surtout de voyeurisme. Je ne mentionne le « male gaze » qu'une seule fois ! Mais cette idée de regard masculin est en quelque sorte sortie de l'article et a commencé à circuler. Je pense qu'elle est importante aujourd'hui car l'idée de « male gaze » contient un certain nombre de résonances, qui n'ont pas seulement à voir avec ce qui se passe à l'écran, mais aussi avec les oppressions au sein de l'industrie du cinéma. Le regard masculin s'applique aussi à l'extérieur. Les relations à l'écran sont reproduites dans les relations de travail. Cela faisait écho à l'idée que les voix des femmes n'étaient pas entendues. Mais les choses semblent être en train d'évoluer. C'est dans des moments comme ça, où les voix se font entendre, que les choses peuvent changer.

Avez-vous l'impression que certains aspects de votre travail et de vos idées sont mal compris, mal utilisés de nos jours ?

L.M : Ça ne me dérange pas. Cet essai est tellement vieux ! Je l'ai écrit au milieu des années 70. De mon point de vue, il appartient désormais à la culture populaire, plutôt qu'à moi. Et si je commençais à m'inquiéter de la manière dont il est utilisé, ce serait un peu obsessionnel !

Je serais donc réticente à l'idée de dire que le regard féminin, le voyeurisme féminin, devrait remplacer le voyeurisme masculin

Pourquoi avez-vous ressenti le besoin ou le désir de réaliser des films à un moment donné de votre carrière ?

L.M : En un sens, ça a été le hasard. Mon collaborateur et mari de l'époque (Peter Wollen, ndlr) a obtenu un travail aux Etats-Unis, à l'université de Northwestern. Nous y sommes allé-es avec notre petit garçon et nous avons laissé derrière nous le milieu intellectuel britannique. On s'est retrouvé-es tous les deux, comme un petit collectif. On commençait à s'intéresser au cinéma expérimental. On s'intéressait tous les deux à la psychanalyse, Peter adorait la linguistique, la sémiotique. Le patron de Peter, le chef du département, était un grand ami. Notre amitié était fondée sur notre amour commun du cinéma hollywoodien. Un jour il nous a dit : « *Peter et Laura, si vous aimez tellement tous ces trucs d'avant-garde, on a du matériel ici, des caméras 16mm qui ne sont pas utilisées par les étudiants, pourquoi vous n'essayez pas de faire un film, pour qu'on voit de quoi il s'agit ?* ». C'est comme ça qu'on a commencé. Ce premier film (*Penthesilea: Queen of the Amazons*, 1974, ndlr), on l'a surnommé notre film de la terre brûlée.

Juste avant, Peter avait écrit un essai sur *Vent d'est* de Godard et il avait trouvé le concept de « contre-cinéma ». Un cinéma qui rejeterait les principes et les conventions du cinéma « mainstream ». Notre point de départ était donc : comment rejeter tout ce qui est arrivé avant. Et comment concevoir une sorte de retour à zéro. Au cette époque, on écrivait des articles sur le cinéma, et l'idée de transcrire les idées sur la page en idées à l'écran nous semblait très excitante.

Lors de la présentation de *Crystal Gazing* (1982) au festival, vous avez mentionné l'idée que votre travail de réalisatrice est comme « coupé en deux », entre les films des années 70 et ceux des années 80. Quelle est la nature de cette rupture, sur le plan thématique comme esthétique ?

L.M : Les opportunités qui existaient dans les années 70 pour faire des films expérimentaux assez extrêmes étaient nombreuses. Il y avait beaucoup d'activité dans ces mouvements-là, pour faire des films mais aussi pour écrire, faire de la recherche, réfléchir à l'histoire : on se référait notamment à l'avant-garde française et à celle de la période soviétique, Eisenstein, Brecht, etc. Beaucoup de magazines se créaient, comme *Screen*, dans lequel mon essai a été publié. Il y avait des conférences, des séminaires, des projections, des cycles. Par exemple, au National Film Theatre en 1973, j'ai vu pour la première fois un film de Chantal Akerman, *Hôtel Monterey*, ainsi qu'un film d'Yvonne Rainer. Ces films ont été très importants. Et il y a bien sûr eu *Jeanne Dielman*. Donc beaucoup de nouveaux films réalisés par des femmes.



Crystal Gazing – Laura Mulvey et Peter Wollen (1982)

En Grande-Bretagne, le British Film Institute a commencé à soutenir ces nouveaux cinémas. Il y avait un peu d'argent, beaucoup d'idées et d'énergie. Et l'existence de pellicules 16mm nous a été utile. Dans le mouvement, il y avait d'un côté les artistes et cinéastes, de l'autre les collectifs agit-prop – on travaillait tous et toutes ensemble pour ce nouveau cinéma. Et les idées du féminisme étaient reconnues. Il faut se souvenir qu'à l'époque il n'y avait pas vraiment d'études de cinéma. On n'était pas dans quelque chose d'académique. C'était une période très fertile pour notre travail. Avec le recul, on réalise à quel point c'était une erreur de penser qu'on pourrait changer le monde avec des films d'avant-garde. *Ça ne marche pas !* (phrase prononcée en français, ndlr)

Puis, avec l'élection de Thatcher en 1979, deux choses sont arrivées. D'abord, notre optimisme a fondu, cette utopie illusoire s'est terminée. Mais aussi, très rapidement, il y a eu des coupes budgétaires. Et il n'était plus possible pour le British Film Institute de faire des films qui n'avaient pas de valeur sur le marché, qui ne rapportaient pas d'argent. Quand Channel 4 (chaîne de la télévision publique britannique, ndlr) est arrivée en 1982, encore marquée par les aspirations des seventies, la mode était aux films certes radicaux mais plutôt sur un modèle art-et-essai, moins expérimental. Des choses très intéressantes, enthousiasmantes, comme *Meurtre dans un jardin anglais*, *My beautiful laundrette*... mais assez différentes du travail que nous faisions jusque là. Et c'était de la télévision, alors que je me considérais comme une personne de cinéma, qui travaillait sur le celluloïd.

Est-ce la raison pour laquelle vous n'avez pas continué à faire des films, après les années 80 ?

L.M : À un moment, ma collaboration avec Peter a touché à sa fin, vers le milieu des années 80. J'étais très désorientée par les changements politiques, et je ne sentais plus de but, d'objectif, comme avant. Je n'avais pas vraiment d'ambition, d'idée à offrir. L'impact que la politique conservatrice avait sur notre pays demandait selon moi une autre sorte de cinéma, quelque chose de plus nerveux, de plus documentaire, et je ne pensais pas avoir les compétences pour ça. Je ne pouvais pas changer de genre comme ça !

Si le slogan « male gaze » a réussi quelque chose, c'est de rendre les gens conscients qu'un tel phénomène existe.

Vous présentez une séance de *Mirage de la vie* (1959) de Douglas Sirk au FIFIB. Qu'est-ce qui vous intéresse et vous plaît dans ce film ?

L.M : Quand j'ai commencé à m'éloigner un peu du cinéma hollywoodien que j'aimais tant, j'ai quand même conservé un goût pour les mélodrames, ces films faits pour les femmes, qui parlaient souvent de femmes un peu plus âgées, de mères, de leur sexualité, de la famille, des relations et rivalités œdipiennes... Ces films étaient intéressants d'un point de vue féministe et d'un point de vue psychanalytique. Ce sont des films qui souvent avaient été méprisés par la critique de l'époque. Les premières critiques de Sirk disaient « *un réalisateur brillant, mais quel dommage qu'il doive faire ces films sans intérêt* ». Alors que les théories féministes comprenaient que ces films étaient certes brillants mais pas du tout sans intérêt ! Je trouve aussi que *Mirage de la vie* est un superbe film sur la race, qui a probablement essayé de reconnaître à sa façon le mouvement des droits civiques qui prenait de l'ampleur à ce moment-là aux Etats-Unis.



Que pensez-vous des théories récentes autour du « female gaze » comme alternative au « male gaze » ?

L.M : Mon français n'est pas assez bon pour pouvoir lire le livre (*Le regard féminin* d'Iris Brey, ndlr). Mais cela m'inspire une réflexion : ma critique du voyeurisme, très influencée par Freud, se servait de l'idée freudienne que les différences de genre étaient construites autour de différences de pouvoir. Freud comprenait que le pouvoir masculin était fondé sur des structures inconscientes. Et donc que le patriarcat est une structure inconsciente autant qu'un système politique. Je serais donc réticente à l'idée de dire que le regard féminin, le voyeurisme féminin, devrait remplacer le voyeurisme masculin. Je pense que la fonction des femmes en politique est de questionner les structures du pouvoir, pas de les reproduire et de les remplacer.

Iris Brey dans son livre parle du regard féminin non pas comme d'un pendant féminin du male gaze, mais plutôt comme d'une alternative, qui permet davantage d'empathie avec les personnages féminins notamment.

L.M : C'est ce qui m'a toujours intéressée : une manière alternative de voir. J'appelle ça la curiosité. Dans mon livre *Fétichisme et curiosité*, je décris le fétiche comme un refus de voir, une fixation obsessionnelle sur une chose, souvent de la psyché masculine sur le corps féminin. À l'opposé, la curiosité est une manière de voir plus souvent associée aux femmes – on peut remonter jusqu'au mythe de Pandore. Le regard curieux est un regard ouvert, qui veut en savoir plus, il est incertain et n'a pas de but particulier en tête. Il est associé à l'énigme, au mystère, aux jeux d'esprit. Une façon de voir avec l'esprit autant qu'avec les yeux.

Que pensez-vous du cinéma contemporain ? Y a-t-il eu une évolution concernant la question du regard ?

L.M : Je pense que de nos jours, il y a une conscience, une sensibilité à ces questions. Si le slogan « male gaze » a réussi quelque chose, c'est de rendre les gens conscients qu'un tel phénomène existe.

Il y a quelques années, j'ai trouvé le film *Wonder Woman* intéressant. Dans le cadre d'un film populaire, d'un blockbuster, j'ai trouvé puissante la manière dont la figure de l'héroïne était utilisée en lien avec la guerre, la violence, notamment dans ce contexte de la Première Guerre Mondiale. Cela rappelle à quel point le monde souffre de l'obsession masculine pour la violence. Et l'une des manières dont les femmes pourraient, devraient fonctionner politiquement est de créer comme un pas de côté par rapport au discours de violence qui est si prégnant dans le patriarcat.

Y a-t-il des réalisatrices contemporaines que vous appréciez ?

L.M : J'ai écrit dans mon dernier livre sur Clio Barnard et son film *The Arbor* réalisé en 2010, un film extraordinaire. Et... qui d'autre ? Aidez-moi !

Est-ce que vous aimez Kelly Reichardt, par exemple ?

L.M : Je n'ai pas vu ses films, hélas. Je vis à la campagne avec ma sœur depuis quelques temps, on ne va pas beaucoup au cinéma ! Je voulais regarder *First Cow* mais ma sœur n'avait pas envie. Mais on a regardé *Dix pour cent*, on adore !

Un grand merci à Anna Marmiesse pour cette passionnante interview

Copyright photo : Portrait de Laura Mulvey au FIFIB – Gabriel Renault

On se fait un ciné - 19 octobre 2021 (national)

L'évènement d'Audrey Diwan

qui, au beau milieu de ses études littéraires pour devenir professeure, tombe accidentellement enceinte. Il est impensable pour elle de garder cet enfant et de renoncer à ses rêves. Sauf qu'en 1960, personne n'est prêt-e à l'aider. Commence un véritable parcours de la combattante.



Audrey Diwan nous avait déjà agréablement surpris il y a quelques années avec son premier long-métrage *Mais vous êtes fous* (<https://onsefaituncine.com/2019/04/15/mais-vous-etes-fous-codependance/>) qui dépeint un couple en crise avec un mari toxicomane et une femme incapable de s'en détacher. Avec ce second film, la réalisatrice nous confirme tout son talent et la sensibilité qu'elle est capable de mettre au service de l'histoire qu'elle raconte. Choissant un cadre serré (1:37) et une caméra à l'épaule, elle nous enferme au plus près d'Annie. Le cadre empêche tout échappatoire, toute aide extérieure. Les différentes mises au point accentuent encore plus cette idée de solitude qui se crée alors qu'Annie porte seule ce fardeau de la grossesse. Lorsque le peu de personnes apprend ce qu'elle compte faire, ces dernières préfèrent l'abandonner de peur de se retrouver en prison.

Le temps défile différemment. Un compte à rebours correspondant aux nombres de semaines du fœtus devrait sonner comme un moment de joie et d'impatience, mais résonne ici comme un couperet prêt à tomber à n'importe quel moment. Il faut vite avorter avant que ce ne soit trop tard mais comment faire lorsque son médecin de famille ni même ses ami-e-s ne veulent l'aider ? Heureusement, Annie trouve une solution, ressort la tête de l'eau, respire. Cette accalmie n'est que de courte durée car la réalisatrice nous enfonce de nouveau la tête sous l'eau. Point de scène violente mais des sensations qui nous traversent le corps lorsque Annie se retient d'hurler de douleur lors de l'avortement (une scène d'une intelligence folle de par sa durée, ce qu'elle montre et ce qu'elle se refuse de montrer) ou lorsqu'elle pleure de douleur dans son lit.

Malgré toute la noirceur du sujet, le film est solaire. La photographie chatoyante nous enveloppe, la caméra embrasse le personnage d'Annie qui se découvre (autant physiquement que psychologiquement) en tant que femme et qui, malgré tous les obstacles qui se dressent sur sa route, continue sans cesse de se battre pour avoir le droit d'être ce qu'elle veut. À ce titre, il est aussi juste d'encenser la réalisatrice Audrey Diwan que son actrice principale Anamaria Vartolomei absolument éblouissante dans ce rôle, donnant corps et âme à ces milliers de jeunes femmes qui ont du avorter clandestinement.

Expérience physique éreintante, *L'Évènement* aura bien mérité son Lion d'or de part sa réalisation à fleur de peau, son interprétation magistrale et son sujet qui, rappelons-le, est encore tabou dans beaucoup de pays dans ce monde. Un choc saisissant et brillant.

***L'Évènement* de Audrey Diwan. Avec Anamaria Vartolomei, Kacey Mottet Klein, Luàna Bajrami...
1h40**

Sortie le 24 novembre

Rue89Bordeaux



« À la vie », portrait d'une sage-femme féministe, Grand prix du Fifi 2021

par **Walid Salem**.
Publié le 19 octobre 2021.
Imprimé le 09 novembre 2021 à 15:55
733 visites. Aucun commentaire pour l'instant.

La 10^e édition du Festival international du film indépendant de Bordeaux s'est achevée ce lundi 18 octobre. *À la vie*, premier long métrage d'Aude Pépin, remporte le Grand prix. Ce film-documentaire dresse le portrait de Chantal Birman, sage-femme libérale et féministe qui a consacré sa vie à défendre les droits des femmes.

Dès les premières minutes du film d'Aude Pépin, *À la vie*, Chantal Birman emporte le spectateur dans l'exercice de son métier. Sage-femme et militante féministe, sa voix semble familière, tout comme sa bienveillance empreinte de lucidité et d'humanisme. Sans attendre, l'on se retrouve dans l'intimité de ce métier qui prévient, rassure et accompagne. Une caméra souvent à l'épaule guette la moindre tristesse, doute, joie ou bonheur.

Chantal Birman, aujourd'hui âgée de 72 ans, tourne ainsi la page et quitte une profession qu'elle a exercée pendant 50 ans. « J'ai commencé ma carrière en me battant autour de l'avortement. Je veux terminer en sortant le sujet de la mortalité de la jeune mère du tabou dans lequel il est », déclare-t-

elle faisant référence à une incroyable détresse : le suicide est la deuxième cause de mortalité maternelle.

Tourné en 2019, le film a également suivi le mouvement de colère des sages-femmes dans la rue, celui-ci étant toujours actif de nos jours. Le choix du jury longs-métrages de la [10^e édition du Festival international du film indépendant de Bordeaux](#) – composé des réalisateurs Zoran et Ludovic Boukherma, de la réalisatrice Charline Bourgeois-Tacquet et des comédiennes Anna Mouglalis, Marie Papillon et Diane Rouxel – met indirectement la lumière sur une situation qui contraint un métier aux règles du profit et de la rentabilité dans les hôpitaux.



À la vie d'Aude Pépin, sort en salles ce mercredi 20 octobre 2021 (photo Tandem films)

Palmarès complet

- Grand Prix – Compétition internationale de longs-métrages :
À la vie d'Aude Pépin (France / 2020 / 78 min / documentaire)
- Prix de la meilleure musique originale – Compétition de longs-métrages :
Any Day Now de Hamy Ramezan (Finlande / 2020 / 82 min / fiction)
Musique : Tuomas Nikkinen & Linda Arnkil
- Grand Prix – Compétition Contrebande :
As I Want de Samaher Alqadi (Égypte, France, Norvège, Palestine, Allemagne / 2021 / 88 min / Documentaire)
Mention spéciale – Contrebande : *Elles allaient danser* de Laïs Decaster (France / 2021 / 30 min / Fiction)

- Grand Prix – Compétition française de courts-métrages :
Palermo Sole Nero de Joséphine Jouannais (France / 2021 / 26 min / docufiction)
- Prix de la meilleure musique originale – Compétition de courts-métrages :
The Life Underground de Loïc Hobi (Suisse / France / 2021 / 20 min / Fiction)
Musique : Diego Baldenweg avec Nora Baldenweg & Lionel Baldenweg
- Prix du meilleur auteur de court-métrage :
Tchau Tchou de Cristèle Alves Meira (France / 2021 / 18 min / Fiction)
- Lauréats du Nouvelle Aquitaine Film Workout :
Longs-métrages : *Nuestra Película* de Diana Bustamante – *Jeune Cinéma* de Yves-Marie Mahé
Courts-métrages : *Andy et Charlie* de Livia Lattanzio – *Le Feu au lac* de Pierre Menahem – *L'Arrivée du Soleil dans votre signe* de Lisa Giacchero – *Idiot Fish* de Hakim Mao

TROISCOULEURS



Vu au FIFIB : « La Verrue » de Sarah Lasry, un ensorcelant film de sorcières à hauteur d'enfant

Quentin Grosset | 2021-10-19

Une petite fille, Salomé, s'interroge sur le couple à trois que forment ses parents avec une nouvelle venue. Tandis que des verrues lui poussent sur le nez, l'enfant se découvre d'étranges pouvoirs... Dans ce court métrage troublant, Sarah Lasry (*Les Voix volées*) dépeint cette période où l'idéalisation aveugle des parents par leur progéniture en prend un coup.

Les parents de Salomé se mettent en couple à trois, mais sans donner d'explication à leur fille et sans parvenir à trouver l'équilibre dans leur nouvelle configuration amoureuse. Avec ces non-dits, Sarah Lasry compose une mise en scène à hauteur d'enfants : filets de lumière par des portes entrouvertes, serrures dans lesquelles on peut poser un œil discret, regards implicites entre les adultes que les enfants, pas dupes, savent très bien décoder. Un jour, des verrues poussent sur le nez de Salomé – on peut se demander si elle somatise, mais la cinéaste ne tranchera jamais, basculant soudain et avec brio dans le cinéma de genre.



Tandis que le père de Salomé, devenu irascible, tend à la rejeter autant par peur qu'elle soit contagieuse que par appréhension qu'elle ne s'immisce dans ses affaires, une dermatose va donner les moyens à la jeune fille de prendre de l'assurance... À partir de cette scène où l'azote liquide vapoureux ciblant les verrues remplace le chaudron de sorcière, Lasry, jouant habilement avec l'étrange, met au jour la masculinité dégoulinante du père de Salomé, le déséquilibre qu'il installe dans son couple, son hypocrisie que la fillette découvre. Renversant le rapport de force dans une séquence chorégraphiée en transe, flirtant avec le film-rituel, la cinéaste révèle alors la part occulte des relations parents-enfants.

Les Inrockuptibles

Cinéma

Le FIFIB a 10 ans :
voici la sélection du
festival de cinéma
bordelais

par Paul Courbin
Publié le 20 septembre 2021 à 14h58
Mis à jour le 20 septembre 2021 à 15h00



Teaser du FIFIB 2021 © capture d'écran YouTube

Le Festival International du Film Indépendant de Bordeaux fête ses 10 ans cette année. Au programme, plusieurs compétitions, des jurys éclectiques, des focus sur des grands cinéastes et plein d'autres surprises !

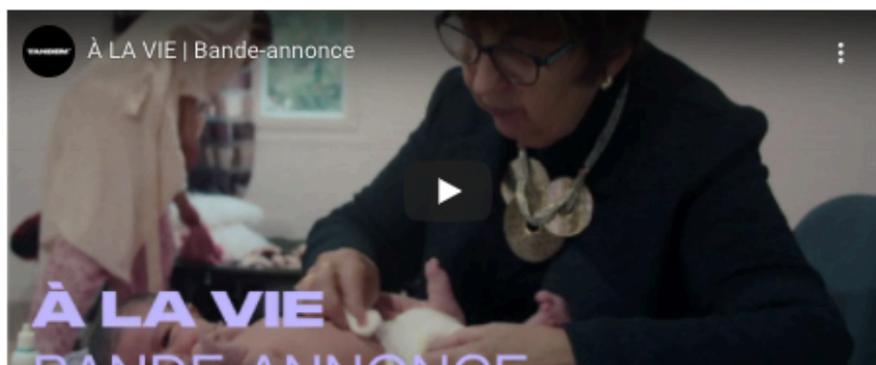
Le festival bordelais (Gironde), qui a déjà accueilli des cinéastes comme Bertrand Mandico, Danielle Arbid ou encore Virgil Vernier, vient d'annoncer sa sélection qui entend célébrer *"toutes les formes d'indépendances : d'esprit, de liberté de création et d'innovation"*. Le teaser de la dixième édition, diffusé en juillet dernier, avait été réalisé par [Alexis Langlois](#), réalisateur de *De la terreur mes sœurs !*, doublement récompensé à ce même festival en 2019 (Grand prix du court-métrage et meilleure musique).

Dans cette carte blanche, on peut voir plusieurs égéries iconoclastes, allant de Lio à François Sagat en passant par Alma Jodorowsky ou Dustin Muchovitz, poser face-caméra, leurs visages ornés de prothèses, dans un univers vaporeux et scintillant.



Cette année, l'équipe de programmation promet encore beaucoup de folies et de découvertes : dans la compétition longs-métrages, *À la vie* d'Aude Pépin, documentaire sur une sage-femme de 70 ans, côtoie notamment *Vous ne désirez que moi*, incursion de la documentariste Claire Simon dans la fiction. *Pleasure* de Ninja Thyberg, remarqué à Cannes et Deauville, fait également partie de ce cru 2021, tout comme *Rien à foutre* d'Emmanuel Marre et Julie Lecoustre, film également présent au Champs-Élysées Film Festival cette année.

Pour Natacha Seweryn, directrice de la programmation du festival, "*les films de cette programmation trouvent leur complémentarité dans leur capacité à mettre des images sur des représentations inédites.*" Dans le jury long-métrage, on retrouvera notamment Charline Bourgeois-Tacquet (*Les Amours d'Anaïs*), Diane Rouxel (*La Terre des hommes*) et les frères Boukherma (*Teddy*).



Formes nouvelles

Dans sa sélection Contrebande, qui met à l'honneur des films "*réalisé[s] en dehors des schémas classiques de financement, [où] chaque film répond à sa façon au caractère nécessaire et urgent de la création*", le festival fait la part belle aux formes nouvelles. Citons par exemple le documentaire *Bottled Songs 1-4* de Chloé Galibert-Lainé et Kevin B. Lee, où les deux cinéastes se servent de YouTube comme interface de discussion, jouant ainsi du trouble entre virtuel et réel. On y retrouve également *Elles allaient danser*, de Laïs Decaster, qui raconte la nuit d'ivresse de deux amies dans un Paris lumineux et chaotique : tourné avec peu de moyens, le film avait récolté plusieurs prix au festival Côté Court en juin dernier. Enfin, Gisèle Vienne, dont on a pu voir la pièce *L'Étang* au Festival d'Automne ce mois-ci, nous fait découvrir *Jerk*, une adaptation en plan-séquence de son spectacle éponyme.

Côté courts-métrages, Natacha Seweryn souligne la puissance des films sélectionnés, “*chacun de ces univers singuliers inaugur[ant] surtout des personnalités fortes de cinéma*”. Loïc Hobi y présente son film *The Life Underground*, déambulation dans les sous-sols d’un métro, Inès Loizillon nous fait découvrir *Tifs*, la vie d’une radio rock mouvementée tandis que *Palermo Sole Nero* de Joséphine Jouannais suit la recherche d’un jeune homme par son meilleur ami, au cœur de la capitale sicilienne.

En parallèle de la compétition, les cinéastes John Sayles (*Silver City*) et Barbet Schroeder (*Le Vénérable W*) seront mis à l’honneur dans un focus consacré à leur filmographie. Plusieurs projections spéciales viendront s’ajouter à cette programmation dense et éclectique, dont les films d’Antoine Barraud et Sandrine Kiberlain : de belles promesses pour cette édition anniversaire qui mettra en avant un cinéma moderne, créatif et singulier !

Le programme complet est à retrouver [ici](#), la billetterie du festival est disponible [là](#).



ENTREVUES

À LA VIE ODE FÉMINISTE AUX JEUNES MAMANS

Lauréat du Grand Prix au Festival International du Film Indépendant de Bordeaux (FIFB), le documentaire *À la vie* d'Aude Pépin remue les salles de cinéma avec son regard essentiel sur le post-partum et sur une incroyable sage-femme, Chantal Birman. Rencontre avec deux héroïnes du quotidien.

Pour son premier film, l'ancienne journaliste Aude Pépin suit Chantal Birman, une sage-femme féministe à l'aube de la retraite et qui accompagne des patientes dans la période délicate du retour à la maison suite à l'accouchement. Une plongée intime dans un univers encore très peu exploré à l'écran, jalonné de moments de trouble et de bonheur.

AUDE, COMMENT ÊTES-VOUS ENTRÉE DANS CET UNIVERS ? D'OÙ VOUS VIENT LE DÉSIR DE LE RACONTER ?

Aude Pépin : Lorsque j'ai rencontré Chantal Birman, elle m'a raconté ce dont elle était témoin au quotidien : les accouchements à la chaîne, les péridurales systématisées à cause du manque de personnel à l'hôpital, la violence du retour à la maison après la naissance... Il existe une sensation d'abandon partagée par toutes les femmes lors du post-partum et je crois qu'on était toutes en attente de ce regard-là, celui d'une « Simone Weil un peu planquée », celui de Chantal. Assez vite, je me suis dit que nos échanges dessinaient la possibilité d'un film, qu'il n'y avait rien de plus cinématographique que l'absence de distance entre ces femmes et nous. Il me semblait essentiel de briser le tabou qui entourait jusqu'ici le post-partum.

Chantal Birman : En quelque sorte, les journalistes peuvent être les sages-femmes des sages-femmes. Aude m'a filmée au travail, dans un métier de l'ombre où l'on nous donne des miettes. Dans son film, on soulève le couvercle d'une cocotte-minute... Selon moi, l'offensé a toujours le choix des armes et c'est tout à fait ce qui se passe en ce moment : on choisit avec quels moyens se défendre et se battre.

COMMENT LES FEMMES QUE L'ON VOIT DANS LE DOCUMENTAIRE ONT-ELLES RÉAGI EN DÉCOUVRANT À LA VIE ?

Aude Pépin : Elles nous avaient donné leur confiance pendant le tournage, nous leur avons expliqué qu'accepter d'être filmées serait un geste politique et ça leur avait parlé. Aujourd'hui, elles se disent très heureuses du film, deux ans après notre rencontre. Leur bébé a grandi depuis ; elles ont un autre regard, c'est comme s'il ne s'agissait même pas d'elles à l'écran.



POURQUOI AVOIR CHOISI LA FORME DOCUMENTAIRE ?

Aude Pépin : Elle s'est immédiatement imposée à moi. Il fallait que je sois dans l'instinct, que je vois tout, que je sente tout... J'avais ce besoin de tourner sans filet, de regarder droit dans les yeux ces femmes sur un temps long pour m'apercevoir du trouble qui les traversait. Pour dévoiler ce tabou sur le post-partum, il fallait précisément le montrer. Les femmes d'*À la vie* ont vraiment oublié la caméra, elles nous ont laissé rentrer dans leur intimité grâce à la relation très forte qu'elles entretenaient avec Chantal. Et puis le documentaire me semble un bon moyen d'aborder le réel en touchant quelque chose d'universel. Le film est très inscrit dans mon désir de cinéma car je voulais exposer un point de vue, être dans un geste politique. Ici, il me semble que le réel est plus fort que la fiction.

Chantal Birman : C'est la première fois qu'une journaliste offre une telle opportunité aux sages-femmes et j'ai une infinie gratitude envers Aude. J'ai traversé plusieurs générations et me suis aperçue très vite que les grands-mères travaillaient encore quand leurs filles mettaient un enfant au monde. C'est la consolation maternelle dont elles ont besoin et qui leur fait défaut. Il y a donc quelque chose à trouver pour relier les générations, pour soulager les jeunes mamans.

FINALEMENT, ON SAIT PEU DE CHOSES SUR LA VIE ET L'HISTOIRE DE CHANTAL...

Aude Pépin : Chantal pleure peu et j'avais la volonté de ne pas la montrer dans l'émotion, en insérant de la grosse musique derrière. Avec 104 heures de rush et un film final de 1h18, il était question de dire ce qu'elle est, pas de proposer une biographie. Chantal se raconte dans la scène où elle parle de son avortement à son amie, dans celle où elle chante sur « Summertime » de Janis Joplin... C'est l'immense expérience qu'elle détient qui est bien plus criante que les discours.

Chantal Birman : Être sage-femme, c'est un métier ; c'est quelqu'un qui est dans l'écoute, dans la concentration mais pas dans l'analyse. Les sages-femmes abordent des choses qui sont en direct avec la vie.

Aude Pépin : Chantal a élevé son métier au rang d'art ; il y a une virtuosité dans son approche des femmes. J'ai eu beaucoup de chance de filmer une sage-femme de ce degré d'expérience-là ; c'est un trésor de finesse, d'expertise, mais qui évolue en étant rayée de la visibilité médiatique.



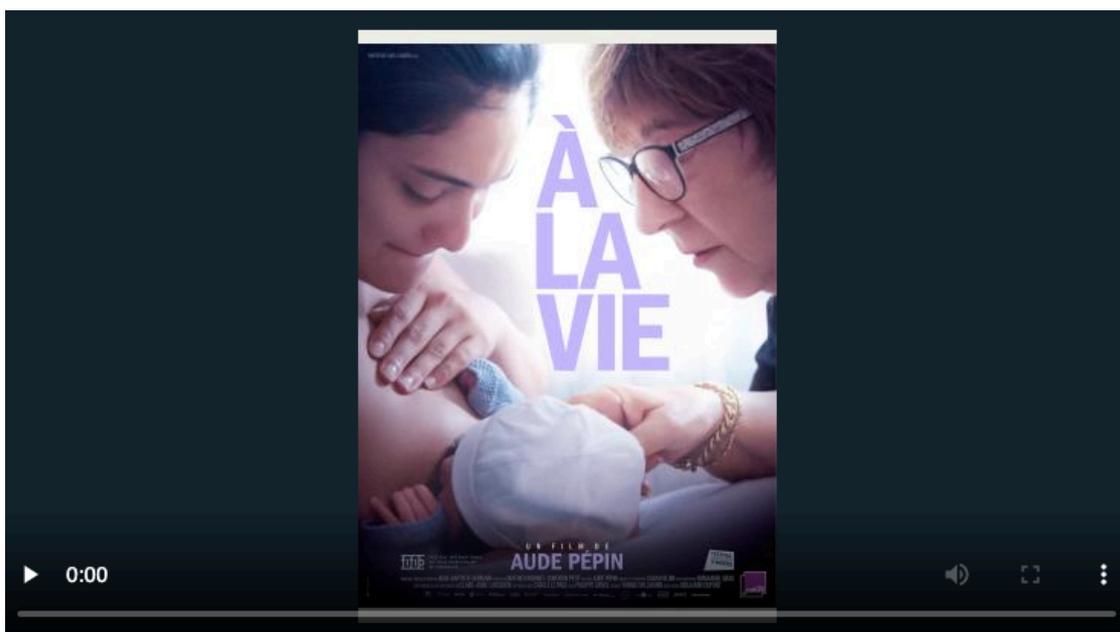
AUDE, COMMENT VOTRE FÉMINISME A-T-IL ÉVOLUÉ AVEC LE TOURNAGE DE CE FILM ?

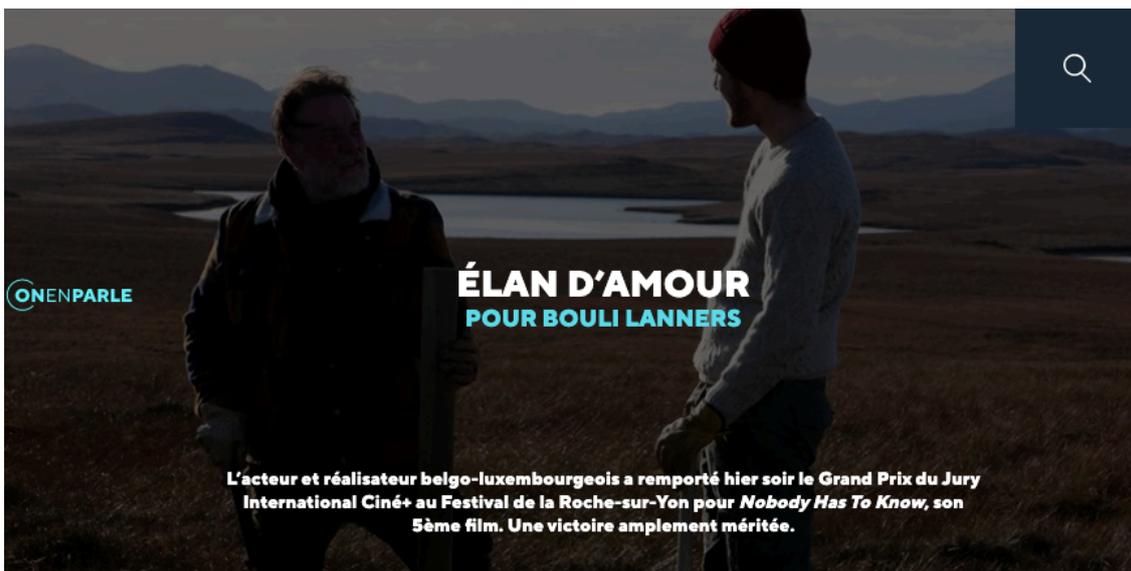
Aude Pépin : Chantal m'a fait grandir, je me suis « Birmanisée » en quelque sorte (*rires*). Ça m'a conforté dans l'idée que chacun peut agir et que tout ce qu'on dénonce dans le film n'est plus possible. J'ai toujours été indignée de la situation des mères mais jusque-là je n'avais pas trouvé ma voie. Le cinéma et Chantal m'ont donné cette voie/voix. Militer pour nos droits peut prendre différentes formes, à condition de se battre.

Chantal Birman : Il faut parvenir à découvrir en soi ses compétences, ce mouvement qui va de l'intérieur vers l'extérieur. Pour s'engager, pour être plus politique, il faut s'organiser socialement, réfléchir ensemble et être écoutés.

JUSTEMENT, ALLER VOIR *À LA VIE* EN SALLES, EST-CE UN ACTE POLITIQUE ?

Chantal Birman : C'est un moment particulier négocié par chacun. Je crois que l'appréhension du monde devient meilleure grâce au cinéma. Le point de vue adopté par Aude fait écho à un tabou et elle parvient à faire exister les gens autrement. D'ailleurs, les hommes qui sont venus aux avant-premières en sont souvent sortis en larmes, plus perturbés que les femmes et en nous disant « J'ai compris des choses ».





À un rythme assez régulier, soit environ tous les quatre ans depuis 2004 (avec *Ultranova*, *Eldorado...*), Bouli Lanners – que l'on connaît pour ses rôles dans les films de Gustave Kervern et Benoit Delépine, Samuel Benchetrit et Albert Dupontel – réalise ses propres films, caractérisés par une grande générosité et une douceur qui lui ressemblent. On se souvient des *Géants* en 2011 qui avait notamment remporté le Magritte d'or du meilleur film (équivalent belge de nos César) et le Prix SACD à Cannes. Le réalisateur revient cette année avec *Nobody Has to Know*, drame romantique tourné en langue anglaise sur la splendide Île de Lewis, en Écosse.

« J'avais besoin de me sentir assez légitime pour tourner une histoire d'amour. Peut-être qu'être un homme normal d'une cinquantaine d'années m'a donné suffisamment de confiance pour me lancer » –
Bouli Lanners

AMOUR ET MENSONGES

Phil (Bouli Lanners) vit dans une communauté presbytérienne sur une île au nord de l'Écosse. Lorsqu'il perd soudainement la mémoire, la fille de son employeur, Millie (Michelle Fairley, *Games of Thrones*), vient s'occuper de lui et finit par lui faire croire qu'ils étaient amants avant son amnésie. « J'avais besoin de me sentir assez légitime pour tourner une histoire d'amour. Peut-être qu'être un homme normal d'une cinquantaine d'années m'a donné suffisamment de confiance pour me lancer », racontait-il hier lors de la présentation en avant-première de son film au Festival international du film indépendant de Bordeaux.

Romance bouleversante entre deux quinquagénaires traversée par les magnifiques paysages d'Écosse, *Nobody Has to Know* sortira en France en février 2022. Un peu de patience, donc, pour découvrir cette pépite déjà acclamée par le public des festivals.



NINJA, POURQUOI AVOIR CHOISI D'EXPLORER L'INDUSTRIE PORNOGRAPHIQUE POUR VOTRE PREMIER LONG MÉTRAGE ?

J'avais déjà écrit un papier universitaire sur le porno mais *Pleasure* constitue ma première vraie incursion dans l'industrie pornographique. Ça m'intéresse vraiment de percer à jour les personnes derrière les stéréotypes, de montrer le contraste entre la surface et la profondeur. L'être humain a cette grande tendance à essayer de respecter certaines règles ou à imiter certaines idées ; c'est fascinant.

L'exploration du « male gaze » (ce regard qui impose au public un regard d'homme hétérosexuel, Ndr) m'a toujours portée. Le porno est l'essence-même du « male gaze » ; il était donc pertinent pour moi d'inscrire mon film dans cette industrie.

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ À L'INSTAURATION DU « FEMALE GAZE » SUR LE PLATEAU JUSTEMENT ?

Notre équipe était principalement composée de femmes, ce qui a permis beaucoup de discussions et débats. Nous avons notamment analysé de façon très détaillée le « male gaze » dans les films de ce registre : les endroits où la caméra est placée, le type de structure de pouvoir que la caméra reproduit et promeut... Si nous voulons changer le regard, comment faut-il modifier l'endroit où se place la caméra ? Nous avons essayé différentes choses, différents angles, de telle sorte que chaque image a été travaillée avec soin. Il faut se rendre compte que si l'on suit sa première impulsion, on reproduit généralement ce fameux « male gaze ». C'est pourquoi il faut toujours se remettre en question.



POURQUOI AVOIR CHOISI LA FORME FICTIONNELLE POUR CE FILM ?

J'essaie de construire des expériences féminines, de donner au cinéma ce qui lui manque sur cet aspect, ce ressenti de se trouver à l'intérieur du corps féminin. À quoi une relation sexuelle ressemble-t-elle du point de vue d'une femme, quels bruits sont associés à la douche et à l'épilation, à l'acte de se maquiller... Je crée des « accessoires culturels » pour les femmes afin que nous puissions partager notre expérience de manière collective et la diffuser à l'écran. Lors de la préparation du film, j'ai utilisé la caméra comme un outil de recherche afin de trouver l'inspiration en termes de dialogues, de scénario, de décor.... Je me considère comme une artiste qui veut créer comme bon lui semble et jouir d'une liberté totale, ce que permet la fiction. Bella est un personnage totalement inventé ; je l'ai créé pour faire voyager le public.

SOZIA, COMMENT AVEZ-VOUS APPRÉHENDÉ LE RÔLE, TRÈS EXIGEANT, DE BELLA ?

J'avais dix-neuf ans quand j'ai décroché le rôle de Bella. Le processus de préparation a été relativement long ; Ninja m'a posé énormément de questions sur le scénario. Il était essentiel pour elle de vérifier sa perception d'une jeune Suédoise de 19 ans pour être dans le juste. Elle m'a aussi fait parler de mes expériences sexuelles afin que je puisse m'approprier le personnage davantage. Il s'agissait de mon tout premier rôle et au bout d'un temps, j'ai senti que j'étais vraiment Bella ; il y a même eu des moments où j'ai dit à Ninja : « Non, Bella ne ferait jamais ça ».



VOTRE RAPPORT À VOTRE CORPS A DÛ BEAUCOUP CHANGER...

Je souffre de trouble dysmorphique du corps et c'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles j'ai voulu faire ce film. La façon dont je me vois a donc beaucoup changé au fil de la préparation et du tournage. Si quelqu'un m'avait dit il y a cinq ans que j'allais faire ce film, jamais je n'y aurais cru. Ce dont je pensais être capable a vraiment évolué et c'est grâce à Ninja ; elle s'est assurée que je me sentais à l'aise lors du tournage et je n'ai jamais eu à faire quoi que ce soit qui me fasse me sentir en danger. C'était un environnement très *safe* pour moi, non seulement en tant que personnage mais aussi en tant que personne.

BELLA SUBIT UNE PRESSION ÉNORME ET FINIT PAR AGIR COMME CEUX ET CELLES QU'ELLE DÉCRIAIT À SON ARRIVÉE À LOS ANGELES, DANS L'UNIVERS DU PORN.

Sofia Kappel : Ce film ne parle pas que de porno. Je m'identifie beaucoup à Bella en tant que femme essayant de faire carrière. On fait parfois les mauvais choix et beaucoup de choses dans notre société reposent sur le fait de se marcher les uns sur les autres pour arriver au sommet. Il est arrivé à tout le monde de prendre de mauvaises décisions et de s'interroger ensuite.

Ninja Thyberg : Le ou la protagoniste n'a pas toujours besoin d'être gentil dans un film. Nous sommes tous bon et mauvais, c'est très humain. Le système enserme certes les femmes mais Bella est tout de même coupable d'avoir trahi son amie. Il est vraiment important de laisser les femmes être antipathiques car il règne encore cette idée selon laquelle la victime est toujours pure. Toutes les femmes sont victimes du patriarcat mais cela ne nous réduit pas à n'en être que les victimes. On peut être à la fois victime et oppresseur.



PENSEZ-VOUS QUE L'INDUSTRIE DU PORN ÉVOLUE DANS LE BON SENS ?

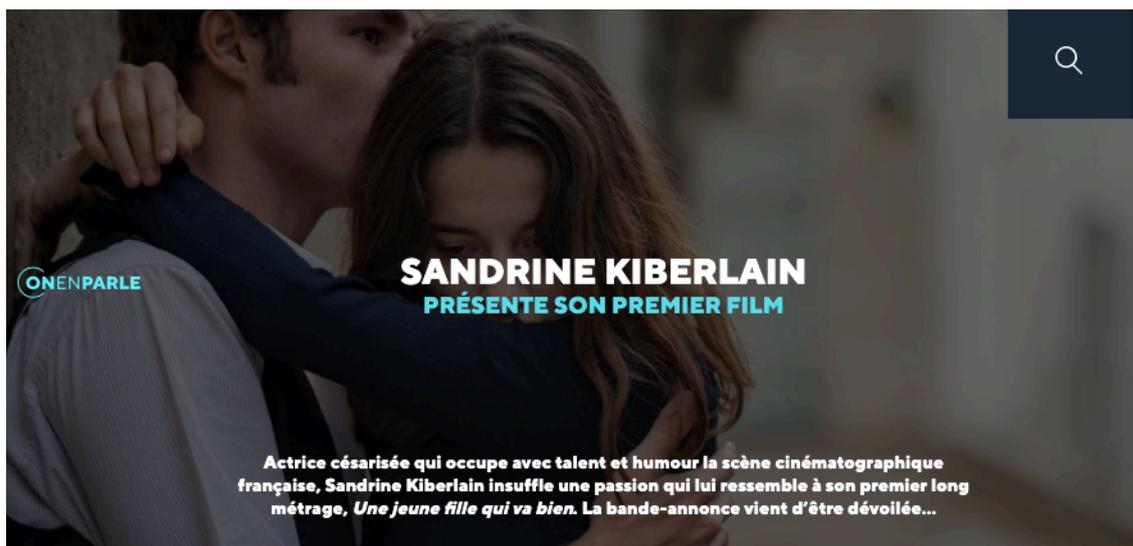
Ninja Thyberg : Oui, même s'il y a encore un long chemin à parcourir. J'ignore si cette industrie sera un jour à l'abri de l'exploitation car je pense qu'il est toujours problématique de combiner sexe et profit. Grâce aux réseaux sociaux, les femmes maîtrisent mieux leur image, produisent de plus en plus de contenus dont elles sont propriétaires et on ne trouve plus autant d'hommes qui se font de l'argent sur leur travail. #MeToo a également touché l'industrie du porno ; les femmes collaborent et se rassemblent. Il y a des prédateurs sexuels dans ce milieu, mais de plus en plus d'entre eux sont « cancelled » ou même emprisonnés.

Plus les femmes ont de pouvoir, plus elles s'entraident. L'idée qu'elles se donnent des coups de poignard dans le dos est typiquement masculine. Il est tellement agréable de voir à quel point c'est le contraire qui se produit lorsque les femmes prennent le pouvoir.

PLEASURE A DÉJÀ BEAUCOUP VOYAGÉ. QUEL A ÉTÉ L'ACCUEIL DU PUBLIC LORS DES SÉANCES QUE VOUS AVEZ PRÉSENTÉES ?

Sofia Kappel : Excellente ! Au début, les hommes s'étonnaient de la quantité de sexes masculins dans le film. Ça les mettait peut-être mal à l'aise alors que les femmes sont beaucoup plus habituées à en voir, surtout quand elles n'ont rien demandé... Il est vraiment intéressant de voir des hommes remettre en question leur consommation de contenu pornographique et la façon dont ils considèrent ce domaine. Lorsqu'on regarde ce genre de vidéos, il est très facile de ne pas voir d'être humain à l'écran. Pourtant, si je devais aller sur un site porno maintenant, il y a tellement de gens que je connais dans le milieu qu'il me serait impossible de ne pas les voir comme des êtres humains.





Si elle s'était déjà essayée à la réalisation en 2016 avec un court métrage remarqué, *Bonne figure*, la comédienne Sandrine Kiberlain plonge dans le grand bain avec un premier film où l'élan de vie s'exprime dans chaque scène, où il n'est rien de plus important que de vivre, malgré un contexte d'une violence extrême. Présenté à la Semaine de la Critique cette année à Cannes, *Une jeune fille qui va bien* a également reçu un accueil très chaleureux – rien de moins qu'une standing ovation – lors de son avant-première au Festival international du film indépendant de Bordeaux le week-end dernier.

« J'attendais de ressentir le désir de réaliser un film
comme une nécessité » – Sandrine Kiberlain,
Réalisatrice

Été 1942, Irène, jeune fille juive, vit l'élan de ses 19 ans à Paris. Sa famille la regarde découvrir le monde, ses amitiés, son nouvel amour, sa passion du théâtre... Irène veut devenir actrice et ses journées s'enchaînent dans l'insouciance de sa jeunesse, sans réelle conscience de la menace qui gronde autour d'elle.

Emmenée par la brillante Rebecca Marder de la Comédie-Française, *Une jeune fille qui va bien* exprime tout le désir de cinéma nourri par Sandrine Kiberlain tant on y trouve un intérêt pour le rythme, un amour des comédiens et un sens certain de la photographie, inspirée d'une variété de références. La bande-annonce offre un aperçu de l'univers travaillé par la réalisatrice dans une attention précise aux détails et à l'épure. Un premier long métrage qui ne manque pas de références à la propre vie de Sandrine Kiberlain, dont la puissance de narration est tout à fait remarquable.

Une jeune fille qui va bien – En salles le 26 janvier 2022



15/11/2021 10:54

Le palmarès complet ! – La Pellicule Bordelaise



Menu

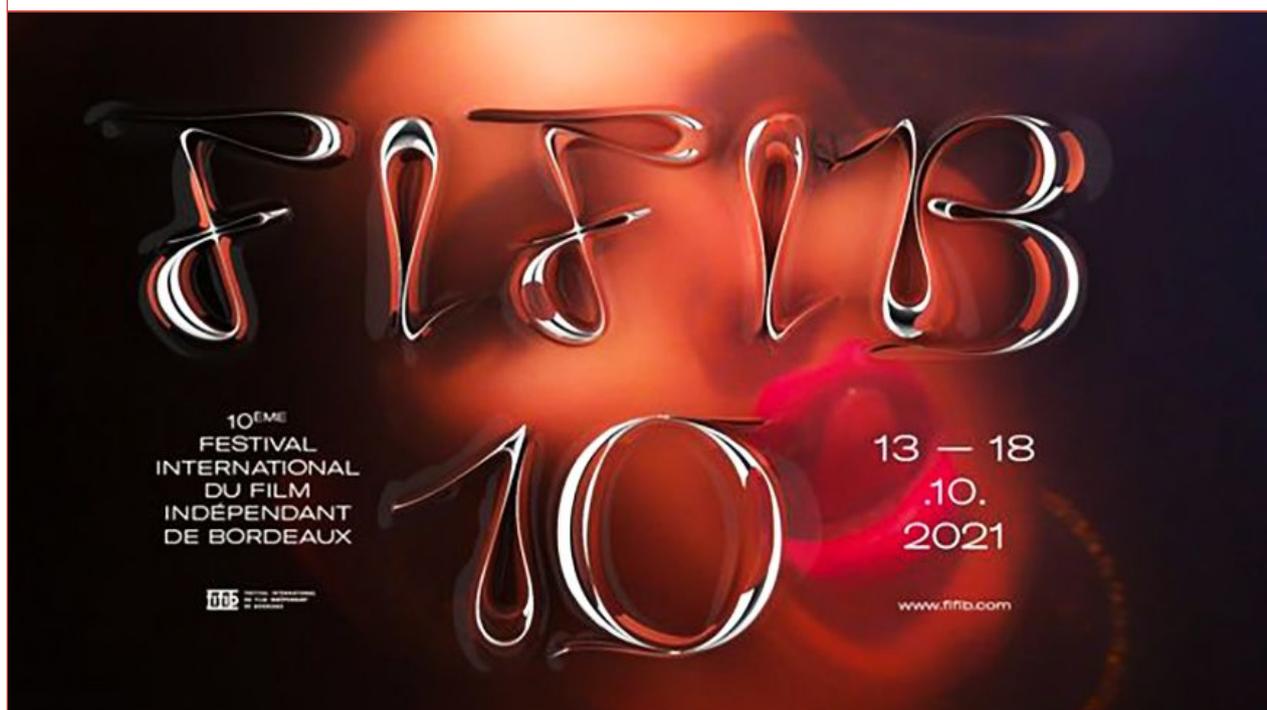
LA PELLICULE BORDELAISE

Des films, des acteurs... de Bordeaux et d'ailleurs !

LE PALMARÈS COMPLET !

19 ^{OCT}
2021

[AJOUTER UN COMMENTAIRE](#)



Toutes les bonnes choses ont une fin...

Le FIFIB s'est (déjà) achevé hier et a proclamé son palmarès dans les murs du cinéma UGC de Bordeaux, rue Georges Bonnac :

• **Grand Prix Compétition Internationale – Longs métrages**



À LA VIE
Aude Pépin



• **Prix de la Meilleure Musique Originale – Compétition longs métrages**



ANY DAY NOW
Hamy Ramezan
Musique : Tuomas Nikkinen et Linda Arnkil



Grand Prix Compétition Contrebandes : Films de réalisateurs francophones autoproduits et non distribués.



AS I WANT
Samaher Alqadi

laMétive *agnès b.*
lieu international de résidence de création artistique



Mention de la Compétition Contrebandes :



ELLES ALLAIENT DANSER
Laïs Decaster



- **Grand prix Compétition Française courts métrages**



PALERMO SOLE NERO

Joséphine Jouannais



- *Prix de la Meilleure Musique Originale – Compétition courts métrages*



THE LIFE UNDERGROUND

Loïc Hobi

Musique : Diego Baldenweg avec Nora Baldenweg & Lionel Baldenweg



- *Prix du Meilleur Auteur de Court Métrage*



TCHAU TCHAU

Cristèle Alves Meira

france•tv



- **Lauréats du Nouvelle-Aquitaine Film Workout** : Concours organisé en partenariat avec la région Nouvelle-Aquitaine à destination de courts et longs métrages en tournage ou en début de post production.

 Peut être une image de texte qui dit 'ANDY ET CHARLIE Livia Lattanzio Hippocampe Productions LE FEU AU LAC Pierre Menahem Barberousse Films 00000 L'ARRIVÉE DU SOLEIL DANS VOTRE SIGNE Lisa Giacchero La Mansarde Cinéma 9 G M É T R A IDIOT FISH Hakim Mao Bobi Lux'

NUESTRA PELÍCULA

Diana Bustamante
Dublin Films

JEUNE CINÉMA

Yves-Marie Mahé
Local Films

LONGS
MÉTRAGES

Bravo aux équipes du festival d'avoir pu mener cette très belle dixième édition. Vivement l'année prochaine !

Catégories :

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM INDÉPENDANT DE BORDEAUX



Publié par Jérôme MABON

Blogueur cinéma [Voir tous les articles par Jérôme MABON](#)

On se fait un ciné - 20 octobre 2021 (national)

À la vie d'Aude Pépin

09/11/2021 10:22

[FIFIB 2021] À la vie : Sois mère et exprime-toi

Mais ce qui frappe le plus avec ce documentaire c'est ce nouvel aspect qu'on donne à la période dite post-partum (de l'accouchement jusqu'au retour des règles). Un aspect bien souvent tu parce qu'on aime se conforter dans l'idée que c'est le paradis une fois revenue à la maison avec son petit bout. Pourtant il n'en est rien et il est même frappant de découvrir que la première cause de mortalité chez les jeunes mères après l'accouchement n'est pas du à des complications médicales mais bien à une dépression menant au suicide. La réalisatrice ne fait aucune concession pour montrer autant les bons que les mauvais moments quitte à brusquer lorsqu'il s'agit de montrer une cicatrice de césarienne encore tenue par des agrafes. C'est peu reluisant et pourtant la réalité est là.



À travers toutes les patientes de Chantal Birman, c'est un panel très large qui est brassé pour essayer de mieux en saisir les complexités et les cas de figures possibles. Des moments très beaux et tendres qui nous invitent dans une intimité presque réconfortante. Un message pour nous rappeler qu'on ne naît pas mère, on le devient. Qu'on a le droit de faire des erreurs, de ne pas savoir quoi faire, de demander de l'aide et de pleurer. C'est un travail constant que Chantal Birman a fait pendant des années, se remémorant également ses bons et ses mauvais moments (sa discussion avec sa meilleure amie quant à son avortement est sidérante tant elle arrive à le raconter avec une distanciation admirable) et en essayant d'inculquer ses valeurs aux prochaines générations qui voudraient exercer ce même métier.

Aude Pépin et Chantal Birman forment un duo exceptionnel pour un documentaire nécessaire et d'utilité publique qui ose montrer tous les aspects de la maternité, les plus beaux et chaleureux comme les plus compliqués et les moins reluisants. *À la vie* est un cri du coeur pour non pas une mais deux professions : sage-femme (et homme sage-femme) et mère.

À la vie de Aude Pépin. Avec Chantal Birman... 1h18

Sortie le 20 octobre

**ÉTIQUETTES • [À LA VIE CRITIQUE](#) • [À L'AFFICHE](#) • [CHANTAL BIRMAN](#) • [DOCUMENTAIRE](#)
• [FIFIB 2021](#)**

On se fait un ciné – 21 octobre 2021 (national)

After Blue (Paradis Sale) de Bertrand Mandico

09/11/2021 16:22

[FIFIB 2021] After Blue (Paradis Sale) : Da ba dee da ba di

Dans *Les enfants sauvages*, Bertrand Mandico dévoile un univers unique, qui peut autant envoûter que laisser sur le carreau. Le réalisateur passe du noir et blanc à un film aux couleurs chatoyantes et à la palette ultra colorée (bien que limitée). Pensé et mis en scène comme un amoncellement de véritables tableaux, *After Blue* déploie son récit qui prend la forme d'un *western* féminin aux figures fortes : Kate Bush, la grande méchante de ce récit, l'électrisante Stenberg jouée par Vimala Pons ou encore la douce Roxy interprétée par Paula Luna. Sauf que tout ce petit monde a bien du mal à cohabiter dans un film assez bancal.



Derrière ses couleurs saturées, le scénario tourne rapidement en rond. La faute peut-être à un film trop long pour ce qu'il souhaite raconter. On se complaît à observer les aventures et l'évolution des personnages mais l'action semble se resserrer sur quelques décors. Là où *Les garçons sauvages* nous emmène aux quatre coins de l'île, *After Blue* se contente de quelques décors pour planter son histoire si bien qu'on en ressort frustré·e tant la beauté de certains plans nous laissent imaginer bien d'autres contrées. Le film nous est raconté du point de vue de Roxy, un choix intelligent lorsqu'on comprend qu'il s'agit avant tout de découverte et de développement personnel, mais le réalisateur choisit de faire intervenir cette dernière face cam pour nous expliquer ce qui s'est passé, une rupture de ton dans l'histoire qui n'a finalement pas l'effet escompté, alourdissant au passage son récit.

De ce paradis sale on se remémore ce qui nous avait déjà déplu dans *Les garçons sauvages* : un trop plein de métaphores sexuelles pas toujours bienvenues, frôlant (probablement volontairement) avec l'absurde, l'excentricité et le vulgaire. Et même si l'approche des corps et des fluides est loin d'être inintéressante, elle finit par rebuter tant l'ensemble paraît pompeux et vain.

Décidément Bertrand Mandico aime surprendre et diviser. Si on n'adhère toujours pas à ce trip gluant et ultra saturé, on peut bien lui reconnaître une patte unique et osée.

After Blue (Paradis sale) de Bertrand Mandico. Avec [Elina Löwensohn](#)



PODCAST – Bord Cadre #1 : Delphine Gleize, scénariste



📌 Découvrez le premier épisode de “Bord cadre”, le podcast qui tire le portrait du cinéma indépendant. © Crédit photo : Sud Ouest x FIFIB



La Bordelaise Delphine Gleize revient sur la naissance de son amour pour le cinéma et sur son parcours de scénariste dans ce premier épisode de Bord Cadre, le podcast de Sud Ouest et du FIFIB sur le cinéma indépendant

Elle a décidé de vivre toute sa vie dans une chambre d'enfant... L'invitée du premier épisode de “Bord Cadre” a fait une entrée fracassante dans le cinéma, en remportant un César pour son premier court-métrage dès sa sortie d'école. Aujourd'hui, elle manie les mots qui deviendront images et raconte des histoires pour le grand écran.

Avec elle, nous avons parlé de racines, de grec ancien, de hasards de la vie, de codes à bousculer, de Jean Rochefort, de rendez-vous avec soi-même, de premières fois ou encore de place à prendre.

A l'occasion du Festival du Film Indépendant de Bordeaux, Sud Ouest et l'équipe du FIFIB vous proposent un podcast inédit, en sept épisodes. Scénariste, producteur, réalisatrice, vendeur, programmatrice, distributeur, exploitant... Sept professionnels nous ont raconté leur parcours, leur métier et leur vision du cinéma. La série est à retrouver un jeudi sur deux dès le 21 octobre sur sudouest.fr, fifib.com et sur toutes les plateformes de podcast.

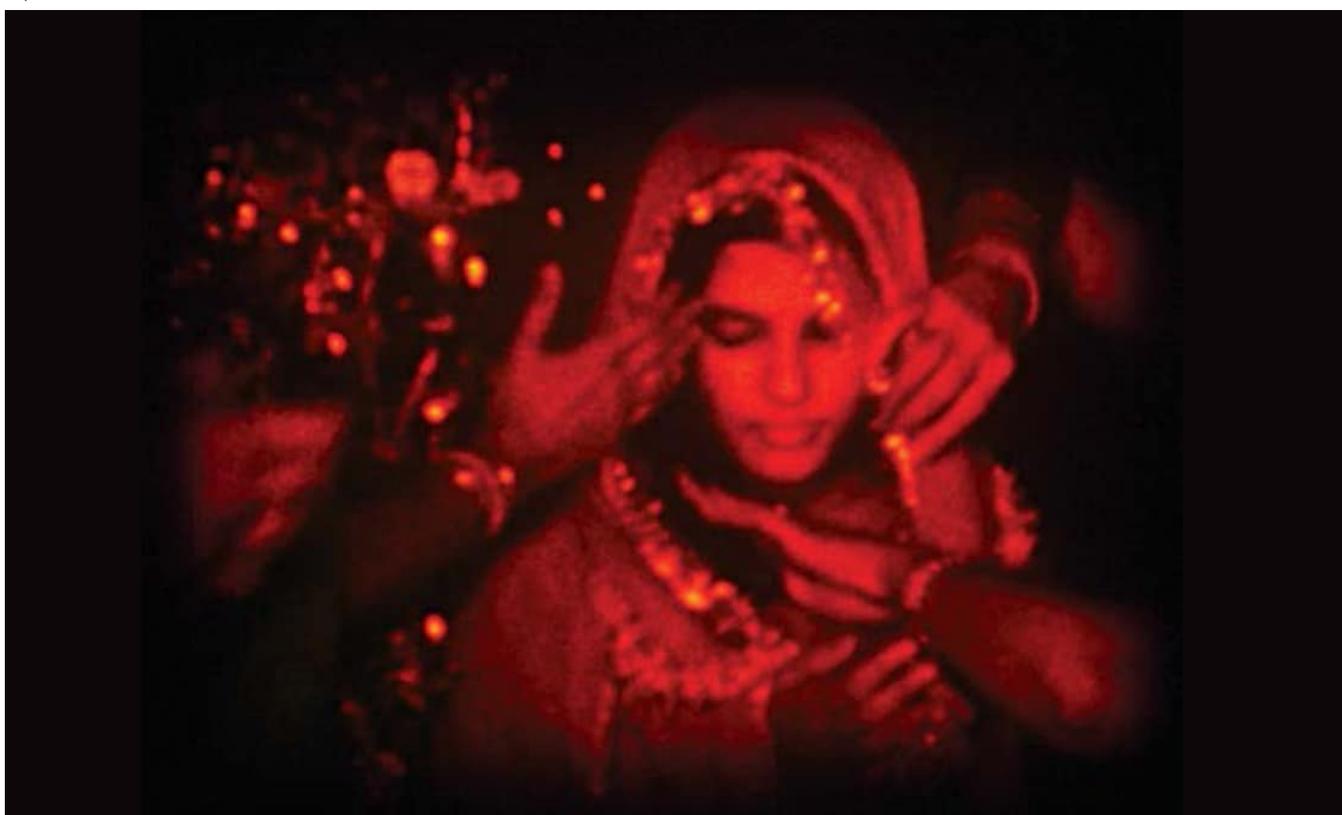
[FIFIB 2021] A night of knowing nothing : Coeur battant



PAR MARGAUX

22/10/2021

0 COMMENTAIRE



Alors que cette année on a décidé de faire un tour du côté de la Semaine de la critique et de la Quinzaine des réalisateurs au dernier Festival de Cannes, on a raté *Entre les vagues* et *A night of knowing nothing*. Une chance de les rattraper au FIFIB car ces deux œuvres s'inscrivent définitivement dans une nouvelle vague rafraîchissante de femmes cinéastes à l'œil aguerri.

À la base de ce documentaire, sa réalisatrice Payal Kapadia a retrouvé au fond d'un placard un dossier rempli de lettres, de cartes mémoires et de coupures de journaux. Ces mystérieuses lettres étaient seulement signées d'une certaine L. De ce matériau de base, la réalisatrice s'attelle à un travail de recherche et de reconstitution en utilisant ces éléments. Presque un travail d'archéologue justesse rare et qui va bien au-delà du travail historique.



Tout commence par des allures de conte aux élans romanesques rappelant Roméo et Juliette. Une longue correspondance s'établit entre L et K entre phrases poétiques et anecdotes sur la vie quotidienne de chacun. Ils s'aiment mais ne peuvent se voir car K est enfermé chez lui par ses parents. Malgré la distance et les obstacles qui les séparent, L et K croient en leur amour. Les images qui défilent à l'écran avec leur gros grain et leur noir et blanc parfois flou laissent entrevoir une vie étudiante faite de musique et de danse. Ces courts extraits nous ramènent à notre propre quotidien, à l'image de ces pastiches et ces vidéos éphémères qu'on se plaît à poster sur les réseaux sociaux, témoins d'une vie optimiste.

Pourtant, à mesure du récit et des lettres échangées, le ton change. Leur amour se fait moins intense, K répond avec de moins en moins d'enthousiasme tandis que L a des choses à dire, beaucoup de choses. Les nuits de rêveries et de poésies sont rattrapées par la réalité, celle de la violence. Le romanesque laisse place à la colère et au brûlot politique. L nous explique la répression qui s'exerce dans son pays, la condition précaire des femmes et des étudiant·es, la montée dangereuse du nationalisme hindou, des étudiant·es tué·es pour leurs convictions politiques, des étudiant·es qui se suicident... Cette réalité vient nous frapper en plein visage alors que la première partie du film nous berce tranquillement. Piqûre de rappel pour un pays dont on entend finalement très peu parler dans les médias malgré une situation qui semble au bord de l'implosion. Les images de violences policières et de rixes se succèdent à un rythme effréné.

Repartie avec L'Oeil d'Or (prix récompensant le meilleur documentaire au Festival de Cannes toute catégorie confondue), Paya Kapadia s'inscrit déjà comme une réalisatrice engagée à travers un documentaire aussi romanesque que cauchemardesque.

***A night of knowing nothing* de Payal Kapadia. 1h37**

[FIFIB 2021] Vous ne désirez que moi : Ou pas.



PAR MARGAUX

22/10/2021

0 COMMENTAIRE



Marguerite Duras est une femme qui a marqué l'art par ses écrits, ses pièces mais aussi ses films. Un personnage passionnant et complexe qui fascine. Mais ce qui fascine aussi ce sont ses histoires d'amour dont sa dernière avec Yann Andréa, de 38 ans son cadet. Une relation fusionnelle sur laquelle ce dernier a voulu poser des mots avec l'aide de la journaliste Michèle Manceaux. Mais certains textes devraient rester sur le papier.

Michèle Manceaux se rend dans la demeure de Marguerite Duras et son compagnon depuis plus de huit ans, Yann Andréa, à la demande de ce dernier. Installé-es à l'étage, Michèle se met à enregistrer le début d'une longue conversation sur sa relation avec l'écrivaine. Le choix de cette journaliste n'est pas anodin puisqu'elle est une amie proche de Marguerite Duras et est probablement la plus à même de comprendre la relation sans jugement. Malgré le fil conducteur, elle se permet certaines digressions et certaines questions très personnelles à laquelle Yann répond, plus ou moins.

Ce qui est censé être séduisant dans ce projet reste la complexité des liens entretenus entre Duras et Andréa. Comment cet étudiant en philosophie et homosexuel de surcroît a-t-il pu tomber sous le charme de l'écrivaine beaucoup plus âgée que lui ? Comment se sont-ils connu-es, aimé-es mais aussi détesté-es ? La réalisatrice Claire Simon colle au texte, beaucoup trop même. Si bien qu'on se retrouve rapidement enfermé-e dans un espèce de train-train quotidien qui se résume à Emmanuelle Devos qui vient, discute avec Swann Arlaud (au phrasé cependant fabuleux qui réussit à retranscrire tout

l'amour mais aussi toute sa détresse) et repart dans son chalet. Si le film est ponctué de véritables extraits où l'on aperçoit les traits de personnalités de Marguerite Duras, ça ne suffit pas à faire décoller le long-métrage.



Le plus énervant dans cette histoire, c'est de voir à quel point le potentiel romanesque et théâtral peut être intéressant. Si Claire Simon avait réussi à se détacher un tant soit peu du texte, elle aurait pu approfondir tous ces paradoxes qui ont fait de cette relation quelque chose de compliqué mais également d'unique. La présence de Marguerite Duras qui plane sur *l'interview* à travers ses réguliers coups de téléphones, comme pour faire savoir qu'elle est là et qu'elle entend tout, une présence autant chaleureuse que pesante pour Yann. En plantant sa caméra dans ce salon, on se retrouve avec un film de plus d'une heure et demie fait de champs et contre-champs constants si bien que même un match de tennis serait plus intéressant.

Un bien joli texte jamais mis en avant dans une mise-en-scène jamais inspirée ou dans une construction narrative totalement linéaire qui donne simplement l'impression d'avoir pris le livre en cours de route... pour l'arrêter également en cours de route.

***Vous ne désirez que moi* de Claire Simon. Avec Swann Arlaud, Emmanuelle Devos, Christophe Paou... 1h35**

[FIFIB 2021] Madeleine Collins : Aimer jusqu'à l'impossible



PAR MARGAUX

23/10/2021

0 COMMENTAIRE



En quelques années, Virginie Efira s'est imposée comme l'une des meilleures actrices de sa génération, réussissant à naviguer entre les genres avec une facilité et un talent déconcertant-es. Cette année encore semble son année. Après la sensation *Benedetta* (<https://onsefaituncine.com/2021/07/23/cannes-2021benedetta-sous-le-soleil-de-verhoeven/>) au dernier Festival de Cannes, nous allons bientôt la retrouver dans le nouveau film de Guillaume Canet, *Lui*, et on finira l'année en sa compagnie avec *Madeleine Collins* qui était justement présenté en avant-première, ici à Bordeaux.

Judith mène une double vie. D'un côté en Suisse avec Abdel, avec qui elle élève une petite fille prénommée Ninon ; de l'autre en France avec son mari Melvil, avec qui elle élève deux garçons plus âgés. Cette double vie, personne n'est au courant. Son travail de traductrice pour une ONG lui permet de faire croire à l'un comme à l'autre qu'elle est obligée de régulièrement se déplacer pour exercer son métier. Malgré les difficultés, Judith semble être habituée à ce mode de vie mais les événements s'enchaînent et se chevauchent, et l'équilibre précaire qu'elle s'était créé est en train de vaciller. Que faire ? Qui est-elle vraiment ? Qui veut-elle devenir ?



Que dire sur *Madeleine Collins* sans en dévoiler un seul petit morceau ? C'est un film que le/la spectateur-ice doit appréhender dans sa globalité, d'autant plus que le scénario est d'une intelligence folle. Antoine Barraud prend un malin plaisir à nous perdre sur plusieurs pistes. Là où certain-es se contenteraient de nous balancer toutes les infos d'un coup histoire de nous assommer, il aime nous donner une info à la fois histoire qu'on recompose le puzzle sans forcément savoir vers où on se dirige. Toutes les possibilités sont imaginables jusqu'à ce que le couperet tombe. C'est intelligent en plus d'être tellement intriqué qu'il arrive à nous tenir en haleine jusqu'à la dernière seconde.

Mais ce qui est d'autant plus intéressant ici c'est la double lecture qui peut être faite du personnage de Virginie Efir. D'un côté celui de la folie. Sans vous dévoiler les détails, on peut dire que le film dépeint la double vie d'une femme qui, en s'enfonçant dans ses mensonges, perd pied quitte à ne plus savoir qui elle est vraiment. D'un autre côté, on peut le voir comme un film sur l'amour. Un amour pluriel mais aussi une femme qui essaie de se dépatouiller comme elle peut en voulant aimer tout le monde quitte à se faire mal et, par conséquent, faire du mal à ceux qu'elle aime.

Est-ce que l'amour ne serait pas de la folie au fond ? Antoine Barraud dresse avec *Madeleine Collins* un portrait de femme complexe animée par l'amour quitte à bousculer toutes les conventions pour arriver à ses fins. Brillant et touchant.

***Madeleine Collins* de Antoine Barraud. Avec Virginie Efir, Bruno Salomone, Quim Gutiérrez...**

1h42

Sortie le 22 décembre

famille ne perd cependant pas espoir et opte pour un dernier recours au tribunal. Pendant ce temps, le jeune Ramin, 13 ans, continue de vivre sa vie alors que la rentrée scolaire a eu lieu dans l'espoir de grandir dans ce pays.



Le réalisateur Hamy Ramezan s'inspire de sa propre vie (lui-même a quitté l'Iran avec sa famille pour venir vivre en Finlande où leur demande d'asile a été acceptée) notamment pour les membres qui composent cette drôle de famille. Et dès le départ il nous prend à revers avec un ton qui dénote totalement des films sur la situation des réfugié-es qu'on a l'habitude de voir. On suit tranquillement cette petite famille haute en couleur avec une mère aimante, des enfants heureux-ses d'aller à l'école et surtout un père qui s'avère être le véritable pilier de cette famille. Rien ne semble pouvoir les rendre triste ou en colère à l'image de cette scène où iels se font réprimander par des voisins car ils font trop de bruit alors qu'il est plus de 21h. Qu'à cela ne tienne, iels danseront sans faire de bruit ! Une lettre du Gouvernement arrive pour leur annoncer que leur demande est refusée ? Qu'à cela ne tienne, il reste encore un recours au tribunal ! Cet optimisme donne une aura incroyable au film et à ses personnages si bien qu'on en oublierait presque la menace qui pèse sur eux.

D'ailleurs Ramin oublie bien vite son statut de réfugié. Totalement intégré dans son collège, il se lie d'amitié avec un garçon de sa classe et comme tous les garçons de cet âge tombe amoureux d'une camarade. Le réalisateur déroule son récit par la suite du point de vue de Ramin qui apprend à vivre, à s'amuser de petits riens, à goûter sa première bière... Cette magnifique insouciance vient se briser par moments lorsque la menace n'est pas loin comme lorsque les agent-es de l'immigration débarquent à l'école pour embarquer un de ses camarades (un processus abject malheureusement utilisé en Finlande, pour empêcher les parents de s'échapper, en mettant d'abord en détention les enfants). Le film vient nous assommer pour nous ramener à la réalité dans un final bouleversant tant par son absence de mots que par cette distance qu'il arrive à créer pour éviter de sombrer dans un pathos presque évident.

FIFIB 2021: notre sélection

*Il est difficile en quelques lignes de rendre compte de l'expérience **FIFIB** dans sa totalité après avoir été baladés pendant six jours entre le **cinéma Utopia** et les **festivités nocturnes de la cour Mably**. Plutôt que d'évoquer rapidement l'ensemble des films ayant défilés devant nos yeux la semaine passée, nous vous proposons un **focus sur nos trois chouchous de cette édition 2021**.*



© Irving H

Seul regret : si les nuits succèdent aux jours, elles prennent parfois l'ascendant. Tous les cachets d'aspirine au monde n'ont pas suffi à assurer notre présence lors des projections du film *Pleasure*, assez peu stratégiquement programmé vendredi soir et samedi midi ; mais c'est aussi ça le FIFIB, la **rencontre entre le calme solennel des salles de cinéma et le chant des sirènes électroniques** qui, si vous vous y laissez prendre, se font un plaisir de vous noyer dans un océan de petites bulles.

After Blue (Paradis Sale) : Bertrand Mandico dans les Parages des Voies Mortes.

Hors-compétition. Sortie en salle : février 2022.

Aucun homme n'a survécu sur After Blue, planète refuge pour une poignée de femmes ayant fui une Terre mourante. En délivrant une sorcière-criminelle du nom de Kate Bush contre la promesse de voir ses désirs se réaliser, Roxy enfreint les lois de son groupe et est condamnée à réparer son erreur en traquant ladite criminelle sur son sentier de mort avec l'aide de sa mère, Zora.

Second long-métrage pour Bertrand Mandico qui parvient à s'affirmer en tant qu'auteur en ancrant des motifs et un style faisant désormais signature. Tout comme *Les Garçons Sauvages*, son premier long, sorti en 2018, *After Blue (Paradis Sale)* conte un voyage punitif amorcé par les forces coercitives de la famille et de la société, exil se révélant in fine quête initiatique. Aux figures d'autorité pure et monolithique se succèdent des figures charismatiques dont l'aspect nuancé est bien souvent déceptif, car c'est par une transformation intime et personnelle que les héros transfigurés peuvent dépasser leur aliénation.

La **mise en scène, référencée, est celle d'un connaisseur** plus que d'un fétichiste : conscientes ou non, les influences, qu'elles soient visuelles ou conceptuelles, se cantonnent au doux sirop du clin d'œil sans jamais tourner en méta-soupe indigeste. Difficile de ne pas penser au *Globe d'Argent* d'Andrzej Żuławski à la vue de ces grandes plages aux lumières oniriques reliées au ciel par des pieux sur lesquels pourrissent des cadavres, ni à la fantasy eighties d'un *Conan Le Barbare* ou de *l'Histoire sans fin*. Analogique jusqu'au bout de ses faux ongles, ses décors-diamants, costumes-néons, maquillages-electroclash, mais aussi sa pellicule, si précieuse pour un cinéma indé souvent fauché, font du cinéma de Bertrand Mandico un objet filmique, instantanément identifiable, organique et corporel. Le jeu de ses acteurs a quelque chose de musical, rythmé par une diction au fond du temps, plus littéraire que théâtrale.



Malgré son prémisses science-fiction, *After Blue (Paradis Sale)* repose sur les **dispositifs narratifs du western métaphysique** tout en revêtant sa plus belle parure **queer-fantasy**. Le chasseur de primes y est remplacé par une adolescente mystérieuse et introvertie, en quête de rédemption, car hantée par les morts causés par la réalisation de ses désirs profonds. **Kate Bush**, la sorcière-pistolero qu'elle traque, représente alors cette part d'ombre qu'elle devra assimiler dans sa quête d'individuation.

Roxy arbore un mulot peroxydé là où la totalité des femmes qui l'entourent ont de longs cheveux de jais, habillées de capes et chapeaux sombres, comme échappées d'un album des **Sisters of Mercy**. Si tous les hommes sont morts sur *After Blue*, c'est parce que le poil tue sur cette planète, poussant à l'intérieur du corps des mâles et obligeant les femmes à se raser constamment. Kate Bush, qui se distingue par sa nudité et son bras velu, incarne ce rejet systématique des normes sociales et des peurs collectives. Elle est mort et liberté, indissociable vérité.

Le Paradis Sale qui sous-titre le film est celui d'une **utopie mortifère et vouée à l'échec**, celle d'un **monde sans mâle**, incapable de transcender les dichotomies de genre. Le leitmotiv de cette utopie « tout est à faire rien à refaire » peint sur un billboard désolé, témoigne de son propre échec puisque sur *After Blue*,

tout ou presque est répétition des schémas sociaux à l'œuvre sur Terre : mépris de classe, violence physique et symbolique, aliénation des individus à la faveur du corps social.

À l'instar des *Garçons Sauvages*, **l'érotisme est une nouvelle fois central dans ce second long-métrage**. Au diktat bête des corps glabres et du fluide dynamique imposé par l'industrie pornographique, **Mandico** répond par l'absurde. Un absurde dans lequel les poils sont partout et où champignons gigantesques et arbres-humanoides au visage-vagin de diamants, sécrètent continuellement leurs liquides biologiques. La nature est un coït infini, là où l'éjaculation pornographique est un marqueur spatio-temporel, témoin de sa propre dépendance envers l'instant masturbatoire dont elle est la destination. Objet de jouissance, mais aussi d'évasion, à la faveur de ces chenilles au dos trichomé que les protagonistes fument sans arrêt. Cet érotisme crypto-païen témoigne aussi de l'héritage de William S. Burroughs dans le travail de **Bertrand Mandico**. Si *Les Garçons Sauvages* est nommé d'après un roman de ce dernier, il ne l'adapte pas, à l'exception d'une scène érotique entre les héros et une plante aux attributs humains. L'imaginaire du cow-boy queer sur un sentier de mort, mêlant passé et présent à un futur de science-fiction, a lui aussi déjà été travaillé par l'auteur de la beat generation, notamment dans *Parages des voies mortes*. La fascination pour les armes à feu de **Burroughs** se retrouve dans ce *Paradis Sale*, chacun des modèles d'arme portant le nom d'une marque de luxe, réflexion sur la capacité des forces du consumérisme à s'adapter à tout marché et à toute situation.

Certains décors peuvent parfois paraître un peu vides au regard de la vaste étendue de leur environnement : carence temporelle et contraintes financières, ou limite à cette volonté de brouiller les pistes en recréant des décors extérieurs en studio, et des décors studios en extérieur ? La qualité de jeu de certains seconds rôles peut parfois souffrir à la comparaison des performances habitées de **Vimala Pons**, **Elina Löwensohn** et **Paula Luna**. Cependant, avec un budget de (seulement) 2,5 millions d'euros, une équipe technique avoisinant les 35 personnes en moyenne sur le plateau et le refus numérique désormais caractéristique du cinéma de **Bertrand Mandico**, *After Blue* reste un sacré tour de force et réussit l'un des paris énoncés par le manifeste *Flamme*, co-écrit par **Caroline Poggi**, **Jonathan Vinel**, **Yann Gonzalez** et **Mandico** lui-même, à savoir, être « une flamme dans la nuit », celle du cinéma français, assurément.



Hobab - ResolveMedia - NeedProductions - PacificaGrey - LaidkaFilms - Sophie Winqvist

Clara Sola : mettre le feu à la main qui vous nourrit.

En attente d'une date de sortie.

Recluse avec sa mère et sa nièce dans une maison au milieu d'une forêt tropicale du Costa Rica, Clara est connue pour ses dons de guérisseuse, hérités de sa supposée connexion avec la **Vierge Marie**. Ses différences, tant physiques que psychologiques, mais aussi et surtout le corset religieux entretenu par son éducation, en font une femme solitaire et taciturne. Son rapport à la nature et aux animaux est fusionnel, de nature quasi-magique : ses meilleurs amis sont une jument blanche et un coléoptère à qui elle insufflera une nouvelle vie grâce à ses dons.

Âgée d'une quarantaine d'années, l'imminence de la **Quinceañera** de sa nièce, rite de passage symbolisant pour une jeune fille l'entrée dans la vie de femme, fait écho à son besoin d'émancipation, tandis que les allées et venues d'un homme dans la maison font naître un **désir charnel** impossible à réprimer.

Premier long-métrage de la costarico-suédoise **Nathalie Álvarez Mesén**, déjà lauréate du **Palm Springs Shortfest** de 2016, *Clara Sola* véhicule une promesse oxymorique : celle d'un **récit d'empowerment** porté par la douceur et la poésie d'un réalisme magique.

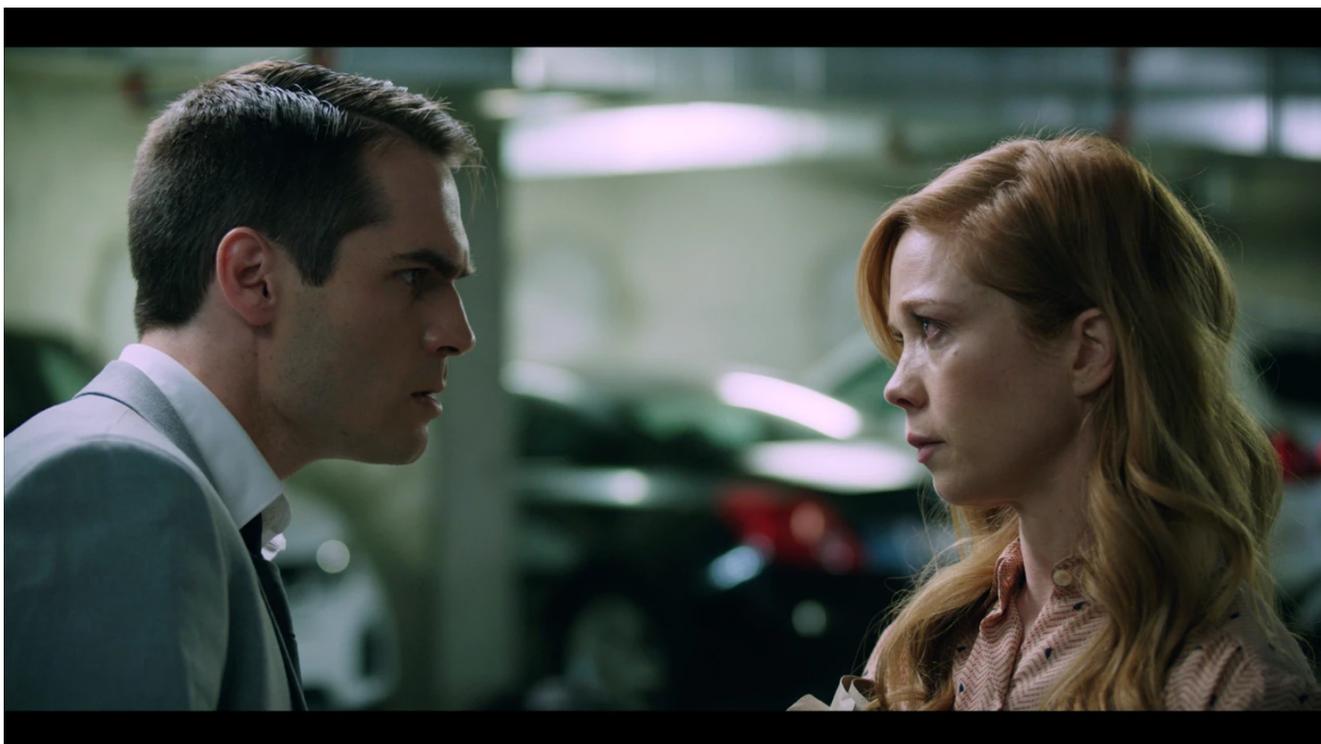
Cette magie qui n'étonne personne car banalisée par le mysticisme catholique de sa famille, Clara semble pourtant la tenir de son rapport particulier à la nature, là où plus personne n'attend rien d'elle, cette même nature dont sa mère dévorante lui limite un peu plus l'accès à chaque fois qu'une crise éclate dans la maison.

Son rapport au corps des autres est ambigu : elle ne supporte pas les contacts physiques aléatoires, corollaires de sa faculté de soigner, et les vit comme des attouchements tout en entretenant un rapport très physique avec les animaux. C'est son rôle construit par le conservatisme religieux qui banalise et conditionne ses rapports physique au monde, là où la forêt, justement hors de ce monde, lui permet d'exprimer ses désirs.

Il pouvait sembler difficile de mettre en scène une situation aussi révoltante que cette quasi-prise d'otage familiale et culturelle, les éclats de colère sont d'ailleurs nombreux tout au long du film, occasionnant de **véritables tremblements de terre**, mais l'humour et la tendresse prédominent largement, jusqu'à un final illustrant l'idée suivante : **lorsqu'il ne suffit plus de mordre la main qui vous nourrit, il s'agit alors de l'incendier.**

The Beta Test : un pas en avant, deux point zéro en arrière.

Sortie en salle : 15 décembre 2021.



The beta test vanishing

À la veille de son mariage et alors qu'il tente de signer un contrat important pour sa compagnie, un agent hollywoodien reçoit une lettre l'invitant à se rendre dans un hôtel pour une relation physique sans contreparties avec une inconnue. S'ensuit une chute vertigineuse dans la paranoïa et la violence pas toujours symbolique.

Troisième long-métrage pour **Jim Cummings**, ici en tandem avec **PJ McCabe**, après le retentissant *Thunder Road* et l'encore inédit en France *Wolf of Snow Hollow*. *The Beta Test* est le fruit d'un financement participatif pour un budget total de **350 000 \$**.

Jim Cummings, acteur-réalisateur qui a pour tradition de ponctuer ses apparitions en festival d'un retentissant « *Fuck Hollywood* », porte ici un personnage pas si éloigné d'un Patrick Bateman, trader-tueur en série de l'*American Psycho* de **Bret Easton Ellis**. La caméra s'attarde plusieurs fois sur ses canines carnassières ; son visage, binaire, passe de l'absence apathique au sourire forcé selon des circonstances qu'il entend bien transformer en opportunités.

L'affaire **Weinstein** ayant succédé à la crise des subprimes, l'agent et le producteur hollywoodien ont pris la place du trader new yorkais comme catalyseurs d'indignation, et si le monde de la finance a survécu à ses crises, c'est de l'effondrement pur et simple du système hollywoodien dont il est ici question.

La caméra, en mouvement sur quasiment chaque plan général, symbolise ainsi une ville et des flux en agitation perpétuelle, tandis que les personnages sont bien souvent prisonniers d'un cadrage à la géométrie carcérale. On pense au personnage féminin qui ouvre le film par un appel téléphonique, condamnée par une mise en scène suffocante dans laquelle le cadre est partagé verticalement entre sa cuisine et une vue sur les buildings de **Los Angeles**, deux perspectives étouffantes.

La violence, physique et meurtrière, apparaît comme la seule source de résolution des conflits entre hommes et femmes, un positionnement volontairement absurde qui souligne la quasi-banalité des **violences conjugales**, mais aussi un certain voyeurisme médiatique dans sa pratique macabre du

décompte. Dans *The Beta Test*, la mort rend indifférent, elle est tellement présente qu'on ne la remarque plus.

Le film joue cependant avec les registres, et son comique de situation est une pommade soulageant la brûlure infligée par d'autres scènes plus crues. Rarement, un récit aussi crépusculaire ne se sera montré aussi amusant ; rarement aussi, des réalisateurs auront pris autant de plaisir à contempler ce crépuscule. À la question « *comment ça va ton ulcère ?* », le personnage de **Jim Cummings** répond invariablement : « *Très bien, ça me tue lentement* ». La désagrégation de son corps renvoie à celle de l'industrie qui le frustre et le détruit : malgré son lifting de façade, réaction de survie suite à l'affaire **Weinstein**, le système hollywoodien, ulcéré, est sur le point de lâcher. Désespéré par moments, et de fait terriblement humain, le héros se lamente, conscient de l'obsolescence et de la toxicité d'un système avec lequel il fait corps :

The Beta Test - Official Trailer | HD | IFC Films



Se superposant à l'affaire **Weinstein**, le raz-de-marée du « tout-numérique » est ici dépeint comme le dernier clou venant sceller le cercueil du **système hollywoodien**, réduisant les agences de talents à de quasi-agences de voyage dont la tâche se limite à réserver les avions et hôtels de leur célèbre clientèle, désormais directement plébiscité sur les réseaux sociaux.

Si ces mêmes réseaux servent de plateformes aux lanceurs d'alertes, notamment dans le cadre du mouvement #metoo, tout comme de monture aux hérauts des luttes d'émancipations de la dernière décennie, c'est leur intrusive ubiquité qui apparaît comme la seconde préoccupation portée par *The Beta Test*. Après avoir accepté de se rendre dans un hôtel luxueux pour y coucher avec une inconnue les yeux bandés, le personnage de **Jim Cummings** finit par se demander s'il n'y avait pas une tierce personne présente dans la chambre. Bien qu'il s'agisse ici d'enfoncer une porte désormais grande ouverte, **Cummings et McCabe** nous rappellent que, dès qu'il y a médiation numérique, il y a toujours une tierce personne et nous avançons toujours les yeux bandés. D'après **Jim Cummings**, « *Les menteurs et les infidèles vivent une époque compliquée* » : c'est un article corrélant l'avènement de la **cancel culture** et la baisse du taux d'adultère aux **États-Unis** qui a offert son souffle primordial au film. Drôle de revers de médaille que cette percée puritaine dans un contexte de progrès social.

Si la scène finale commence par nous laisser entendre que fuir la technologie serait une solution, le film nous montre que nous n'avons pas besoin d'électricité pour faire avancer nos chevaux de bois, fixés aux carrousels sur lesquels nous semblons, décidément, tourner tous en rond.

09/11/2021 09:59

[FIFIB] Claire Simon, Gisèle Vienne, Antoine Barraud, Maxence Stamatiadis... Le bilan chaos de cette 10e édition anniversaire - CHAOS

[FIFIB] Claire Simon, Gisèle Vienne, Antoine Barraud, Maxence Stamatiadis... Le bilan chaos de cette 10e édition anniversaire

Par Gautier Roos - octobre 20, 2021

Les belles choses qu'on vous rapporte de cette 10e édition anniversaire du FIFIB, placée sous le signe de l'électro, de l'image d'archives, et de la reprise des festivités cour Mably!



Pleasure de Ninja Thyberg

Attention, film-secousse attendu depuis l'édition fantôme de Cannes 2020, débarquant finalement sur nos écrans au moment de ressortir écharpe à carreaux et k-way d'occasion. Un **Showgirls** au pays du X qui embrasse le regard de Linnéa (Sofia Kappel), 19 ans, arrachée à sa petite ville suédoise pour venir tout niquer à Los Angeles: son but assumé est de devenir la plus grande star du porno, ce qui implique bien des contorsions. L'actrice (entourée de véritables star du bizz

phénomène) découvre vite un univers bien plus cracra qu'on imagine, écartelé entre scènes hardos de chez hardos (où le consentement est une notion floue) et viles saloperies de toute une corporation ayant réduit la chair féminine à du bétail pinky, d'autant plus facilement sadisable qu'il semble renouvelable à l'envi. Tout le décorum attendu est là: verges turgescentes courbées façon banane équatorienne, agents véreux cherchant à taire les abus survenus sur le set, rivalités de jeunes égéries face à la glace calquées sur le modèle **Neon Demon**, le tout enrobé dans ce métavers toc d'Instagram mobilisé toutes les 10 minutes (alors que, parfois, la scène n'est même pas finie)... Sans oublier les photocalls boostés aux influenceurs de choc, non sans rappeler certaines soirées cannoises! Un film enrichi par des années de recherche sur le secteur qu'on ne saurait résumer à un sage exposé théorique: **Pleasure** fait preuve d'un percutant sens du dialogue et d'un refus du manichéisme bien rare dans l'univers du film-vitriol mettant les pieds dans le plat. Reste cette question posée par un gaze bien ambigu épousant d'un côté le regard d'une femme victime et repompant pourtant, de la joue droite, bien des cadrages qu'affectionne le porno hétéro mainstream: vous verrez que ce premier long réalisé par une femme ne dérangera pas forcément ceux que l'on croit.



Vous ne désirez que moi de Claire Simon

Swann Arlaud dissertant clope au bec une heure et demie durant avec Emmanuelle Devos dans un lieu quasi-clos autour de la figure de Marguerite Duras, ça vous fait peur? Eh bah, faut pas: c'est absolument dément. L'acteur s'est glissé dans la peau de Yann Andréa, dernier amour de la Marguerite, qui rencontrera son idole après 5 années de bombardement épistolaire resté sans réponse: il nourrira finalement une longue relation tumultueuse avec la dame – de 38 ans son aîné – et ce malgré

l'homosexualité du jeune homme. En octobre 1982, il s'installe sur le canapé de la journaliste Michèle Manceaux (jouée par Devos donc), magnétophone posé sur la table, pour mettre des mots sur cette ardente union. Deux séances au cours desquelles le verbe consacre ces deux solitudes, engluées dans un couple que nos contemporains adeptes du tamponnage labellisé ne tarderaient pas à qualifier de toxique. La prêtresse du Nouveau Roman n'est pas physiquement présente pendant ces entretiens, où s'invitent d'ailleurs deux extraits majestueux de ses films, dont on jure qu'il pourraient convertir même les spectateurs les plus hermétiques à une œuvre jugée difficile... C'est du cinéma transe, du cinéma de vapeurs d'encens, du cinéma de longs plan-séquences où l'histoire est racontée au moins autant par la personne qui parle que par la personne qui écoute. C'est aussi la rencontre entre deux acteurs étincelants chez qui la fausse note n'existe pas. Chaos conquis!



Jerk de Gisèle Vienne

Vous connaissez le film d'horreur minimaliste, voici désormais le slasher 70s prenant la forme d'un seul en scène avec un acteur (Jonathan Capdevielle) juste aidé par ses trois marionnettes! Le tout filmé en un inquiétant plan-séquence... Adapté d'une pièce qui traîne son petit succès depuis une dizaine d'années, Jerk est la reconstitution imaginaire et carrément tétanisante des crimes perpétrés par le

total. L'histoire est racontée au moins autant par la personne qui parle que par la personne qui écoute. C'est aussi la rencontre entre deux acteurs étincelants chez qui la fausse note n'existe pas. Chaos conquis!

×

➤ Préférences de confidentialité

J'approuve

Mécanique. C'est dégueu comme on aime et c'est surtout la preuve (pas si fréquemment apportée) qu'on peut transposer une pièce sur un écran de cinéma sans que ça sente trop le rideau rouge carmin ou les trois coups frappés par le régisseur... Mais on vous en a déjà trop dit. C'est à voir en salle, cela va sans dire.



La masterclass John Sayles + Maggie Renzi / Kleber Mendonça Filho + Émilie Lesclaux

Un dialogue à quatre voix qu'on a dû hélas interrompre en cours de route (train retour oblige) mais dont voici quand même THE bon conseil destiné à nos lecteurs aspirants cinéastes:

John Sayles, citant approximativement Ingmar Bergman:

«Here in Sweden, I make films with eighteen good friends. In Hollywood, you make films with 150 enemies»

Et Maggie Renzi de poursuivre:

«People in the industry keep saying you should never work with the people you love. But in my case, that turns out to be really not true.»

Comme un mantra pour notre cher cinéma indépendant...



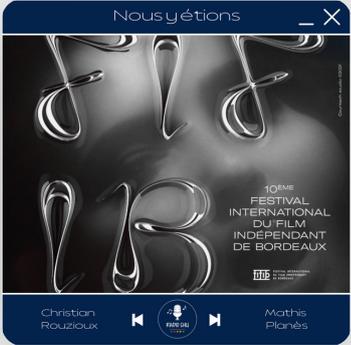
Clara Sola de Nathalie Álvarez Mesén

Dans un village reculé du Costa Rica, Clara, une femme de 40 ans renfermée sur elle-même, entreprend de se libérer des conventions religieuses et sociales répressives qui ont dominé sa vie, la menant à un éveil sexuel et spirituel. C'est peu dire que nous sommes restés à distance de cet objet empesé, tout en gueules fermées et en inserts symboliquement bien trop chargés, abusant d'une grammaire auteuriste qui ne nous était pas vraiment destinée... Pour la découverte tardive des plaisirs en milieu rigoriste, on préférera **Looking for Mister Goodbar**. Pour la femme coupée du monde qui caresse sans cesse son équidé, on préférera **Au Hasard Balthazar**. Et pour les cochonnetés solitaires effectuées sous un conifère, on préférera (ça n'étonnera pas nos plus fidèles lecteurs) ce film bien plus malpoli qu'on appelle **Antichrist!**



Madeleine Collins d'Antoine Barraud

Avec **Benedetta**, l'autre ticket gagnant de cette année Efir, actrice qu'on avait un peu trop facilement tendance à couvrir d'éloges jusque-là, et qui commence à sérieusement nous scotcher. Dans **Madeleine Collins**, l'ex-coqueluche de M6 campe une blonde hitchcockienne rivalisant d'ingéniosité pour mener à bien sa double vie, écartelée entre deux foyers, en France et en Suisse. Le mensonge, c'est son dada: tel un Jean-Claude Romand en moins bedonnant, elle compartimente son existence au péril de sa santé mentale, mise à rude épreuve quand les proches commencent à sentir le manque de cohérence dans tout ça... Privé pendant un



ÉPISODE PODCAST

Nous y Étions - FIFIB (10ème...)

Radio CHU Bordeaux

21 oct. · 5 min 18 s

Description de l'épisode

Retrouvez dans le podcast "Nous y Étions" des reportages sur de évènements qui ont fait l'actualité dans la region bordelaise. Par Christian Rouzioux et Mathis Planès.

manipulation au sein du couple (les gueules d'ange sont souvent les êtres les plus pervers qui soient!). Beau film capable de réconcilier lecteurs de Télérama et spectateurs du dimanche: merci à Antoine Barraud – auteur du curieusement-passé-inaperçu **Le dos rouge** en 2015, featuring Bertrand Bonello et Jeanne Balibar) de permettre cette sainte alliance, angle mort du cinéma français depuis tant d'années.



Kindertotenlieder de Virgil Vernier

Un film uniquement composé d'archives et de rushes télé datant de fin 2005 – soit à la mort de Zyed et Bouna dans l'enceinte d'un poste électrique, qui donna lieu à trois semaines d'embrasement dans les banlieues françaises – peut-il nous parler autant, si ce n'est plus, que bien des péripéties de chaînes d'info contemporaines? Oui, mon capitaine, et c'est Virgil Vernier, qui, sur une demande du romancier

d'Éric Reinhardt, s'est chargé d'en assurer la continuité: 27 minutes de montage nervuré telle une cocotte minute, où les habitants des «quartiers» ont la parole, et où Nicolas Sarkozy (avec ses lieutenants en bout de table: Hortefeux, Raoult, et le pas encore ministre Claude Guéant...) voit son propos dépouillé des commentaires passe-moi-le-plat du groupe TFI. Le cinéaste reprend ainsi le contrôle sur la narration de ce fait divers qui n'en est d'ailleurs plus un: choix ô combien pertinent de nos jours où la glose idéologique de plateau essaime partout, et pas uniquement entre les murs de la charmante maison Bouygues! Fouinant notamment dans des micro-trott', le Virgil redonne une certaine noblesse à la parole face cam' et émeut quand, au sein d'une famille excédée qu'on pourrait croire tanguer vers le karcherisme tendance Beauvau, retentit finalement la petite musique de la lutte des classes... L'opération de nettoyage la plus salutaire, garantie sans Dyson ni nettoyeur vapeur, c'est bien ici qu'elle se trouve camarades!



Au jour d'aujourd'hui de Maxence Stamatiadis

2024 aux Pavillons-sous-Bois, là encore en Seine-Saint-Denis: Suzanne, grand-mère addict à la technologie, ne parvient pas à se remettre de la mort de son mari Edouard. Un jour elle télécharge l'appli "Au jour d'aujourd'hui" qui permet de "retrouver vos êtres chers." Edouard revient, mais n'est plus tout à fait le même... Peut-on mettre dans un shaker **Black Mirror**, Les Sims et *Strip Tease* et viser

parfaitement juste? Nous répondons par l'affirmative avec ce film qui fait littéralement revenir les morts, puisque le grand-père du cinéaste est bel et bien décédé en 2013. Usant habilement de cette technologie pas toujours au point qu'on pourrait nommer esthétique face swap, le savoureux *Au jour d'aujourd'hui* agrège des rushes de Papy Édouard et de Mami Suzanne accumulés sur de nombreuses années, et donne l'heureuse illusion d'un scénario redoutablement préparé à l'avance, alors que l'intrigue a dû composer avec le décès de ce grand-père mutique, traversé par des pulsions meurtrières... C'est pas bien clair ce qu'on vous raconte là? C'est peut-être parce qu'on ne veut pas davantage divulguer cette jolie surprise du festival, où l'on croise (cerise sur le gâteau) les Anges de la télé-réalité et une jeune Evelyne Thomas...



Elles allaient danser de Laïs Decaster (court-métrage)

Une nuit parisienne au cœur du mois d'août. En cherchant un endroit où danser, deux amies vivant en banlieue et fraîchement rentrées dans la vingtaine déambulent dans la capitale et s'adonnent, telles Diam's et Vitaa avant elles, à quelques confessions nocturnes... Sur leur route, elles miroitent une vie faite de grands lofts et de *gated communities* à la parisienne, inscrivant là le film dans un territoire pas

si éloigné de *Tout ce qui brille*. Dur, dur, avec un synopsis aussi peu distinctif, de bifurquer du programme routier tant attendu. Le film peine en effet à surprendre le spectateur (a fortiori, le spectateur de festival), culminant dans un passage hélas obligé du jeune film d'auteur français de «logorrhée»: une scène de drague donnant lieu à une rapide embrouille entre nos deux amies, évidemment vite rabibochées pour les besoins de la narration. On pourrait multiplier comme ça les exemples qui retirent au film pas mal de son caractère... Reste cette jolie rencontre avec un boomer seul sur un banc, qui ose un peu suspendre le temps et dévier d'un sentier déjà archi balisé par l'histoire du cinéma depuis... que le cinéma existe?



Toute une nuit sans savoir de Payal Kapadia

Un film produit par une société de production baptisée Petit Chaos ne pouvait nous laisser indifférents. Accompagné par un Oeil d'or glané au dernier Festival de Cannes – le film figurait à la Quinzaine, où nous avons peu eu le temps de traîner

09/11/2021 09:59

[FIFIB] Claire Simon, Gisèle Vienne, Antoine Barraud, Maxence Stamatiadis... Le bilan chaos de cette 10e édition anniversaire - CHAOS

des frais de scolarité menace la plus grande démocratie du monde, et où les journalistes prenant position contre le système de castes, contre les partis nationalistes et pour la liberté de presse risquent l'assassinat, rappelons-le). C'est un film d'obscurité, d'absence et d'égarement sensoriel, comme en témoigne ce premier plan marquant où des jeunes s'ambiancent en soirée sans aucune piste son... On ne sait pas toujours ce qui apparaît à l'écran, et on ne sait pas toujours si nous sommes dans le registre de l'archive ou du footage récent: c'est la grande réussite de ce film aux mille éclats, chamarrant autant de sources d'approvisionnement que de matières filmiques (photogrammes? 35? Super 16?), que de ne pas se laisser synthétiser par notre vulgaire bloc-notes festivalier. Il va falloir acheter votre place les amis!

SUIVEZ-NOUS SUR INSTAGRAM

[@CHAOSREIGN.FR](#)

ga('send', 'pageview');

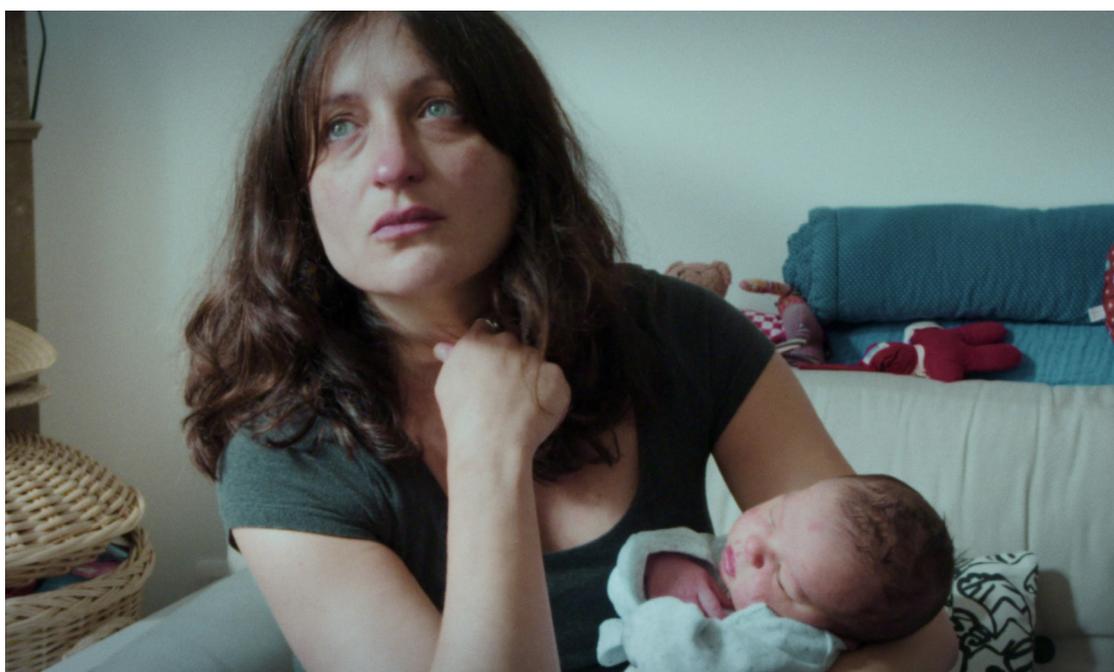
À LA VIE, AUDE PÉPIN

L'INTIME EST POLITIQUE

écrit par Ariane Papillon

le 27 octobre 2021

Après avoir été, selon les mots de sa réalisatrice, « un bébé gardé longtemps au chaud » à cause de la fermeture des salles, le premier film de l'actrice et journaliste Aude Pépin a commencé sa tournée en France, accompagné de la cinéaste et de sa protagoniste, l'époustouflante Chantal Birman. C'est lors d'une avant-première bordelaise, dans le cadre de la compétition internationale du Festival International du Film Indépendant de Bordeaux (FIFIB), dans une salle comble, peuplée majoritairement de femmes de tous âges, que j'ai rencontré ce film et celles qui l'ont fait. À ma gauche, une femme enceinte, à ma droite, une rangée d'étudiantes en puériculture. Toutes étaient venues découvrir des images et des mots longtemps tus, longtemps réservés aux conversations des concernées, longtemps gardés pour soi, et cette fois livrés publiquement sur un écran de cinéma. *À la vie* est de ces documentaires qui rappellent une indispensable vérité : l'intime est politique.



L'on y suit les visites à domicile d'une sage-femme proche de la retraite, Chantal Birman, chez des femmes en plein post-partum. Il est question de la santé de leurs bébés, mais surtout, et c'est là tout l'enjeu, de la santé

de ces jeunes mères, de leur épuisement, leurs doutes, leurs douleurs, leur dépression. Aude Pépin et son équipe, Sarah Blum à l'image (secondée parfois d'Emmanuel Gras) et Claire-Anne Largeron au son, sont parvenues à saisir des moments d'une intensité rare, d'une intimité bouleversante. La caméra adopte une distance mesurée, se rapprochant souvent au fur et à mesure, ne voulant rien brusquer. Le sentiment d'avoir affaire à des images et des paroles rares, inédites, celles de femmes qui pleurent, en proie à une fatigue extrême, au vertige de leurs responsabilités et aux bouleversements infligés à leurs corps, nous met face à l'évidence d'un trop plein : celui des images d'une maternité allant de soi, épanouie, heureuse et auto-suffisante. *À la vie* capte et transmet de véritables *images manquantes* [1], l'angle mort des représentations de la natalité. Avait-on déjà vu au cinéma des gros plans de tétons pressés par les doigts d'une mère peinant à faire têter son enfant ? Probablement pas, et cela est d'autant plus frappant que dans notre environnement médiatique, les tétons de femmes disparaissent sous la censure d'algorithmes tels que celui employé par Instagram. Et pourtant, ce geste est aussi vieux que l'humanité... Toutes ces scènes ne nous sont néanmoins pas jetées au visage comme des cris de douleur : à chaque situation, les mots à la fois apaisants et fermes de Chantal Birman nous rappellent leur banalité sans jamais nier leur gravité. Le personnage de Chantal est une *passeuse*, elle passe de femme en femme, d'une maison cossue à une haute barre HLM, d'un discours sur la nécessité de penser l'enfant comme un être prochainement indépendant, à un autre sur celle de ne pas rester seule. De nombreuses séquences musicales où elle circule au volant de sa voiture permettent de digérer les émotions charriées par le film, de faire résonner les mots échangés, de se préparer pour les prochains.

Dans le dialogue qui s'établit entre Chantal Birman et ses patientes, la caméra se pose souvent à côté de la sage-femme, privilégiant la continuité par de longs plans plutôt que du champ contre-champ. Ce dispositif qui tend à faire passer souvent la sage-femme hors-champ permet de mettre en place la rencontre des spectateurices avec ces femmes. Ces plans souvent frontaux mettent en valeur l'effet des paroles de Chantal Birman sur ces mères, soulignant la diversité de leurs expressions et une commune dignité qui trahit la conscience de la caméra, mais surtout la force et la maîtrise de soi caractéristiques d'une socialisation en tant que femme. La caméra d'Aude Pépin capte ainsi les lèvres serrées d'une femme qui répète « ça va » alors qu'on lui retire les agrafes de sa cicatrice de césarienne, le sourire d'une autre qui avoue sans flancher « c'est dur, oui » alors qu'elle vient de dire que son mari est absent et qu'elle ne voit jamais ses deux premiers enfants, partis avec lui. Le portrait de Chantal Birman, dont on apprendra peu de la vie privée, se construit d'abord à travers la mise-en-scène de son métier de sage-femme comme *témoin*, au sens de « celle qui a vu et entendu » comme au sens de « ce qui se transmet ». Elle permet à Aude Pépin et son équipe, comme à nous, spectateurices, de voir à notre tour, et d'apprendre. Une figure d'apprenante est en outre fort utile à la dramaturgie du film : Hortense, la stagiaire de Chantal. D'observatrice, elle passe à actrice, osant prodiguer des conseils sur l'allaitement, et faire part à Chantal de ses interrogations concernant l'avortement.

Le film assume un point de vue admiratif, qui rend hommage à un travail indispensable et réalisé avec dévotion en permettant aux spectateurices d'en constater les bienfaits. C'est aussi par l'insistance sur les visages attentifs des apprenantes sage-femmes que le montage souligne la transmission d'une expérience et d'une parole. Chantal Birman, au seuil de la retraite, laissera désormais place à ces jeunes femmes séparées d'elle par plusieurs générations. La quasi-absence des hommes, si elle souligne l'inégale prise en charge de la natalité, construit toutefois un espace de non-mixité propice à la mise en circulation d'un témoignage et d'un savoir *entre paires*. Cette séquence face aux étudiantes met en scène une verticalité du savoir, puisque c'est Chantal Birman qui parle. Cependant la réalisatrice choisit d'isoler un moment où celle-ci rappelle que l'avortement est un acquis récent à protéger, mettant l'accent sur l'importance du chemin parcouru, la redevance des femmes à l'égard des luttes de leurs aïeules. Cette verticalité est en outre contrebalancée par deux moments : celui lors duquel trois étudiantes confient leurs difficultés, en particulier le manque d'effectifs en salles de naissance, l'absence de prise en compte globale de l'état de la mère dans leur formation, et de suivi post-accouchement ; et la séquence lors de laquelle Chantal tient à remercier Hortense à son tour.



Les déplacements de Chantal et son apprentie sont l'occasion d'échanges qui permettent d'opérer un recul sur les pratiques montrées dans les séquences avec les mères. Quand Hortense déplore l'absence de tout espace pour un commentaire sur l'état d'esprit de la mère dans les formulaires informatisés que les sages-femmes doivent remplir à l'hôpital, le film met en évidence la déconnexion entre la parole des praticiennes et les conditions qui leur sont imposées. Ces échanges avec Hortense, mais aussi avec d'anciennes collègues, montrent la ferveur militante de Chantal, l'inséparable liaison entre son métier et la lutte féministe. Son engagement résonne lorsqu'elle déclare par exemple « lorsque j'ai vu, au début de ma carrière, des femmes risquer leur vie pour se faire avorter, j'ai su qu'entre la vie et la mort, les femmes choisissent toujours la liberté », ou encore lorsqu'elle raconte qu'elle-même avortait sur la table où quelques minutes plus tard, elle aidait une femme à accoucher, secouée des mêmes contractions. C'est cette flamme-là aussi, celle de la lutte, qu'Aude Pépin semble chercher à transmettre. Et c'est pourquoi elle clôt son film par une parole de remerciement, de colère et de courage, celle d'une patiente dont Chantal Birman écoute le message dans sa voiture. Cette parole, qui n'est pas celle de la protagoniste, semble traduire le point de vue de la réalisatrice et éclairer le projet du film. Le dernier mot de ce message sera d'ailleurs aussi le dernier du film : « sororité ».

Ce mot a résonné dans toute la salle lorsqu'une fois le générique lancé, une standing ovation de dix minutes a accueilli l'entrée sur scène de la réalisatrice et sa protagoniste. Natacha Seweryn, responsable de la programmation du FIFIB, émue par ce succès, confia à quel point ce geste de programmation avait semblé « nécessaire » lors du choix des films en compétition. Auréolé du prix du meilleur film à l'issue des délibérations, leur choix a semble-t-il été confirmé par le jury composé d'Anna Mouglalis, Ludovic et Zohran Boukherma, Charline Bourgeois-Taquet, Diane Rouxel et Marie Papillon. Programmer et primer ce film est une forme d'engagement féministe, c'est reconnaître le besoin collectif de montrer ces images manquantes, de reconquérir le territoire cinématographique trop longtemps (et encore largement) occupé par le *male gaze*. Sous l'impulsion de sa programmatrice en cheffe, le festival consacrait d'ailleurs une rétrospective (en sa présence) à celle qui inventait cette notion en 1975, Laura Mulvey. Défendre ce film, c'est aussi reconnaître la valeur d'un travail documentaire guidé par le respect et l'admiration pour une autre femme, une mise-en-scène guidée par la bienveillance et la conviction, et reconnaître ce travail comme tout aussi valide qu'un dispositif maniériste aux images léchées. La sélection et le prix décerné à *À la vie* semblent confirmer l'évidence suivante : la programmation est politique. Elle peut donc être assurément féministe.

À la vie, un film d'Aude Pépin, avec Chantal Birman.

Photographie : Sarah Blum, Emmanuel Gras / Son : Claire-Anne Largeron / Montage : Carole Le Page /
Musique : Benjamin Dupont

Durée : 78 minutes.

Sortie le 20 octobre 2021.

[1] Cette expression renvoie notamment à l'ouvrage collectif éponyme publié par Les Carnets du Bal (n°3) et dirigé par Dork Zabunyan en 2012, suite au séminaire organisé sur le sujet à l'EHESS en 2011. Dork Zabunyan y propose de distinguer les images manquantes ainsi : « les images qui n'ont jamais existé, celles qui ont existé mais ne sont plus disponibles, celles qui ont rencontré trop d'obstacles pour pouvoir être prises ou enregistrées, celles que notre mémoire collective n'a pas retenues ».



PODCAST – Bord Cadre #2 : François-Pierre Clavel, producteur



📌 Découvrez le deuxième épisode de « Bord cadre », le podcast qui tire le portrait du cinéma indépendant. © Crédit photo : Sud Ouest x FIFIB



Le Bordelais François-Pierre Clavel revient sur la naissance de son amour pour le cinéma et sur son parcours de producteur dans ce deuxième épisode de Bord Cadre, le podcast de Sud Ouest et du FIFIB sur le cinéma indépendant

Arrivé dans le cinéma par la musique après une jeunesse autour du monde, l'invité du deuxième épisode de « Bord Cadre » a construit son parcours en autodidacte et en indépendant. Aujourd'hui producteur de fiction et de documentaires, il protège ses talents et les aide à concrétiser leurs projets de films.

Avec lui, nous avons parlé de liberté, de trip-hop, de nuits blanches, d'argent, de système D, de Netflix, d'amour, de familles, mais aussi de supermarché, de ckets de cinéma et de science-fiction.



LE FIFIB EN 4 PODCASTS

7 NOVEMBRE 2021 AGATHE ARNAUD | LAISSER UN COMMENTAIRE |

Format Court était invité au FIFIB pour un podcast sur le court-métrage en quatre épisodes. Le festival international du film indépendant de Bordeaux, ou FIFIB pour les intimes, est une terre fertile de créations cinématographiques qui a lieu tous les mois d'octobre dans la religieuse cour Mably et dans les traditionnelles salles de cinéma de l'Utopia et de l'UGC. Outre la bonne ambiance de ce festival tout en paillette -dancefloor au rendez-vous – les sélections et rencontres, compétition ou hors-compétition, courts, moyens ou longs, ravivent les yeux des spectateurs.



Au FIFIB, qu'on soit un badaud égaré ou un cinéphile chevronné, on se heurte aux films, à leur inventivité formelle et à leur nécessité. Jamais on ne sentira autant comment le cinéma, français et étranger, rayonne de vigueur et de force. Avec la fougue d'un enfant qui tâtonne avec les limites et d'un adolescent qui cherche à se découvrir, le cinéma – comme le FIFIB qui fête sa dixième année – s'amuse, pleure, crie, danse... et emporte son public dans son torrent d'images et d'émotions.

Ce cinéma tout jeune est porté par des créateurs qui réfléchissent sans cesse sur leur travail, et surtout le ressentent. Format Court a eu la chance de s'entretenir avec quatre d'entre eux : Selim Bentounes (*Petit Cœur*), Kajika Aki Ferrazzini (*MOM*), Maxence Stamatiadis (*Au Jour d'aujourd'hui*) et Cristèle Alves Meira (*Tchau Tchou*).

Avec eux, dans ces quatre épisodes de podcast, nous nous demandons ce qu'est le cinéma indépendant, quand se situe l'écriture d'un film, comment le cinéma nous rassemble et nous ressemble...

Selim Bentounes à propos de *Petit Cœur*

Selim Bentounes est un vieil ami du festival. Il a réalisé les films-annonces des trois premières éditions et, ce, avec de grandes actrices, Adèle Haenel, Ariane Labed et Golshifteh Farahani. Suite à ça, il tourne *Eaux Vives*, une première expérience dans le monde institutionnel du tournage, de la production et de la distribution du court-métrage, ce qui lui donnera envie de se jeter dans une expérience plus sauvage du cinéma. Pour son moyen-métrage *Petit Cosmos*, il crée un collectif qui financera le film. Sélectionné dans la compétition *Contrebandes*, le film expérimente autant les codes narratifs, esthétiques qu'il joue avec les systèmes institutionnels de réalisation et de production. En 2020, Selim Bentounes sort *Petit Cœur* qui propose, selon lui, un petit précis de survie le jour où les sentiments ont commencé à disparaître. La science-fiction ne lui sert qu'à poser une hypothèse fictive pour disséquer les relations humaines. Le film a été sélectionné au FIFIB dans une séance anniversaire pour célébrer les 10 ans du festival.

[agathe](#)Selim Bentounes à propos de *Petit Cœur*

Share

[Cookie policy](#)

Kajika Aki Ferrazzini à propos de *Mom*

Une petite fille court, pourchassée par des chiens enragés, observée par des caméras de surveillance, acculée, elle tombe et trouve un (ultime ?) réconfort dans ses retrouvailles avec un souvenir chaleureux. Le motif de la course est un motif qui comptait beaucoup pour Kajika Aki Ferrazzini qui, au milieu de la nuit, se réveille avec cette sensation. Dans son petit appartement parisien, elle s'enferme, seule, pendant plus d'un an pour dessiner. Comme par expiation, elle s'impose un travail titanesque – la réalisation d'un court-métrage d'animation en solitaire – et une rigueur intense. Il faut faire le film à tout prix, nous raconte Kajika Aki Ferrazzini. Le film a été présenté pour la première fois au Festival international du film d'animation d'Annecy en compétition officielle.



agathe

Kajika Aki Ferrazzini à propos de MOM



Share

[Cookie policy](#)

Maxence Stamatiadis à propos de *Au Jour d'Aujourd'hui*

Aujourd'hui, un livreur vous apporte votre pizza en moins de 15 minutes; au jour d'aujourd'hui, un "swapper" vient remplacer votre défunt mari. C'est le scénario que Maxence Stamatiadis imagine pour notre futur dans son dernier court-métrage *Au Jour d'aujourd'hui*. Ou peut-être l'imagine-t-il pour notre présent ? Le jeune réalisateur s'amuse de la science-fiction dans notre monde où nous sommes tous déjà des cyborgs. Pourtant, un portable, prolongement cybernétique de notre poignet, n'est qu'un bout de plastique vite relégué au rang d'objets datés, vieilliss, inutiles. Dans ce monde où les promesses de la technologie se révèlent décevantes, Maxence Stamatiadis invente un miracle et fait revenir d'entre les morts son grand-père, décédé quelques années plus tôt alors qu'il jouait pour l'un de ses premiers films.



agathe

Maxence Stamatiadis à propos de Au Jo...



Share

Cristèle Alves Meira à propos de *Tchau Tchau*

Cristèle Alves Meira a reçu à cette dixième édition du FIFIB le prix du meilleur auteur de court-métrage. Ses premiers courts-métrages, *Sol Branco* et *Invisível Herói*, ont été sélectionnés à la Semaine de la Critique. Elle prépare actuellement son premier long-métrage. Dans son dernier court-métrage, *Tchau Tchau*, elle offre à tous l'occasion de dire adieu aux proches perdus pendant la crise du Covid. Dans cette époque étrange où nous étions séparés les uns des autres, les cérémonies, pourtant fondamentales, qui accompagnent le deuil ont été confisquées. Dans *Tchau Tchau*, une petite fille, jouée par Lua Michel, l'enfant de Cristèle Alves Meira, doit s'inventer une façon de dire au revoir à son grand-père. La triste mise en scène des funérailles sur Zoom, palliatif virtuel, ne suffit pas. La réalisatrice confère à nos nouvelles images du quotidien une valeur cinématographique de mise en scène.

Agathe Arnaud

FIFIB MOYEN-MÉTRAGE PODCAST

Une décennie de FIFIB, langues de choix

Pour fêter ses 10 ans, le Festival international du film indépendant de Bordeaux mettait à l'honneur les derniers films de cinéastes dont il a très tôt montré le travail, comme Alice Diop, Alexis Langlois ou Bertrand Mandico, tout en consacrant des focus à John Sayles (*Cahiers* n° 780), Barbet Schroeder et Laura Mulvey, en leur présence.

Le travail théorique de la féministe britannique Laura Mulvey a tardé à être publié en France. *Au-delà du plaisir visuel. Féminisme, énigme, cinéphilie* (éditions Mimésis), rassemblant des textes de 1975 aux années 2000, est paru en 2017 ; et *Fétichisme et curiosité* (Presses du Réel), écrit en 1996, ne nous est parvenu qu'en 2019. Son œuvre cinématographique, inséparable de ses écrits tant elle relève d'une même démarche de recherche et d'analyse, a également été rare sur les écrans français. En montrant quatre de ses films, tous

coréalisés avec Peter Wollen, son fidèle complice entre 1974 et 1983, cette programmation venait combler une lacune considérable.

Le plus ancien de ceux projetés ici, *Riddles of the Sphinx* (1977), montre en une partition de longs panoramiques à 360 degrés comment une jeune mère se trouve cernée par l'ampleur de ce travail. La radicalité formelle, exacerbée par la musique minimaliste de Mike Ratledge, est aussi soumise à l'emprise de lectures psychanalytiques qui lui confèrent aujourd'hui un aspect un peu daté. Son long métrage suivant, *Crystal Gazing* (1982), inédit en France, suscite quant à lui un constant étonnement. Cette comédie irrévérente centrée sur deux femmes et deux hommes dépeint l'atmosphère de désespoir pendant le premier mandat de Margaret Thatcher avec une ironie critique virant parfois à

l'absurde. Entre la composition de chansons punks et d'interminables élucubrations sur *Le Chat Botté*, *Crystal Gazing* prend ses distances avec la psychanalyse et invente une langue insolite pour déchiffrer l'époque.

Une fois le cycle Mulvey achevé, il était tentant de chercher des échos de sa pensée dans les films contemporains programmés au FifiB. Il y aurait de fait une affinité à tisser avec l'éblouissant premier long de Payal Kapadia, *Toute une nuit sans savoir*, en compétition internationale après avoir reçu l'Œil d'or à Cannes. La lutte des castes

dans laquelle s'engage la cinéaste indienne à partir de fragments filmés lors d'une révolte étudiante, tient elle aussi à la création d'une langue singulière. Une correspondance épistolaire peuple l'écran de plusieurs manières (inscriptions fugaces, coupures de journaux, lecture intimiste), accordant à la nuit sa part de fulgurances libératrices. Et le film creuse de plan en plan, jusqu'au dernier instant, sa quête d'une forme, conjuguant la subjectivité du désir de la narratrice avec l'élan collectif historique auquel elle prend part.

C.A.



Toute une nuit sans savoir de Payal Kapadia (2021).